

J'A
I
L
U

JACK VANCE

cycle de Tschäï
le Wankh



Jack Vance

CYCLE DE TSCHAÏ

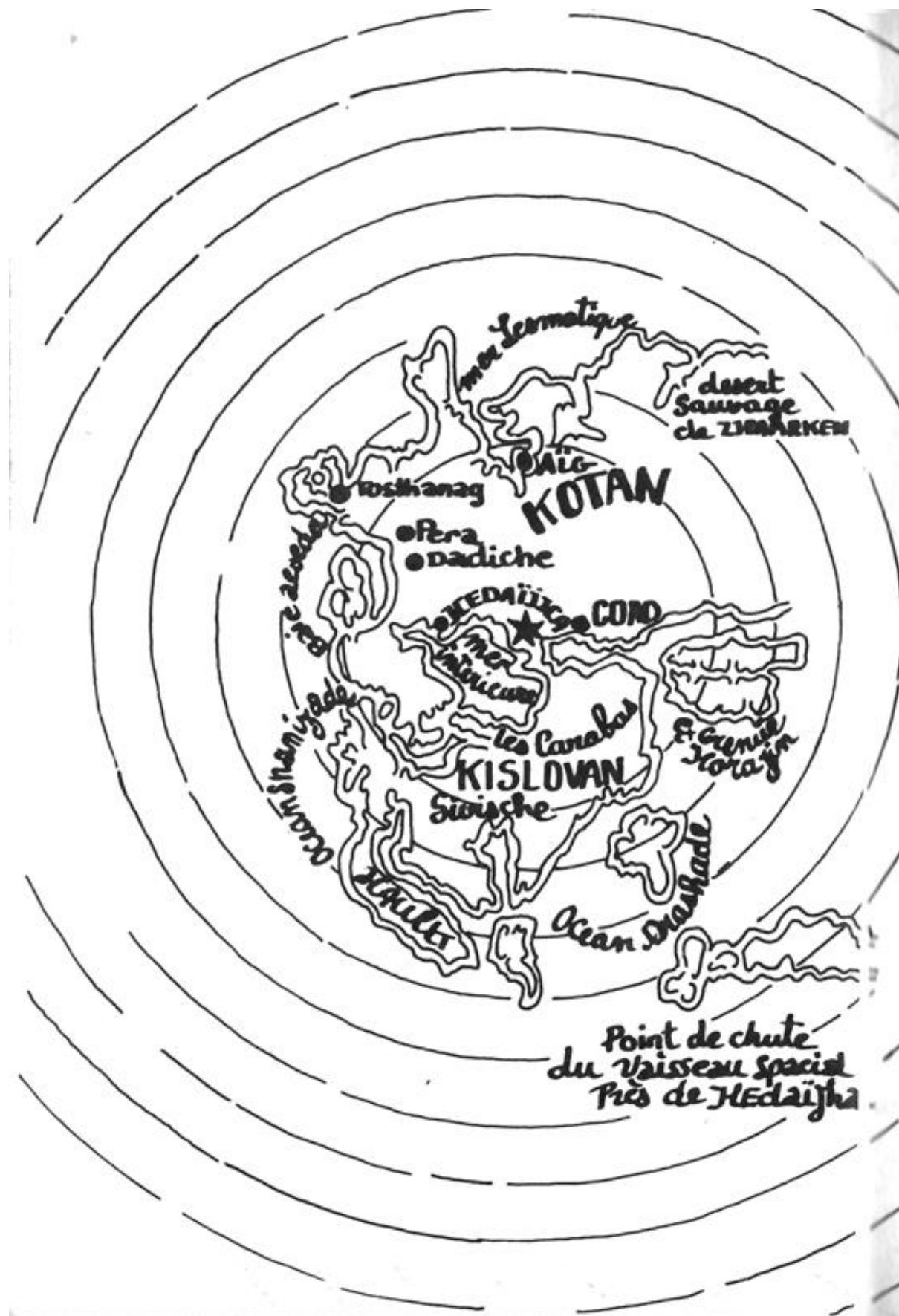
TOME II

Le Wankh

(*Servants of the Wankh, 1969*)



Traduction de Michel Deutsch





À deux mille miles à l'est de Pera, au-dessus de la Steppe Morte, l'aéroglissoir commença à avoir des ratés. Pendant un moment, il poursuivit sa route sans problèmes, puis se mit à tanguer et à tressauter d'inquiétante façon. Adam Reith se tourna vers l'arrière avec affolement et s'élança au pas de course en direction du belvédère de contrôle. Soulevant le couvercle du capot orné de volutes de bronze, il contempla les cartouches, les motifs floraux, les souriants visages d'enfants qui dissimulaient presque malicieusement le moteur. Ankhe at afram Anacho, l'Homme-Dirdir, le rejoignit.

— Sais-tu ce qui ne tourne pas rond ? lui demanda Reith.

Anacho fronça ses narines pâles et bredouilla quelque chose où il était question d'« antiquaille chasch » et d'« expédition démentielle, pour commencer ». Reith, qui connaissait ses faiblesses, comprit que l'Homme-Dirdir était à la fois trop vaniteux pour reconnaître son ignorance et trop poseur pour se targuer d'un savoir aussi grossier.

Le glisseur tangua de nouveau. En même temps, un léger crissement s'échappa du coffret de bois noir s'achevant par quatre dents, fixé sur le côté du compartiment moteur. Anacho le tapota d'un air majestueux. Le bruit et les cahots cessèrent.

— C'est dû à la corrosion, expliqua l'Homme-Dirdir. À l'action électromorphique qui s'exerce depuis cent ans et plus. J'ai bien l'impression qu'il s'agit en l'occurrence d'une copie du propulseur Heizakim Bursa qui n'a jamais donné satisfaction et que les Dirdir ont abandonné voici bientôt deux siècles.

— Est-il possible de le réparer ?

— Comment le saurais-je ? Je me garderai bien d'y toucher !

Tous deux restèrent immobiles, l'oreille aux aguets. Le moteur bourdonnait régulièrement. Finalement, Reith remit le couvercle en place et il regagna l'avant avec son compagnon.

Traz, qui avait été de garde toute la nuit, était roulé en boule sur un canapé. La Fleur de Cath, assise sur un pouf vert, une jambe repliée sous elle, la tête dans les mains, regardait fixement vers l'est – vers Cath. Il y avait des heures qu'elle était prostrée ainsi. Le vent jouait dans ses cheveux. Elle n'ouvrait pas la bouche. Son comportement laissait Reith perplexe. À Pera, elle languissait après Cath, elle ne paraît que du charme et de la beauté du Palais du Jade Bleu, de la gratitude que son père vouerait à Reith si celui-ci la ramenait chez elle. Elle décrivait les bals merveilleux, les carrousels, les soirées aquatiques, les mascarades qui se succédaient selon le « rond ». (Le « rond » ? Que voulait-elle dire par cela ? avait demandé Reith. Et Ylin-Ylan, la Fleur de Cath, avait répondu avec un rire d'énerverment : « C'est simplement ce que les choses sont et ce qu'elles deviennent ! Tout le monde le sait et les malins le devinent à l'avance. C'est pour cela qu'ils sont malins ! C'est tellement amusant ! ») Or, maintenant qu'ils étaient en route pour Cath, l'humeur de la jeune fille avait changé. À présent, elle était pensive, distante et elle éludait les questions que Reith lui posait, curieux qu'il était de connaître la raison de son attitude lointaine.

Le Terrien haussa les épaules et se détourna. Son intimité avec la Fleur de Cath n'était plus qu'un souvenir. Tant mieux ! C'était du moins ce qu'il se disait. Pourtant, un point d'interrogation le rongeait : pourquoi ? Le voyage qu'il avait entrepris avait deux mobiles : d'abord, tenir la promesse qu'il avait faite à Ylin-Ylan ; ensuite, trouver – du moins espérait-il les trouver – les moyens techniques qui lui permettraient de construire un astronef, si petit, si rudimentaire soit-il. Si le Seigneur Jade Bleu se montrait coopératif, ce serait tant mieux. En vérité, son appui était d'une indispensable nécessité.

Pour rallier Cath, il fallait traverser la Steppe Morte, passer au sud des monts Ojzanalaï, longer la steppe de Lok Lu au nord-est, franchir le Zhaarken ou désert sauvage, survoler le détroit d'Achenkin jusqu'à la cité de Nerv, puis mettre cap au sud pour aborder enfin le pays de Cath après avoir suivi le littoral du Charchan. Une défaillance du glisseur avant Nerv serait

catastrophique. Comme pour souligner ce point, l'engin accusa un petit cahot, puis il se remit en ligne.

La journée s'écoula. Au-dessous d'eux se déployait la Steppe Morte, grise et brune sous la chétive lumière de 4269 de La Carène. Au coucher du soleil, ils franchirent le grand fleuve Yatl et continuèrent de voler toute la nuit à la lueur des deux lunes, la rose Az et la bleue Braz. Au matin, ils aperçurent des collines basses au nord. Elles ne tarderaient pas à grossir et à devenir des montagnes abruptes : c'était la chaîne des Ojzanalaï.

Au milieu de la matinée, ils se posèrent au bord d'un petit lac pour remplir leurs citernes. Traz paraissait inquiet. « Les Chasch Verts ne sont pas loin. » Il tendit le doigt vers la forêt, qui commençait quinze cents mètres plus au sud. « Ils se cachent là. Ils nous surveillent. »

Avant que les réservoirs ne fussent pleins, une troupe d'une quarantaine de Chasch Verts galopant sur leurs chevaux-sauteurs émergea de la forêt. Ylin Ylan semblait prendre plaisir à ne pas se dépêcher et Reith dut la bousculer pour la faire remonter à bord. Anacho poussa le levier de décollage. Peut-être trop précipitamment : le moteur se mit à crachoter tandis que le glisseur piquait du nez et roulait.

Reith se rua à l'arrière, souleva vivement le capot et tapa à coups de poing sur le coffret noir. Le moteur cessa de bafouiller et l'appareil passa à quelques mètres au-dessus des guerriers caracolants qui faisaient des moulinets avec leurs épées démesurées. Ils arrêtèrent leurs montures, pointèrent leurs catapultes et de longues flèches de fer vibrèrent dans l'air. Mais le glisseur était déjà à cinq cents pieds d'altitude. Un ou deux projectiles sonnèrent contre sa coque en arrivant à l'extrême limite de leur trajectoire et retombèrent.

L'appareil, qui tressautait spasmodiquement, s'éloigna vers l'est. Les Chasch Verts se lancèrent à sa poursuite. Tanguant, gémissant, faisant des embardées, piquant parfois du nez au grand dam des viscères de ses occupants, il les distança peu à peu.

Les trépidations de l'engin devenaient intolérables. C'était en vain que Reith tapait à coups redoublés sur le coffret.

— Il faut réparer, dit-il à Anacho.

— On peut toujours essayer. Mais, pour cela, nous devons atterrir.

— En pleine steppe ? Avec les Chasch Verts sur nos talons ?

— Il est impossible de tenir l'air.

Traz désigna du doigt une série de collines se terminant par une succession de pitons isolés, au nord.

— Le mieux serait de nous poser sur une de ces arêtes à la cime plate.

Anacho modifia le cap, ce qui eut pour effet d'augmenter de façon encore plus inquiétante les saccades du glisseur dont l'avant commença à tournoyer comme une toupie excentrée.

— Tiens bon ! s'écria Reith.

— Je ne suis pas sûr d'arriver à la première colline, murmura Anacho.

— Essaye la suivante ! hurla Traz.

Le deuxième piton, aux parois à pic, était nettement supérieur au premier, estima Reith. À condition, toutefois, que le glisseur puisse tenir l'air assez longtemps.

Anacho coupa le moteur et l'appareil fila en vol plané entre les deux promontoires. Il se posa. L'immobilité leur fit l'effet du silence après le bruit.

Les voyageurs mirent pied à terre. Leurs muscles étaient ankylosés par la tension. Reith contempla l'horizon d'un air écœuré : il était difficile d'imaginer quelque chose de plus désolé que ce piton de cent vingt mètres de haut planté en plein cœur de la Steppe Morte. L'espoir qu'il avait eu de gagner Cath sans encombre, il pouvait lui dire adieu !

Traz avança jusqu'au bord de l'abîme, au-dessus duquel il se pencha.

— Si ça se trouve, nous serons incapables de descendre.

La trousse de survie que Reith avait récupérée dans l'épave de la vedette contenait entre autres choses un pistolet à dards explosifs, une cellule à énergie, un télescope électronique, un couteau, des antiseptiques, une glace et une solide corde de trois cents mètres de long.

— Si, répondit-il, nous pourrons redescendre. Mais je préférerais utiliser la voie des airs. (Il se tourna vers Anacho,

qui regardait le glisseur d'un air mélancolique.) Crois-tu que nous parviendrons à nous dépanner ?

L'interpellé frotta d'un geste dégoûté ses longues mains blanches l'une contre l'autre.

— Il faut que tu comprennes que c'est un domaine où nous sommes peu formés.

— Montre-moi ce qui ne va pas. Je serai sans doute capable de l'arranger.

Le long visage bouffon d'Anacho s'allongea encore. Reith était le vivant démenti des axiomes qu'il chérissait le plus. Selon l'orthodoxie Dirdir, les Dirdir et les Hommes-Dirdir étaient, les uns comme les autres, issus d'un Œuf primordial sur Sibol, la planète natale des premiers. Les Hommes-Dirdir étaient les seuls hommes authentiques : tous les autres n'étaient que des abortons. Anacho avait de la difficulté à concilier la compétence de Reith avec ces idées préconçues et son attitude était un curieux mélange de désapprobation envieuse, d'admiration réticente et de loyauté chagrine. Aussi, plutôt que de permettre au Terrien de démontrer une fois de plus sa supériorité, se dirigea-t-il à grands pas vers l'arrière et plongea sa longue tête de clown blafarde à l'intérieur du capot.

Il n'y avait pas la moindre trace de végétation sur l'entablement par lequel s'achevait le piton. Juste, ici et là, de petites rigoles à moitié obstruées de sable grossier, Ylin-Ylan, la mine renfrognée, faisait les cent pas. Vêtue du pantalon et de la blouse grise des nomades de la steppe, elle portait en outre une veste de velours noir. C'était sans doute la première fois que des babouches foulaien cette roche inhospitalière, songea Reith. Traz regardait vers l'ouest. Le Terrien s'approcha de lui. Il eut beau scruter l'étendue désolée, il ne vit rien.

— Les Chasch Verts... murmura Traz. Ils savent que nous sommes ici.

De nouveau, Reith fouilla le paysage du regard – des basses collines noires au nord jusqu'à la brume qui flottait au sud. Rien... Pas un mouvement, pas un tourbillon de poussière. Il sortit son sondoscope, jumelles à magnification lumineuse, et sonda la grisaille. Bientôt, il distingua des points noirs qui sautillaient. On aurait dit des puces.

— C'est vrai ! Ils sont là.

Traz hocha la tête sans manifester beaucoup d'intérêt. Reith sourit : la sagesse pessimiste de l'adolescent l'amusait beaucoup. L'abandonnant, il remonta dans le glisseur.

— Où en sont les réparations ?

Pour toute réponse, Anacho eut un haussement d'épaules irrité.

— Tu n'as qu'à regarder toi-même.

Reith s'approcha et se pencha sur le coffret noir que l'autre avait ouvert, révélant une multitude de petits éléments étroitement imbriqués.

— La corrosion et la vieillesse – voilà des responsables de la panne, laissa tomber l'Homme-DirDir. Ce qu'il faudrait, c'est mettre des pièces de métal neuves ici et ici. (Il désigna les emplacements du doigt.) Ce qui constitue un sérieux problème quand on n'a ni les outils ni les moyens voulus !

— Autrement dit, nous ne pourrons pas repartir ce soir ?

— Pas avant demain à midi... dans le meilleur des cas.

Reith fit le tour de la plate-forme, qui avait une circonférence de cent à cent vingt-cinq mètres, et se sentit un peu rassuré. Partout, les parois étaient verticales. Au pied du promontoire saillaient des espèces d'ailerons rocheux formant des crevasses et des alvéoles. Escalader cette muraille ne serait pas commode et il y avait peu de chances que les Chasch Verts se lancent dans une entreprise aussi compliquée rien que pour le futile plaisir de massacer quelques hommes.

Le soleil jaunâtre était bas sur l'horizon et les ombres des trois voyageurs s'étiraient sur l'entablement. Ylin-Ylan, cessant de contempler l'horizon, se retourna. Elle regarda un moment Traz et Reith avant de se décider à les rejoindre lentement, presque à contrecœur.

— Qu'est-ce que vous regardez comme cela ?

Reith tendit la main. À présent, les Chasch Verts et leurs chevaux-sauteurs étaient visibles à l'œil nu : on aurait dit de noirs grains de poussière tourbillonnant de façon saccadée.

La jeune fille retint son souffle.

— C'est après nous qu'ils en ont ?

— Je l'imagine.

— Pouvons-nous les repousser ? Avons-nous des armes ?

— Il y a des gicle-sable à bord. S'ils escaladent les falaises après la tombée de la nuit, ils causeront peut-être du dégât. Mais, tant qu'il fait jour, il n'y a pas d'inquiétude à avoir.

Les lèvres d'Ylin-Ylan tremblaient.

— Si jamais je retourne à Cath, fit-elle d'une voix presque inaudible, je me cacherai au fond de la grotte la plus reculée du jardin du Jade Bleu et je n'en ressortirai plus. Si jamais je retourne là-bas !

Reith passa son bras autour de la taille de la jeune fille. Elle était raide comme un piquet.

— Mais bien sûr que tu y retourneras et que tu reprendras ton existence au point où elle s'est interrompue.

— Non. Une autre peut être la Fleur de Cath ! Elle est la bienvenue. Aussi longtemps qu'elle ne mettra pas Ylin-Ylan dans son bouquet.

Un tel pessimisme intriguait Reith. Jusque-là, Ylin-Ylan avait stoïquement supporté les épreuves. Et, maintenant, alors que ses chances de rentrer à Cath étaient bien meilleures qu'auparavant, elle sombrait dans la démoralisation. Le Terrien poussa un profond soupir et s'éloigna.

Les Chasch Verts n'étaient plus qu'à quelque quinze cents mètres. Reith et Traz reculèrent afin de ne pas attirer leur attention au cas où l'ennemi ignorerait leur présence. Mais ils durent bientôt renoncer à cet espoir. Les cavaliers, lancés au grand galop, arrivèrent devant le piton, mirent pied à terre et examinèrent la paroi. Reith les compta à la dérobée : ils étaient quarante Chasch Verts. D'une taille de deux mètres dix à deux mètres cinquante, massifs et musculeux, ils ressemblaient à des pangolins avec leurs écailles d'un vert métallique. Ils avaient un visage étroit sous la protubérance crânienne et ces visages évoquaient à l'esprit de Reith des gueules d'insectes féroces vus sous la loupe. Ils portaient des tabliers et des harnais de cuir et étaient armés d'épées qui, comme toutes les armes blanches que le Terrien avait vues sur Tschaï, semblaient démesurées et peu maniables. Elles avaient de deux mètres quarante à trois mètres de long, et certaines étaient encore plus grandes. Quelques guerriers étaient équipés de catapultes et Reith battit en retraite

pour éviter une volée de flèches. Il chercha des rochers pour les jeter sur l'assaillant mais n'en trouva point.

Quelques Chasch firent le tour du piton sur leur monture, étudiant la configuration de la muraille et, là-haut, Traz courait au petit trop au bord de l'entablement pour les surveiller.

Les éclaireurs rejoignirent le gros de la troupe et ce furent des palabres accompagnées de murmures et de grognements. Reith en conclut que l'idée d'escalader le promontoire ne souriait guère aux guerriers. Finalement, les Chasch dressèrent le camp. Ils attachèrent leurs chevaux entre les mâchoires blêmes desquels ils enfournèrent une substance noire et poisseuse, puis allumèrent trois feux sur lesquels ils mirent à cuire des morceaux de la même matière. Quand le repas fut prêt, ils s'entassèrent sous des tertres en forme de champignons et se mirent sans joie à dévorer le contenu de leurs chaudrons. Le soleil s'enfonça dans le brouillard et un crépuscule bistre s'abattit sur la steppe. Anacho émergea du glisseur et jeta un coup d'œil sur les Chasch Verts.

— Ce sont des Petits Zants. Remarque les excroissances qu'ils ont de part et d'autre du crâne... C'est cela qui les distingue des Grands Zants et des autres hordes. Ceux-là sont de moindre importance.

— Pour moi, ils en ont une certaine ! rétorqua Reith.

Soudain, Traz sursauta et désigna quelque chose du doigt. Une haute silhouette noire avait surgi d'une crevasse entre deux pans de rochers.

— Un Phung !

Reith porta son sondoscope à ses yeux. Effectivement, c'était un Phung. Impossible de deviner d'où il était sorti. Il mesurait près de deux mètres cinquante, était coiffé d'une sorte de capuchon et enveloppé dans une cape noire. On aurait dit une sauterelle géante en toge magistrale. Les plaques chitineuses situées à la partie inférieure de son mufle tronqué remuaient lentement. Le Phung observait les Chasch Verts penchés sur leurs marmites à moins de dix mètres de lui avec une espèce de détachement morose.

— Ces créatures sont démentes, souffla Traz dont les yeux étincelaient. Regarde ! Le voilà qui va leur jouer des tours à sa façon !

Le Phung abaissa ses longs bras grêles pour s'emparer d'un petit rocher qu'il lança en l'air. Le projectile retomba au milieu des Chasch, frappant le dos de l'un d'eux. Les Verts bondirent sur leurs pieds et, furieux, levèrent les yeux vers le sommet du piton. Le Phung, immobile, se confondait avec l'ombre. Sa victime gisait à plat ventre en agitant convulsivement ses bras et ses jambes comme si elle nageait.

Avec adresse, le Phung ramassa un autre bloc, plus gros que le premier, et le lança de nouveau. Mais, cette fois, les Chasch virent le mouvement. Avec des glapissements de rage, ils empoignèrent leurs épées et se ruèrent, en avant. Le Phung fit majestueusement un pas de côté, puis bondit dans un grand envol d'étoffe, arracha une épée des mains d'un de ses assaillants comme s'il s'agissait d'un vulgaire cure-dents ; il se mit alors à faire des moulinets, à frapper d'estoc et de taille tout en tourbillonnant et en virevoltant. Il frappait follement dans tous les sens, au petit bonheur, sans tactique.

Les Chasch se dispersèrent. Quelques-uns avaient mordu la poussière et le Phung bondissait en abattant férolement son épée sur tout ce qui se trouvait à sa portée — les Chasch Verts, les feux, le vide. On aurait dit un jouet mécanique déréglé.

Pliés en deux, les Chasch repartirent à l'attaque. Les lames sifflèrent. Le Phung jeta son épée comme si elle était brûlante et il fut taillé en pièces. Sa tête, toujours encapuchonnée, atterrit près d'un des foyers. Reith l'observa au sondoscope. Elle paraissait consciente et impavide. Les yeux contemplaient le feu, les mandibules bougeaient lentement.

— Elle continuera à vivre pendant des jours et des jours jusqu'à ce qu'elle soit desséchée, fit Traz d'une voix rauque. Elle se durcira peu à peu.

Sans prêter davantage attention à la créature, les Chasch sellèrent précipitamment leurs montures, chargèrent leur matériel. Cinq minutes plus tard, ils s'enfoncèrent dans les ténèbres. Détachée du tronc, la tête du Phung regardait pensivement les flammes qui dansaient.

Les deux hommes restèrent encore quelque temps accroupis au bord du précipice à scruter la steppe tout en débattant de la nature des Phung. Traz soutenait qu'ils étaient le fruit d'une union contre nature entre les Pnumekin et les cadavres des Pnume.

— Le germe s'enfonce dans la chair décomposée comme un ver dans le bois. Finalement, il crève la peau sous forme d'un jeune Phung ressemblant à peu de chose près à un molosse de la nuit imberbe.

— C'est totalement absurde, mon garçon ! s'exclama Anacho avec une condescendance amusée. Il est certain qu'ils se reproduisent comme les Pnume — une méthode d'ailleurs assez stupéfiante si ce que j'ai entendu rapporter est exact.

Traz, qui ne le cédait en rien à l'Homme-Dirdir sur le chapitre de la vanité, se fit incisif :

— Comment peux-tu parler avec autant d'assurance ? As-tu assisté à l'opération ? As-tu déjà vu un Phung en compagnie d'autres Phung ? Ou gardant un petit ? (L'adolescent eut un rictus méprisant.) Non ! Ils sont toujours solitaires. Ils sont trop fous pour procréer !

Anacho agita le doigt d'un air à la fois blasé et pédant.

— Il est rare que l'on observe des Pnume en groupe. J'ajouterais même qu'il est rare de voir des Pnume isolés. Néanmoins, c'est une race qui pullule. Les généralisations hâtives sont sujettes à caution. La vérité est que, bien que nous soyons sur Tschaï depuis de longues années, nous connaissons encore bien peu de choses sur les Phung et les Pnume.

Traz, trop prudent pour ne pas paraître céder devant la logique d'Anacho et ayant trop d'amour-propre pour revenir de façon infamante sur ses positions, se contenta d'émettre un grognement inintelligible. L'Homme-Dirdir, de son côté, ne chercha pas à pousser son avantage — un avantage d'ailleurs superficiel. Et Reith se dit que, le temps aidant, ils finiraient tous les deux par se respecter mutuellement.

Après le lever du jour, Anacho se remit à bricoler le moteur tandis que les autres attendaient en grelottant dans le vent glacé qui soufflait du nord. Traz prédit sur un ton lugubre qu'il allait

pleuvoir et, bientôt, un nuage se forma dans le ciel et le brouillard estompa les sommets.

Enfin, Anacho laissa tomber ses outils d'un air dégoûté.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il d'une voix morne. Le glisseur volera. Mais il n'ira pas loin.

— Jusqu'où, selon toi ? s'enquit Reith, conscient qu'Ylin-Ylan s'était tournée vers eux, attentive. Jusqu'à Cath ?

Les mains d'Anacho voltigèrent, doigts frémissant en une intraduisible mimique dirdir.

— Impossible de rallier Cath par l'itinéraire que tu as établi. Le moteur tombe en poussière.

Ylin-Ylan se détourna et contempla fixement ses poings serrés.

Anacho poursuivit :

— Si nous mettons le cap au sud, nous atteindrons peut-être Coad sur le Dwan Zher. Là, nous pourrons embarquer sur un navire pour traverser l'océan Draschade. C'est une route plus longue et moins rapide mais on peut espérer parvenir ainsi à Cath.

— Apparemment, nous n'avons pas le choix, conclut Reith.

Pendant quelque temps, ils suivirent le vaste fleuve Nabiga en se maintenant à quelques mètres seulement au-dessus du sol pour éviter de fatiguer les plaques répulsives. Puis le fleuve, qui était la frontière naturelle séparant la Steppe Morte de la steppe d'Aman, s'infléchit vers l'ouest et le glisseur s'enfonça vers le sud à travers une région inhospitalière de forêts obscures, de fondrières et de marécages. À un moment donné, les voyageurs aperçurent une caravane lointaine – théorie de chariots hauts sur pattes et de poussifs pavillons ambulants. Un peu plus tard, ils débusquèrent une troupe de nomades aux épaules ornées de fétiches de plumes rouges qui s'élancèrent frénétiquement au galop dans l'intention de les intercepter et qu'ils mirent longtemps à distancer.

Vers la fin de la journée, l'appareil s'éleva péniblement au-dessus d'une série de croupes rousses et noires. Il tressautait et gémissait ; du coffret noir s'échappaient d'inquiétants craquements. Reith volait en rase-mottes et l'engin frôlait parfois la cime des fougères arborescentes. À mi-pente, le glisseur surprit un camp habité par des êtres, apparemment des hommes, enveloppés dans de volumineuses robes blanches qui commencèrent par s'enfuir et par se coucher à plat ventre avant de pousser des hurlements de rage et de tirer des coups de mousquet sur l'appareil sans faire mouche en raison de sa course zigzagante.

Pendant toute la nuit, ils survolèrent une épaisse forêt. Le matin venu, elle était toujours là : la steppe d'Aman était recouverte à perte de vue d'un manteau noir, vert et roux. Pourtant, Traz déclara que les collines constituaient la limite de la steppe et que ce qu'ils voyaient était la Grande Forêt de Daduz. Anacho le nia avec condescendance et, déroulant une carte, pointa un long doigt blanc sur diverses indications topographiques pour soutenir son point de vue.

Traz se renfrogna et son expression se fit têtue.

— C'est la Grande Forêt de Daduz, insista-t-il. J'y ai à deux reprises conduit la tribu pour y récolter des herbes et des teintures quand j'arboraïs Onmale parmi les Emblèmes.

Anacho repoussa sa carte.

— Cela ne change rien. Que ce soit la steppe ou la forêt, il faut la franchir.

Le moteur émit un borborygme et l'Homme-Dirdir se tourna vers la poupe, la mine sévère.

— À mon avis, nous atteindrons les faubourgs de Coad mais nous serons incapables de faire un mile de plus. Et quand nous soulèverons le couvercle du carter, nous ne trouverons qu'un monceau de ferraille rouillée.

— Mais atteindrons-nous quand même Coad ? demanda Ylin-Ylan d'une voix sans timbre.

— Je crois. Il ne nous reste que deux cents miles à parcourir.

À ces mots, une gaieté éphémère anima Ylin-Ylan.

— Quelle différence ! s'exclama-t-elle. La dernière fois que je suis allée à Coad, j'étais prisonnière des prêtresses !

Mais ce souvenir parut la déprimer et elle redevint pensive.

La nuit approchait. Une centaine de miles les séparaient encore de Coad. La forêt, moins dense, était une succession d'immenses arbres noir et or entre lesquels s'étendaient des plaques de gazon que broutaient des bêtes trapues à six pattes, hérissées de défenses et de cornes. Se poser pour la nuit n'était guère praticable et Reith ne voulait pas arriver à Coad avant le jour. Anacho abonda dans son sens. Ils coupèrent le moteur, attachèrent un filin à un arbre et, pendant toute la nuit, les répulseurs maintinrent l'engin entre ciel et terre.

Après le souper, la Fleur de Cath se retira dans sa cabine derrière le salon. Traz examina le firmament, écouta les bêtes qui feulaient au-dessous d'eux, puis s'enroula dans sa tunique et s'allongea sur un divan.

Reith, accoudé à la rambarde, regardait les lunes. Quand la rose, Az, atteignit son zénith, Braz, la bleue, se leva derrière le feuillage d'un grand arbre que l'on apercevait au loin. Anacho rejoignit le Terrien.

— Alors, quels sont tes projets pour demain ?

— J'ignore tout de Coad. Le mieux, je crois, sera de nous informer afin de savoir s'il y a un moyen de traverser le Draschade.

— Tu es toujours décidé à accompagner cette femme jusqu'à Cath ?

— Bien sûr, répondit Reith, un peu surpris.

Anacho siffla entre ses dents.

— Tu n'as qu'à la mettre sur un bateau. Tu n'as pas besoin d'aller toi-même là-bas.

— C'est juste, mais je n'ai aucune envie de rester à Coad.

— Et pourquoi donc ? Même les Hommes-Dirdir viennent parfois visiter cette ville. Si l'on a de l'argent, tout est à vendre à Coad.

— Peut-on acheter un astronef ?

— C'est douteux ! Il semble que ton obsession persiste !

Reith s'esclaffa.

— Appelle cela comme tu veux.

— J'avoue que tu me plonges dans la perplexité, enchaîna Anacho. L'explication la plus vraisemblable – et je te conseille vivement de la faire tienne – est que tu souffres d'amnésie et que ton subconscient a forgé un mythe pour rendre compte de ta propre existence. Un mythe auquel tu crois avec ferveur, naturellement.

— C'est une hypothèse raisonnable, acquiesça Reith.

— Il n'en demeure pas moins un ou deux détails bizarres, poursuivit rêveusement Anacho. Le remarquable équipement dont tu dispose – ton télescope électronique, ton arme à énergie... et quelques autres objets singuliers. Je suis incapable d'en identifier l'origine encore que ce matériel puisse rivaliser avec ce que les Dirdir font de mieux dans le genre. Je présume qu'il provient de la planète des Wankh. Est-ce que je me trompe ?

— Si je suis amnésique, comment veux-tu que je le sache ?

Anacho eut un petit ricanement sec.

— Et tu as toujours l'intention d'aller à Cath ?

— Évidemment. Et toi ?

L'Homme-Dirdir haussa les épaules.

— Là ou ailleurs... personnellement, cela m'est égal. Mais j'ai l'impression que tu ne te doutes pas de ce qui t'attend au pays de Cath.

— Je ne le connais que par ouï-dire. J'ai cru comprendre que ses habitants sont civilisés.

Nouveau haussement d'épaules d'Anacho – condescendant, cette fois.

— Ce sont les Yao, une race exaltée, adonnée aux rites et aux chimères, encline à d'excessifs mouvements de passion. Il se peut que tu trouves déroutantes les complexités de la société de Cath.

Reith fronça les sourcils.

— Mais j'espère que tout se passera bien. Ylin-Ylan s'est portée garante de la gratitude de son père, ce qui devrait simplifier les choses !

— Formellement, il fera preuve de gratitude, je n'en disconviens pas.

— Formellement ? Et... pratiquement ?

— Il va de soi que le fait que cette fille et toi entretenez un commerce érotique ne simplifiera pas la situation.

Le Terrien eut un sourire amer.

— Ce « commerce érotique », il y a longtemps qu'on n'en parle plus ! (Il se tourna vers le pavillon.) Franchement, je ne comprends pas cette petite. La perspective de rentrer chez elle a vraiment l'air de la perturber.

Anacho fouilla la nuit du regard.

— Serais-tu naïf à ce point ? C'est évident ! Elle appréhende l'instant où il lui faudra introduire le trio que nous formons dans la société locale. Si tu la laissais rentrer seule, elle serait folle de joie.

Reith éclata d'un rire dépourvu de gaieté.

— À Pera, c'était une autre chanson qu'elle chantait. Elle me suppliait de la ramener à Cath.

— Parce que c'était alors une possibilité lointaine. Maintenant, elle doit affronter la réalité.

— Mais c'est ridicule ! Traz est ce qu'il est. Toi, tu es un Homme-Dirdir et personne ne peut te le reprocher...

— Pour Traz et moi, il n'y a pas de problème, fit Anacho avec une élégante arabesque du bout des doigts. Le rôle que nous tenons est sans surprise. Mais toi, c'est une autre affaire. Mieux vaudrait pour tout le monde que tu expédis la fille chez elle toute seule.

Reith contempla l'océan des frondaisons au clair de lune. Le point de vue d'Anacho, en supposant qu'il fût fondé, était loin d'être réaliste et il constituait en outre un dilemme. Abandonner l'idée de se rendre à Cath, c'était renoncer à la possibilité de construire un astronef. Alors, la seule solution serait d'en voler un aux Dirdir, aux Wankh ou, et c'était là une éventualité encore moins enthousiasmante, aux Chasch Bleus. Bref, en toute hypothèse, une perspective qui n'avait rien d'attirant...

— Pourquoi serais-je moins acceptable que toi ou Traz ? À cause de ce « commerce érotique », comme tu dis ?

— Bien sûr que non ! Ce qui intéresse les Yao, c'est la théorie, pas les actes. Un tel manque de discernement m'étonne de ta part.

— C'est la faute de mon amnésie !

Anacho haussa les épaules.

— En premier lieu — et peut-être en raison de ton « amnésie » — tu n'as ni statut, ni rôle, ni place dans le « rond » de Cath. Élément échappant à toute classification, tu représentes un facteur de troubles, tu es un zizyl dans une salle de bal. En second lieu, et c'est plus grave, il y a ton attitude qui n'est pas de bon goût dans le Cath d'aujourd'hui.

— Ce que tu appelles « mon obsession », j'imagine ?

— Il se trouve malheureusement qu'elle est analogue à un mouvement hystérique qui a caractérisé un précédent cycle du « rond ». Il y a cent cinquante ans, on a exclu des académies d'Eliasir et d'Anismma une clique d'Hommes-Dirdir accusés de propagation de doctrines chimériques. Ils introduisirent leur philosophie en pays Cath, où elle suscita un grand engouement. Ainsi se créa la Société des Ardents Attentistes, autrement dit, le « culte ». Le nouveau dogme défiait les principes établis. Il professait que tous les hommes, les Hommes-Dirdir aussi bien que les sous-hommes, étaient des immigrants venus d'une

lointaine planète de la constellation de Clari – un paradis où toutes les espérances humaines s'étaient réalisées.

» L'enthousiasme à l'égard du « culte » galvanisa Cath ; on construisit un émetteur radio et des messages furent envoyés en direction de Clari. Cela déplut à certains et quelqu'un lança des torpilles qui dévastèrent Settra et Ballisidre. D'une façon générale, on tint les Dirdir pour responsables du bombardement. Mais c'est absurde : pourquoi se seraient-ils donné tant de mal ? Ils sont, je te le garantis, beaucoup trop distants, beaucoup trop indifférents. Quels que fussent les coupables, les faits étaient là. Settra et Ballisidre furent ravagées. Le « culte » tomba dans le discrédit, on chassa les Hommes-Dirdir et l'orthodoxie reprit ses droits. Aujourd'hui, le seul fait de mentionner le « culte » est considéré comme une incongruité. Et cela nous ramène à ton cas. Il est clair que tu as pris connaissance d'un dogme « cultiste » que tu as assimilé. Cela se manifeste à présent à travers ton comportement, tes actes, tes buts. Tu es apparemment incapable de distinguer le réel du chimérique. Pour parler carrément, tu es tellement perturbé sur ce plan que cela donne à penser que tu souffres de troubles psychiques.

Reith refoula le fou rire qui le prenait à la gorge. Se laisser aller à cet accès d'hilarité n'aurait fait que renforcer les doutes que nourrissait Anacho quant à son équilibre mental. Une bonne douzaine d'objections lui brûlaient les lèvres : il se contraignit à les garder pour lui. Finalement, il laissa tomber :

— Quoi qu'il en soit, j'apprécie ta franchise.

— Je t'en prie, répliqua l'Homme-Dirdir avec sérénité. J'espère que mes propos t'ont éclairé sur les appréhensions de cette fille.

— Oui. Tout comme toi, elle croit que je divague.

Anacho considéra la lune rose en clignant des yeux.

— Tant qu'elle était loin du « rond », à Pera ou ailleurs, elle faisait preuve de tolérance et de sympathie à ton égard. Mais maintenant que son retour à Cath est imminent...

Anacho laissa sa phrase en suspens et alla se coucher.

Reith se rendit au poste de vigie à l'avant, sous la grande lanterne de proue. Un souffle d'air frais lui caressa le visage. Le

glisseur oscillait paresseusement au-dessus des arbres. Un martèlement de pas furtifs montait du sol. Le Terrien tendit l'oreille. Le silence retomba, puis les pas reprirent et s'éloignèrent, se perdirent dans la forêt. Reith leva les yeux vers le ciel, où voguaient les deux lunes, Az la rose et Braz la bleue. Son regard se posa sur le pavillon où dormaient ses compagnons : un jeune nomade du clan des Emblèmes, une espèce de clown dégingandé, physiquement proche d'une race extra-terrestre, une ravissante fille du peuple des Yao persuadée qu'il était fou. De nouveau, il perçut un bruit de pas étouffés. Peut-être était-il effectivement fou...

Au matin, Reith avait retrouvé sa tranquillité d'esprit et il était même capable d'apprécier l'humour burlesque de la situation. Il estima n'avoir aucune raison de modifier ses plans et le glisseur reprit cahin-caha la route du sud. À la forêt succédèrent des broussailles, puis ce furent des bosquets isolés et des pâturages, des cabanes, des tours de guet dressées pour signaler d'éventuelles incursions de nomades, des tronçons de route creusés d'ornières. L'instabilité du glisseur s'était encore aggravée et il manifestait une tendance inquiétante à plonger par l'arrière. Au milieu de la matinée, on arriva en vue d'une chaîne de collines et l'appareil se refusa obstinément à monter assez haut pour la franchir. Miraculeusement, il y avait une brèche à travers laquelle l'engin se faufila d'extrême justesse.

Le Dwan Zher et Coad apparurent aux yeux des voyageurs. La ville, tassée sur elle-même, paraissait ancienne. Les maisons de bois aux poutres rongées par les intempéries étaient coiffées d'énormes toits pointus ornés d'une multitude de pignons de guingois, de flèches, de lucarnes excentriques et de hautes cheminées. Une douzaine de bateaux étaient à l'ancre et il y en avait autant d'amarrés de l'autre côté de la baie devant le quai des consignataires. Le relais des caravanes, vaste aire entourée d'hôtels, de tavernes et d'entrepôts, se trouvait au nord. C'était là un terrain d'atterrissage qui arrivait à point nommé : Reith doutait que le glisseur fût capable de faire encore plus de dix miles.

L'appareil piqua par l'arrière. Les répulseurs exhalèrent un gémissement de douleur avant de se taire définitivement – un silence irrévocable.

— Et voilà ! soupira le Terrien. Je suis content que nous soyons arrivés.

Les voyageurs prirent leur maigre bagage, débarquèrent et s'éloignèrent sans se préoccuper davantage du glisseur. Anacho, se faisant passer pour un marchand d'engrais, s'informa, et on lui conseilla le Grand Continental, le meilleur hôtel de la ville.

Coad était une cité active. Le long de ses rues sinueuses que baignait la lueur fauve du soleil allaient et venaient des hommes et des femmes de toutes les castes, de toutes les couleurs : iliens jaunes et îliens noirs, marchands d'écorces horasins emmitouflés dans leurs robes grises, Caucasoïdes de la steppe d'Aman issus de la même souche que Traz, Hommes-Dirdir normaux et hybrides, nains sieps des Ojzanalaï orientales qui jouaient de la musique dans les rues, quelques hommes blancs au visage aplati originaires du continent méridional de Kislovan. Les indigènes – les Tans – étaient des gens aimables à la tête de renard, aux larges pommettes lisses, au menton pointu, dont les cheveux roux ou châtain foncé étaient coupés en frange au-dessus des oreilles et du front. Ils portaient généralement des pantalons s'arrêtant aux genoux, une veste brodée, et étaient coiffés d'un chapeau noir en forme de galette. Il y avait un grand nombre de palanquins tirés par des individus trapus et noueux au nez curieusement allongé et à la chevelure raide qui semblaient constituer une race à part. Ce métier était apparemment leur seule occupation. Plus tard, Reith apprendrait qu'ils étaient originaires de Grenie, de l'autre côté du Dwan Zher.

Le Terrien crut apercevoir un Dirdir à un balcon, mais il n'en fut pas sûr. À un moment donné, Traz le prit par le coude et lui désigna du doigt deux personnages fluets, vêtus de pantalons noirs et bouffants, d'une cape noire à haussé-col ne découvrant que le visage, la tête surmontée d'une sorte de capuchon cylindrique à large bord. On aurait dit des caricatures d'où émanait une aura de mystère et d'intrigues.

— Des Pnumekin ! murmura l'adolescent comme si leur vue le scandalisait et lui était un outrage. Regarde-les ! Ils déambulent parmi les hommes sans détourner leurs regards et leur esprit est plein d'étranges pensées.

Ils arrivèrent à l'hôtellerie, édifice de trois étages à l'architecture incohérente, comprenant une terrasse de café en façade, un restaurant niché dans un arbre gigantesque au fond et des balcons donnant sur la rue. L'employé installé derrière le portillon leur donna en échange de leur monnaie des clés de fer noir aux formes fantastiques, grandes comme la main, et leur indiqua où se trouvaient leurs chambres.

— Nous avons fait un long voyage, dit Anacho. Nous avons respiré la poussière et nous voulons un bain, de grandes quantités d'onguents et du linge frais. Après, nous dînerons.

— Vos désirs seront exaucés.

Une heure plus tard, les quatre amis, récurés et rafraîchis, se retrouvèrent dans le salon du rez-de-chaussée où un homme aux cheveux aussi noirs que ses yeux, la mine mélancolique, les aborda :

— Vous êtes nouvellement arrivés à Coad ? s'enquit-il d'une voix douce.

Anacho, aussitôt sur ses gardes, recula.

— Absolument pas. On nous connaît fort bien et nous n'avons besoin de rien.

— Je représente la Guilde des preneurs d'esclaves. Et je vais vous donner mon opinion sur votre groupe. La fille vaut cher. Le garçon vaut moins. On considère généralement que les Hommes-Dirdir sont sans intérêt, sauf pour les tâches bureaucratiques ou administratives, et nous n'avons pas de demandes dans ce domaine. Vous pourriez être assimilé aux ramasseurs de bigorneaux ou aux concasseurs de noix, ce qui ne va pas très loin. Cet homme, quel qu'il soit, semble capable d'effectuer des tâches requérant un effort physique et serait susceptible d'être vendu au tarif moyen. Tout bien considéré, votre assurance sera de dix sequins par semaine.

— Assurance contre quoi ? demanda Reith.

— Contre le risque d'être capturés et vendus. Les travailleurs compétents sont fort prisés. Mais, ajouta triomphalement

l'agent, moyennant dix sequins par semaine, vous pourrez arpenter les rues de Coad de nuit comme de jour en toute sécurité – comme si le démon Harasthy était perché sur votre dos. En cas de séquestration par un acheteur non autorisé, la Guilde ferait aussitôt en sorte qu'on vous relâche.

Reith fit un pas en arrière ; il éprouvait un amusement mêlé de dégoût.

— Montre-moi tes lettres de créance, ordonna Anacho, de sa voix la plus nasillarde.

L'autre ouvrit la bouche toute grande :

— Mes lettres de créance ?

— Je veux voir un document, un pouvoir, un certificat. Quoi ?

Tu n'en as pas ? Est-ce que tu nous prends pour des imbéciles ? Allez, disparaîs !

L'air sombre, l'individu s'éloigna.

— Était-ce vraiment un imposteur ? voulut savoir Reith.

— On ne peut jamais savoir, mais il faut bien faire la part des choses. Si on mangeait ? Depuis des semaines que je me contente de gousses bouillies et d'herbe à pèlerin, j'ai un sérieux appétit.

Ils prirent place dans la salle à manger installée dans les hauteurs de l'arbre ; elle était recouverte d'une coupole de verre qui laissait filtrer une lumière ivoirine. Des plantes grimpantes tapissaient les murs ; des fougères pourpre et bleu pâle en décoraient les coins. De cet observatoire, on découvrait le Dwan Zher et l'on apercevait à l'horizon un banc de cumulus que le vent ourlait d'arabesques.

La salle était à moitié pleine. Deux douzaines de convives attablés devant des écuelles et des bols de bois noir et de terre rouge parlaient à voix basse tout en regardant avec une curiosité dissimulée les clients des autres tables. Traz examina les lieux avec une désapprobation manifeste et Reith comprit que c'était sûrement son premier contact avec ce qui devait être à ses yeux un excès de raffinement d'un snobisme et d'une complication outranciers.

Il nota qu'Ylin-Ylan parut brusquement étonnée. Alors qu'elle contemplait quelque chose, elle détourna soudain les yeux comme si elle se sentait mal à l'aise ou embarrassée. Reith

suivit la direction de son regard mais ne remarqua rien de particulier. Il préféra s'abstenir de s'enquérir des raisons de l'émoi de la jeune fille, n'ayant aucune envie de se faire rabrouer, et il eut un sourire sans joie. Charmante situation ! C'était presque comme si elle ne nourrissait pour lui que du dégoût ! Ce qui était en fait parfaitement compréhensible si l'explication d'Anacho était exacte. L'Homme-Dirdir ne tarda d'ailleurs pas à résoudre l'éénigme que le comportement d'Ylin-Ylan constituait pour Reith :

— Regarde le type qui se trouve à la dernière table, murmura Anacho d'une voix sardonique. Celui qui a des vêtements vert et pourpre.

Tournant la tête, Reith vit un jeune et pimpant spadassin peigné avec soin et dont le visage s'agrémentait d'une épaisse moustache dorée assez stupéfiante. Ses élégants vêtements – une souple veste de cuir composée de bandes alternativement vertes et pourpres, un pantalon jaune à soufflets, serré aux genoux et aux chevilles à l'aide de broches figurant des insectes fantastiques – étaient fripés et portaient des marques d'usure. Il était coiffé d'une calotte de fourrure carrée bordée de pendeloques en or longues de cinq centimètres et arborait un extravagant protège-nez d'or filigrané.

— Observe-le, reprit Anacho à mi-voix. Il va nous voir – et il va voir la fille.

— Mais qui est-ce ?

Les doigts de l'Homme-Dirdir eurent un palpitation d'irritation.

— Son nom ? Je l'ignore. Son rang ? Élevé – à son avis, tout au moins. C'est un gentilhomme Yao.

L'attention de Reith revint à Ylin-Ylan, qui surveillait le jeune homme à la dérobée. Son humeur s'était miraculeusement transformée. À présent, elle était vibrante et pétillante, encore que sa nervosité et son incertitude fussent manifestes. Elle décocha un coup d'œil à Reith et rougit en constatant que celui-ci l'observait. Alors, baissant la tête, elle se concentra sur les amuse-gueule : raisins gris, biscuits, insectes marins fumés et écailles de fougères marinées. Reith regarda le gentilhomme Yao, qui dégustait sans enthousiasme un noir gâteau de semences

accompagné de cornichons, tout en contemplant la mer. À un moment donné, il haussa tristement les épaules, comme déprimé par ses pensées, et changea de position. Il vit alors la Fleur de Cath qui, candide, faisait mine de ne songer qu'à ce qu'il y avait dans son assiette et il se pencha en avant d'un air abasourdi avant de se lever si brusquement qu'il faillit renverser la table. En trois enjambées, il traversa la salle, mit un genou en terre et, quand il salua, son couvre-chef caressa la figure de Traz.

— La princesse Jade Bleu ! Dordolio, votre serviteur. Ma mission est accomplie.

La Fleur baissa la tête avec juste ce qu'il fallait de réserve et d'heureuse surprise. Reith admira son aplomb.

— Qu'il est agréable d'avoir la chance de tomber sur un gentilhomme de Cath en terre étrangère ! murmura-t-elle.

— Le mot « chance » n'est pas celui qui convient ! Nous sommes une douzaine à être partis à votre recherche pour recevoir la récompense promise par votre père et pour l'honneur de nos maisons respectives. Et, par les barbillons du Premier Diable des Pnume, c'est moi qui vous ai retrouvée !

— Vous l'avez donc longuement cherchée ? demanda Anacho de sa voix la plus affable.

Dordolio se redressa, examina rapidement l'Homme-Dirdir, Reith et Traz, et hochâ trois fois le menton. La Fleur de Cath fit un petit geste allègre comme si ses compagnons se trouvaient là par hasard à l'occasion d'un pique-nique.

— Ce sont mes dévoués écuyers, fit-elle. Ils m'ont apporté une aide inestimable. Sans eux, je ne serais probablement plus en vie.

— En ce cas, déclara le gentilhomme, ils pourront toujours compter sur la protection de Dordolio Or et Cornaline. Et ils pourront utiliser mon nom de guerre, Alutrin Stellador.

Il fit une révérence qui incluait tout le monde et claqua des doigts pour attirer l'attention de la serveuse.

— Un siège, je te prie. Je dînerai à cette table.

La fille de salle approcha une chaise sans trop de cérémonie, Dordolio s'assit et se tourna vers la Fleur de Cath.

— Je présume que vous avez dû connaître des aventures bien éprouvantes. Pourtant, vous semblez aussi fraîche que toujours. Décidément, rien ne vous atteint.

Elle éclata de rire.

— Dans cette tenue de coureur de steppe ? Je n'ai pas encore pu me changer. Il faut que je m'achète une dizaine d'accessoires d'absolue nécessité avant d'oser vous laisser me regarder.

Le regard de Dordolio s'attarda sur le costume gris de la jeune fille et il eut un geste négligent.

— Je n'avais pas remarqué. Vous êtes égale à vous-même. Mais, si vous le désirez, nous ferons ces emplettes de compagnie. Les bazars de Coad sont fascinants.

— Avec joie ! Mais parlez-moi de vous. Mon père a édicté un décret, disiez-vous ?

— Oui, il a promis une prime. Les plus vaillants ont répondu. Nous avons suivi votre trace jusqu'à Spang où nous avons appris que les Prêtresses du Mystère Féminin vous avaient enlevée. Beaucoup vous ont dès lors considérée comme perdue. Mais pas moi. Ma persévérance est récompensée ! Ensemble, nous regagnerons triomphalement Settra !

Ylin-Ylan adressa à Reith un sourire quelque peu énigmatique.

— J'ai évidemment hâte de retourner chez moi. Quelle chance insigne de vous avoir trouvé à Coad !

— Une chance insigne, en effet, fit sèchement le Terrien. Il y a seulement une heure que nous sommes arrivés, venant de Pera.

— Pera ? Je ne connais pas.

— C'est une ville située à l'extrême-ouest de la Steppe Morte.

Le regard de Dordolio demeura inexpressif. De nouveau, il se tourna vers la Fleur de Cath :

— Vous avez sûrement dû subir bien des épreuves ! Mais désormais, vous serez sous la protection de Dordolio ! Et nous allons immédiatement partir pour Settra.

Le repas se poursuivit tandis que Dordolio et Ylin-Ylan bavardaient avec animation. Traz, dont toute l'attention était occupée par les ustensiles de table dont il n'avait pas l'habitude, leur décochait des coups d'œil hargneux comme s'il les trouvait

ridicules. Anacho ne s'occupait pas d'eux et Reith mangeait en silence. Finalement, Dordolio se renversa contre le dossier de sa chaise.

— Maintenant, passons aux choses pratiques : le paquebot *Yazilissa*, en partance pour Vervodeï, doit appareiller sous peu. C'est une triste nécessité que de prendre congé de vos compagnons qui sont de braves gens, je n'en doute pas, mais il faut retenir nos places à bord.

— Il se trouve que nous allons tous à Cath, fit Reith d'une voix égale.

Dordolio lui décocha un regard vide comme si le Terrien parlait une langue incompréhensible. Il se mit debout, aida Ylin-Ylan à se lever et tous deux se dirigèrent nonchalamment vers la terrasse de l'autre côté de l'arbre. La fille de salle apporta l'addition.

— Cela vous fait cinq repas. Cinq sequins, je vous prie.

— Comment cela, cinq repas ?

— Le Yao a mangé à votre table.

Reith sortit la somme demandée sous le regard amusé d'Anacho.

— La présence du Yao constitue, en fait, un avantage, fit l'Homme-Dirdir. Tu n'attireras pas l'attention à Settra.

— Peut-être. Mais, d'un autre côté, j'avais tablé sur la reconnaissance du père d'Ylin-Ylan. J'ai besoin de toutes les amitiés que je pourrai trouver.

— Les événements manifestent parfois leur autonomie. Les théologiens dirdir ont fait des observations intéressantes à ce sujet. Je me rappelle une analyse de coïncidences – qui, entre parenthèses, fut effectuée non point par un Dirdir mais par un Homme-Dirdir Immaculé...

Tandis qu'Anacho parlait, Traz passa sur la terrasse d'où l'on voyait se déployer les toits de la ville. Dordolio et Ylin-Ylan le dépassèrent sans hâte, feignant de ne pas le voir. Ivre de rage, Traz rejoignit alors Reith et Anacho.

— Ce godelureau de Yao la presse de nous laisser tomber, leur annonça-t-il. Elle nous qualifie de nomades, « frustes mais honnêtes et dignes de confiance » selon ses propres termes.

— Cela ne fait rien, répliqua Reith. À chacun son destin.

— Mais tu as fait en sorte que le sien et le nôtre soient pratiquement liés ! Nous aurions pu rester à Pera ou rallier les Îles Fortunées. Au lieu de cela...

Et Traz leva les bras au ciel d'un air écœuré.

— Les choses ne prennent pas le cours que j'espérais, lui concéda Reith. Mais pourtant, qui sait ? Ce peut être un mal pour un bien. C'est tout du moins l'avis d'Anacho. Voudrais-tu prier Ylin-Ylan de venir un instant ?

Traz alla faire la commission. Il réapparut presque aussitôt.

— Le Yao et elle vont acheter ce qu'ils appellent des vêtements convenables ! En voilà une comédie ! J'ai porté toute ma vie une tenue de coureur de steppe ! Ce sont des vêtements convenables et utiles !

— Bien entendu. Eh bien, qu'ils fassent ce qui leur plaît. D'ailleurs, ce serait peut-être une bonne idée de changer d'apparence, nous aussi.

Le bazar se trouvait dans le quartier du port. Reith, Anacho et Traz y achetèrent des vêtements d'une coupe et d'une matière moins grossières : chemises d'étoffe fine, vestes à manches courtes, pantalons bouffants serrés à la cheville, souples chaussures de cuir gris.

Le port n'était qu'à quelques pas de là. Ils s'y rendirent pour regarder les bateaux et *l'Yazilissa* attira aussitôt leur attention : c'était un trois-mâts de trente mètres de long. Un pavillon percé de nombreuses fenêtres, se dressant sur la plage arrière, était à la disposition des passagers et il y avait une rangée de cabines d'entrepont. Sur le quai s'empilaient des marchandises et des palans soulevaient les balles et les descendaient dans la cale.

Le trio gravit l'échelle de coupée et mit la main sur le subrécargue qui leur confirma que le navire appareillerait dans trois jours. Après avoir fait escale à Grenie et à Horasin, il mettrait le cap sur Pag Choda, les Îles des Nuages, Tusa Tula, le cap Gaiz sur la côte ouest du Kachan et jetterait l'ancre à Vervodeï, au pays de Cath. Une traversée de soixante à soixante-dix jours...

Reith demanda s'il y avait de la place et son interlocuteur lui répondit que les appartements de luxe étaient retenus jusqu'à

Tusa Tula, de même que toutes les cabines d'entre pont, à l'exception d'une seule. Toutefois, la place ne manquait pas en troisième classe, où les conditions, selon le subrécargue, n'étaient pas inconfortables, sauf pendant les pluies équatoriales dont il convint qu'elles étaient fréquentes.

— Cela ne va pas, dit Reith. Nous voudrions au moins quatre cabines de seconde.

— Je suis malheureusement incapable de vous donner satisfaction, à moins qu'il n'y ait des annulations, ce qui est toujours possible.

— Parfait. Vous pourrez me joindre à l'hôtel Grand Continental. Mon nom est Adam Reith.

Le subrécargue le regarda avec étonnement.

— Adam Reith ? Mais vous êtes déjà inscrit avec vos amis sur la liste des passagers !

— J'en serais fort surpris. Nous sommes arrivés ce matin seulement à Coad.

— Il y a moins d'une heure, un couple yao, un gentilhomme et une dame de haut lignage, est monté à bord et a pris des réservations au nom d'un certain Adam Reith : la grande suite du pavillon, qui comporte deux chambres d'apparat et un salon privé, et trois cabines de pont. J'ai demandé des arrhes. Il me fut répondu qu'Adam Reith passerait régler. Le prix s'élève au total à deux mille trois cents sequins. C'est vous, Adam Reith ?

— Effectivement, mais je n'ai pas l'intention de payer deux mille trois cents sequins. Vous pouvez considérer ces réservations comme nulles et non avenues.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? Je ne tiens pas à passer pour un imbécile !

— Et moi, je tiens encore moins à traverser l'océan Draschade sous des trombes d'eau. Si vous avez des réclamations à formuler, adressez-vous au Yao.

— Pour perdre mon temps ! grommela le subrécargue. Enfin, soit ! Si le luxe vous est indifférent, essayez donc le *Vargaz*... la felouque que vous voyez là-bas. Elle part demain pour Cath et vous y trouverez sûrement de la place.

— Merci de votre amabilité.

Reith et ses amis s'approchèrent du *Vargaz*, un bâtiment camard à la poupe surélevée et à la coque ronde, dont le beaupré démesuré était franchement oblique. Ses deux mâts étaient gréés de voiles latines qui pendaient mollement et que deux matelots étaient en train de ravauder.

Reith considéra le bateau d'un air dubitatif, puis haussa les épaules et monta à bord. À l'ombre de la dunette, deux hommes étaient assis devant une table jonchée de papiers, de bâtonnets d'encre, de cachets, de rubans. Il y avait aussi un cruchon de vin. L'un d'eux, le plus imposant, était torse nu. Il était noueux et sa poitrine se hérissait d'une noire toison de poils raides. De teint foncé, il avait les traits rudes. Son visage rond était immobile. Son collègue était si mince qu'il paraissait fragile ; il était vêtu d'une sorte de burnous blanc et d'un gilet du même jaune que son épiderme. Une longue moustache tombait tristement de part et d'autre de sa bouche. Il avait un cimenterre au côté. Une inquiétante paire de ruffians, songea Reith.

— Oui, monsieur, que désirez-vous ? s'enquit le premier.

— Je veux aller à Cath avec mes amis dans des conditions aussi confortables que possible.

Le gros homme se leva pesamment.

— Qu'à cela ne tienne. Je vais vous montrer ce qui nous reste.

Au bout du compte, Reith versa un dépôt pour deux petites cabines à l'intention d'Anacho et d'Ylin-Ylan, et d'une cabine plus grande qu'il partagerait avec Traz. C'était mal aéré, un peu exigu et d'une propreté qui laissait à désirer, mais on aurait pu trouver pire.

— Quand appareilles-tu ? demanda-t-il au capitaine.

— Demain à midi avec la marée. Je préférerais que vous embarquiez dans le courant de la matinée. J'aime la ponctualité.

Reith et ses amis regagnèrent l'hôtel par les rues sinuées de Coad. Ni la Fleur de Cath ni Dordolio n'étaient là. Ils ne rentrèrent qu'en fin de journée dans un palanquin que suivaient trois portefaix ployant sous les paquets. Dordolio sauta à terre, aida la jeune fille à descendre, et tous deux s'engouffrèrent dans l'établissement, suivis des portefaix et du premier porteur du palanquin.

Ylin-Ylan portait une ravissante robe de soie vert sombre et une chasuble bleue. Une adorable petite résille de perles cristallisées emprisonnait ses cheveux. À la vue de Reith, elle marqua une hésitation et se tourna vers Dordolio, auquel elle adressa quelques mots. Le Yao tirailla son extraordinaire moustache dorée et avança nonchalamment vers Reith, Anacho et Traz.

— Tout est réglé, lui annonça-t-il. J'ai retenu des places pour tout le monde à bord du *Yazilissa*, un navire d'excellente réputation.

— Je crains que vous n'ayez fait là des frais inutiles, répliqua courtoisement Reith. J'ai pris d'autres mesures.

Dordolio, l'air perplexe, recula.

— Mais vous auriez dû me consulter !

— Je ne vois vraiment pas pourquoi.

— Quel bateau avez-vous choisi ?

— Le *Vargaz*.

— Le *Vargaz* ? Allons donc ! Mais c'est une casserole flottante ! Le ciel me garde d'y mettre jamais les pieds !

— Vous n'aurez pas à le faire si vous voyagez sur le *Yazilissa*. Dordolio tirailla de nouveau sa moustache.

— La princesse Jade Bleu préfère elle aussi faire la traversée à bord du *Yazilissa*, où l'on trouve tout le confort possible.

— Quelle générosité de votre part d'avoir retenu des cabines de luxe pour tellement de monde !

— Ce n'est pas tout à fait cela, avoua Dordolio. Puisque vous êtes le trésorier du groupe, le subrécargue vous présentera la facture.

— Il n'en est pas question. Je vous rappelle que j'ai déjà retenu nos passages sur le *Vargaz*.

— C'est une situation intolérable ! murmura rageusement le Yao entre ses dents.

Les portefaix et le porteur du palanquin s'approchèrent et s'inclinèrent devant Reith.

— Permettez-nous de vous présenter nos comptes.

Le Terrien haussa les sourcils. L'insouciance de Dordolio était-elle donc sans limites ?

— Mais bien sûr ! Présentez-les à ceux qui ont fait appel à vos services.

Sur ce, il tourna les talons et alla frapper à la porte d'Ylin-Ylan. Il l'entendit bouger à l'intérieur. Elle colla son œil au judas et le panneau supérieur glissa légèrement.

— Puis-je entrer ?

— Mais je suis en train de m'habiller.

— Avant, cela ne te gênait pas.

La porte s'ouvrit. Ylin-Ylan avait un air boudeur. Il y avait des colis partout. Quelques-uns étaient défaits, révélant leur contenu : des robes, des effets de cuir, des mousselines, des corsages brodés, des coiffes filigranées. Reith regarda tout autour de lui avec ahurissement.

— Ton ami est d'une générosité extravagante !

La Fleur de Cath ouvrit la bouche, puis se mordit les lèvres.

— Ces quelques accessoires me sont indispensables pour rentrer chez moi. Je n'ai aucune envie de débarquer à Vervodeï attifée comme une souillon. (Jamais Reith ne l'avait entendue parler avec autant de morgue.) Cela sera considéré comme frais de voyage. Aie donc l'obligeance de faire une note et mon père te remboursera. Tu n'auras pas à te plaindre.

— Tu me mets dans une position difficile où je suis sûr de perdre ma dignité. Si je paye, je passe pour un rustre et un imbécile, et si je ne paye pas, pour un pingre doublé d'un sans-cœur. Il me semble que tu aurais dû faire preuve de plus de tact.

— Le problème du tact ne s'est pas posé. J'ai eu envie de ces objets et j'ai donné l'ordre qu'on les apporte.

— Je ne tiens pas à discuter sur ce point, fit Reith en grimaçant. Je suis venu te dire ceci : j'ai retenu nos passages à bord du *Vargaz*, qui appareille demain. C'est un bateau simple et sans prétention. Une tenue simple et sans prétention sera amplement suffisante.

Ylin-Ylan le dévisagea avec stupéfaction.

— Mais le Noble Or et Cornaline a réservé à bord du *Yazilissa* !

— S'il préfère le *Yazilissa*, libre à lui de le prendre, à condition qu'il puisse régler son transport. Je viens de lui faire savoir que, pour ma part, je ne paierai ni ses promenades en

palanquin, ni son voyage, ni... (Reith désigna les paquets du doigt)... ni toutes les fanfreluches qu'il t'a évidemment poussée à acheter.

Ylin-Ylan rougit de colère.

— Je n'aurais jamais imaginé que tu puisses être aussi ladre !
— L'alternative est encore pire. Dordolio...
— C'est son nom d'ami, fit-elle d'une voix lourde de sous-entendus. Tu serais bien avisé d'utiliser son nom de guerre ou la formule de courtoisie : Noble Or et Cornaline.

— Quoi qu'il en soit, le *Vargaz* lève l'ancre demain. Ou tu embarques ou tu restes à Coad – à ton gré.

Reith regagna le hall. Les portefaix et le porteur de palanquin n'étaient plus là. Dordolio se tenait sur la véranda. Les boucles précieuses qui serraient son pantalon aux genoux avaient disparu.

3

Le *Vargaz* – large de baux, l'étrave haute et effilée, échancré par le travers, le gaillard d'arrière surélevé – se balançait paresseusement à son poste d'amarrage. Comme il en allait partout sur Tschaï, tout, jusqu'au moindre détail, était exagéré et dramatisé à l'extrême : la courbure de sa coque était excessive, son beaupré éventrait le ciel, ses voiles étaient raccommodées à l'esbroufe.

La Fleur de Cath accompagna Reith, Traz et Anacho sans desserrer les lèvres. Un porteur les suivait, poussant un diable sur lequel s'empilaient les colis. Une demi-heure plus tard, Dordolio apparut sur le quai. Il étudia quelques instants le *Vargaz*, puis monta l'échelle de coupée. Il dit deux ou trois mots au capitaine et lança une bourse sur la table. Le capitaine, plongé dans ses pensées, fronça ses épais sourcils, ouvrit la bourse, compta les pièces et fit remarquer au Yao que cela ne suffisait pas. D'un air las, Dordolio plongea la main dans sa sacoche et sortit le complément de la somme. Alors, le capitaine lui désigna le gaillard d'arrière d'un coup de pouce.

Dordolio tirailla sur sa moustache et leva les yeux au ciel. Il s'approcha de l'échelle de coupée et fit signe à deux porteurs qui montèrent ses bagages à bord. Après s'être courtoisement incliné devant la Fleur de Cath, le Yao alla s'accouder au bastingage et, morose, s'abîma dans la contemplation du Dwan Zher.

Cinq autres passagers embarquèrent à leur tour : un petit bonhomme obèse, vêtu d'un caftan gris et coiffé d'un haut chapeau cylindrique, marchand de son état ; un habitant des Îles des Nuages, accompagné de son épouse et de ses deux filles, des mignonnes d'aspect frêle, à la peau pâle et à la chevelure orangée.

Une heure avant midi, on hissa les voiles, on largua les amarres et le *Vargaz* prit le large. Bientôt, les toits de Coad ne

furent plus qu'un semis de prismes bistre pailletant la colline. L'équipage brassa en pointe, réenroula les filins, puis mit en batterie une bombarde rudimentaire qui avait été hissée sur la plage avant.

— De quoi ont-ils peur ? demanda Reith à Anacho. Des pirates ?

— C'est une simple précaution. Quand il y a un canon en vue, les pirates se tiennent à distance. Nous n'avons rien à craindre : on en voit rarement dans l'océan Draschade. Le problème du ravitaillement est plus grave. Mais le capitaine m'a l'air d'être un bon vivant, ce qui est un signe encourageant.

La felouque s'enfonça dans la brume de l'après-midi. La mer était calme et nacrée. Au nord, la côte s'estompa. Pas un navire à l'horizon. Le crépuscule tomba, chatoiement feutré de bistre et de terre d'ombre brûlée, et une brise fraîche se leva qui fit naître des frisellis autour de la proue renflée du bâtiment.

Le dîner, simple mais appétissant, se composait de tranches de viande séchée fortement épicée, d'une salade de crudités, d'un pâté d'insectes, de condiments, le tout arrosé d'un vin doux servi dans une bonbonne de verre vert. Les passagers mangèrent en observant un silence prudent : sur Tschaï, on se méfiait instinctivement des étrangers. Le capitaine, lui, n'avait pas de telles inhibitions. Il mangeait et buvait avec entrain, régalant la compagnie de bons mots, de souvenirs de voyages, de plaisanteries sur les motifs qui avaient poussé les uns ou les autres à entreprendre la traversée. Sa bonne humeur dégela peu à peu l'atmosphère. Ylin-Ylan chipotait dans son assiette. Elle ne quittait pas des yeux les deux jeunes filles aux cheveux orange et s'assombrissait à mesure qu'elle se rendait compte de la séduction qui allait de pair avec leur fragilité apparente. Dordolio gardait son quant-à-soi et prêtait peu d'attention aux propos du capitaine, mais, de temps en temps, il lorgnait du côté des fillettes en lissant sa moustache. Le repas terminé, il se rendit à l'avant en compagnie d'Ylin-Ylan et tous deux s'abîmèrent dans la contemplation des anguilles de mer phosphorescentes, qui filaient comme des flèches à l'approche de l'étrave. Les autres prirent place sur les bancs de la plage arrière et se mirent à bavarder avec circonspection tandis qu'Az

la rose et Braz la bleue se levaient tour à tour dans le ciel, dardant leurs reflets jumeaux sur les eaux.

Les uns après les autres, tout le monde regagna sa cabine. Bientôt, le navire appartint seulement à l'homme de barre et à la vigie.

Les jours succédaient aux jours. Les matins étaient frais et des nappes de brume nacrée s'accrochaient à la mer ; à midi, 4269 de La Carène à son zénith flamboyait ; les après-midi étaient cuivrés et les nuits silencieuses.

Le *Vargaz* fit deux brèves escales dans de petits ports de la côte d'Horasin, villages noyés dans les frondaisons d'un vert grisâtre des arbres géants. Il déchargea des peaux et des ustensiles de métal, embarqua des balles de noix, des blocs de gelée de fruits, d'admirables billes de bois rose et noir, puis reprit sa route vers l'est en longeant l'équateur pour tirer parti du contre-courant et éviter le mauvais temps qui régnait au nord et au sud. Le vent était inconstant et le *Vargaz* tanguait paresseusement sur l'océan qu'agitaient d'imperceptibles roulis.

Les passagers se divertissaient comme ils le pouvaient. Heizari et Edwe, les filles aux cheveux orange, jouaient aux palets et, à force de le taquiner, elles convainquirent Traz de se joindre à elles. Reith apprit à ses compagnons de voyage le jeu des galets, qu'ils adoptèrent avec enthousiasme. Palo Barba, le père des jeunes filles, s'était présenté comme maître d'armes, et Dordolio et lui tiraient une ou deux heures chaque jour. Le Yao, torse nu, les cheveux maintenus par un ruban noir, battait du pied d'un air crâne en poussant de grands cris ; son partenaire portait ses bottes avec moins de panache mais mettait davantage l'accent sur les positions traditionnelles. Reith assistait parfois à leurs rencontres. Un jour, il accepta de se mesurer avec Palo Barba. Les épées étaient longues et trop souples mais il se comporta honorablement. Il nota que Dordolio l'observait d'un œil critique en tenant des apartés avec Ylin-Ylan ; plus tard, Traz, qui avait surpris la conversation, lui apprit que le Yao trouvait sa technique naïve et excentrique. Reith haussa les épaules et sourit : il lui était impossible de prendre Dordolio au sérieux.

La vigie signala des bateaux à deux reprises. L'un d'eux, une grande galère à moteur, toute noire, vira de bord d'inquiétante façon et Reith l'examina à l'aide de son sondoscope. Une douzaine d'hommes de haute taille, à la peau jaune, coiffés de turbans noirs et compliqués, observaient le *Vargaz*. Le Terrien signala la chose au capitaine, qui eut un geste négligent.

— Ce sont des pirates. Ils ne nous chercheront pas noise : ce serait trop risqué.

La galère coupa leur route à un mile au sud, puis changea de cap et disparut en direction du sud-ouest.

Deux jours plus tard, une île surgit droit devant – un promontoire montagneux dont la grève était tapissée de grands arbres.

— C'est Gozed, dit le capitaine, répondant à la question de Reith. Nous y resterons très peu de temps. Tu n'y es jamais venu ?

— Jamais.

— Eh bien, prépare-toi à des surprises. Mais, au fond, j'ai peut-être tort, ajouta le capitaine après avoir toisé Reith d'un œil attentif. Je ne sais pas, car j'ignore les mœurs de ton pays... Mais peut-être les ignores-tu toi-même ? Je crois savoir que tu es amnésique.

Reith eut un geste d'excuse :

— Je ne discute jamais l'opinion des autres quand il s'agit de moi.

— C'est là une coutume bizarre ! Malgré tous mes efforts, je suis incapable de deviner quel est ton pays d'origine. Je te trouve... singulier.

— Je suis un vagabond. Un nomade, si tu préfères.

— Eh bien, pour un errant, il y a des moments où tu fais preuve d'une curieuse ignorance ! Toujours est-il que cette île s'appelle Gozed.

L'île grossissait. Grâce à son sondoscope, Reith repéra le long des rivages une zone où les arbres défeuillés avaient été recourbés et auxquels étaient suspendues une, deux ou trois huttes rondes. En dessous, le sable gris était parfaitement propre et lisse. Anacho colla à son tour ses yeux au sondoscope.

— C'est à peu près ce à quoi je m'attendais.

— Tu connais Gozed ? À en croire le capitaine, c'est un pays fort mystérieux.

— Il n'a rien de mystérieux. Les habitants sont extrêmement religieux. Ils adorent les scorpions de mer que l'on trouve autour de l'île et qui sont aussi grands, voire plus grands qu'un homme, me suis-je laissé dire.

— Pourquoi les cabanes sont-elles accrochées aux arbres ?

— Les scorpions sortent de la mer pendant la nuit pour la fraie. Ils pondent leurs œufs dans le corps d'un animal, en général une femme que l'on dépose sur la plage à cette fin. Les œufs éclosent et les larves dévorent la « Mère des Dieux ». À la fin, la douleur et l'extase religieuse produisent un curieux état psychologique : la « Mère » descend la grève en courant et se jette dans les flots.

— Voilà une religion confondante.

L'Homme-Dirdir l'admit.

— Pourtant, ajouta-t-il, elle semble convenir au peuple de Gozed. Les insulaires auraient pu en changer s'ils l'avaient voulu. Les sous-hommes sont notoirement sujets à des aberrations de ce genre.

Reith ne put s'empêcher de sourire, et Anacho lui jeta un coup d'œil étonné :

— Puis-je te demander ce qui t'amuse ?

— Il me vient à l'esprit que les rapports existant entre les Hommes-Dirdir et les Dirdir ne sont pas sans ressemblance avec ceux qui unissent les gens de Gozed et leurs scorpions.

— L'analogie m'échappe, laissa tomber Anacho d'un ton gourmé.

— C'est pourtant la simplicité même : ils sont les uns comme les autres victimes d'êtres non humains qui utilisent les hommes pour satisfaire leurs besoins.

— Bah ! murmura Anacho. Par bien des aspects, tu es l'esprit le plus faux qui soit au monde !

Quittant le Terrien sans autre forme de procès, il alla se planter à l'arrière, la tête tournée vers le large. Et Reith se dit que le subconscient de son compagnon était tiré à hue et à dia, ce qui n'était pas confortable comme situation.

Le *Vargaz* s'approcha prudemment de la plage et jeta l'ancre derrière un éperon rocheux incrusté de bernicles. Le capitaine se rendit à terre à bord d'une chaloupe. Les passagers le virent palabrer avec un groupe d'hommes à la peau blanche et au visage austère, totalement nus, à l'exception de leurs sandales et des filets qui maintenaient leurs longs cheveux gris fer.

Un accord fut conclu et le capitaine regagna le *Vargaz*. Une demi-heure plus tard, deux gabares furent mises à l'eau ; on braqua le mât de charge et on remplit les embarcations de ballots et de caisses. Encore deux heures, puis le *Vargaz* remit à la voile et repartit vers le large.

Après le dîner, les passagers, installés sur le gaillard d'arrière, discutèrent des hommes de Gozed et de leur religion à la lueur d'une lanterne qui se balançait au-dessus d'eux. Val Dal Barba, la femme de Palo Barba et la mère d'Heizari et d'Edwe, trouvait leur rite inique :

— Pourquoi n'y a-t-il que des « Mères des Dieux » ? Pourquoi ces hommes à tête de silex ne descendent-ils pas sur la plage pour devenir des « Pères des Dieux » ?

Le capitaine pouffa.

— Apparemment, cet honneur est réservé aux dames.

— Une chose pareille ne pourrait jamais exister à Murgen ! s'exclama le négociant avec véhémence. Nous versons une dîme substantielle aux prêtres, à charge pour eux de se concilier Bisme. À part cela, nous n'avons pas d'autres inconvénients.

— C'est là un système aussi raisonnable qu'un autre, approuva Palo Barba. Cette année, nous avons souscrit à la Gnose Pansogmatique. Sa religion a une grande vertu.

— Je l'aime beaucoup mieux que le Tutélamisme, dit Edwe. Il suffit de réciter la litanie et on est tranquille pour le reste de la journée.

— Ce que ça pouvait être assommant, le Tutélamisme, renchérit Heizari. Affreux ! Tout ce qu'il fallait apprendre par cœur ! Et tu te souviens de cette horrible Convocation des Ames où les prêtres se montraient tellement familiers ? Je préfère la Gnose Pansogmatique, et de loin !

Dordolio eut un rire indulgent.

— Vous préférez éviter ce qui est exagérément sérieux. C'est une inclination à laquelle je cède, moi aussi. La doctrine yao, naturellement, est dans une certaine mesure un syncrétisme. Pour mieux dire, tout au long du « rond », la totalité des aspects de l'Ineffable a l'occasion de se manifester de sorte que, tandis que le cycle se déploie, il est donné à chacun de vivre la théopathie.

Anacho, encore blessé par les comparaisons de Reith, se tourna vers ce dernier.

— Eh bien, qu'en pense Adam Reith, notre éminent ethnologue ? De quels aperçus théosophiques peut-il nourrir la discussion ?

— D'aucun, répondit le Terrien. De très peu, en tout cas. J'estime, pour ma part, que l'homme et sa religion constituent un tout. L'inconnu existe. Chacun projette sur cette terre vierge l'image de sa propre conception du monde et chacun confère à sa création ses désirs et ses attitudes personnels. En se définissant, au fond, l'homme religieux s'explique. Quand on contredit un fanatique, celui-ci a le sentiment que son existence même est menacée et il réagit avec violence.

— Voilà qui est intéressant ! s'exclama le gros marchand. Et l'athée ?

— Lui, il ne projette aucune image sur la vacuité. Il accepte les mystères cosmiques sans se poser de questions et n'éprouve pas le besoin de plaquer sur eux un masque plus ou moins humain. En dehors de cela, la corrélation entre l'homme et le moule dans lequel il enferme l'inconnu pour le manier plus aisément est réelle.

Le capitaine examina son gobelet de vin par transparence et le porta à ses lèvres.

— Peut-être as-tu raison, mais personne ne se changera jamais sur de telles bases. J'ai connu des foules de gens. J'ai déambulé à l'ombre des tours dirdir, dans les jardins des Chasch Bleus et j'ai visité les châteaux des Wankh. Ces gars-là, je les connais, et je connais les hommes qu'ils ont enlevés. J'ai visité les six continents de Tschaï. J'ai lié amitié avec un millier d'hommes, caressé un millier de femmes, tué un millier d'ennemis. Je connais les Yao, les Binth, les Walalukians, les

Shemoleï. Je connais aussi les nomades des steppes, les hommes des marais, les insulaires, les cannibales de Rakh et du Kislovan. Je perçois leurs différences et je distingue leurs similitudes. Tous s'efforcent de tirer le maximum d'avantages de l'existence et, finalement, ils meurent tous. Je n'en vois aucun qui surpassé les autres. Quel est mon dieu ? Mais le bon vieux *Vargaz*, bien entendu ! Comme le soutient Adam Reith, le *Vargaz* et moi, c'est tout un. Quand il gémit dans la tempête, je frissonne et grince des dents. Quand nous filons sur l'eau noire sous la lune bleue et la lune rose, je joue du luth, je ceins mon front d'un ruban rouge et je bois du vin. Le *Vargaz* est à mon service et je suis au sien. Le jour où il coulera au fond de l'océan, je sombrerai avec lui.

— Bravo ! s'exclama Palo Barba, l'escrimeur, qui lui aussi avait trop poussé sur le vin. Sais-tu que c'est aussi mon article de foi ? (Il dégaina et brandit son épée si haut que la lueur de la lanterne faisait miroiter la saignée de la lame.) Cette épée m'est ce qu'est le *Vargaz* au capitaine !

— Père ! le morigéna Edwe. Dire que nous croyions jusque-là que tu étais un Pansogmatique raisonnable !

— Veux-tu ranger cette arme avant de t'énerver et de couper l'oreille de quelqu'un ! dit Val Dal Barba.

— Comment ? Moi ? Un épéiste éprouvé ? Comment peux-tu imaginer une chose pareille ? Enfin... comme tu voudras ! Je troque ma rapière contre un autre gobelet de vin.

La discussion se poursuivit. Dordolio s'approcha de Reith en zigzaguant et laissa tomber sur un ton mi-facétieux mi-condescendant :

— Quelle surprise que de rencontrer un nomade aussi érudit, aussi porté aux distinguos subtils !

Reith regarda Traz en riant.

— Les nomades ne sont pas nécessairement des bouffons.

— Vous me déconcertez, déclara Dordolio. Où se trouve au juste votre steppe natale ? Quelle était votre tribu ?

— Ma steppe est située bien loin et ma tribu est disséminée dans toutes les directions.

Le Yao tripota sa moustache d'un air songeur.

— L'homme-Dirdir vous croit amnésique. Selon la princesse Jade Bleu, vous avez laissé entendre que vous veniez d'un autre monde. Ce jeune nomade, qui vous connaît mieux que quiconque, ne dit rien. Je confesse que je fais peut-être preuve d'une curiosité importune.

— La curiosité est le signe d'un esprit actif, répliqua Reith.

— Oui, oui... laissez-moi vous poser une question dont je reconnais volontiers qu'elle est absurde. (Dordolio jeta un regard en coulisse à Reith.) Pensez-vous vraiment être originaire d'un autre monde ?

Le Terrien s'esclaffa tout en cherchant une réponse.

— Il y a quatre possibilités. Si j'étais effectivement originaire d'un autre monde, je pourrais répondre oui ou non. Si tel n'était pas le cas, je pourrais aussi répondre oui ou non. Dans la première hypothèse, cela me créerait des difficultés et, dans la seconde, ma dignité en souffrirait. La troisième possibilité est que je sois fou. La quatrième représente la seule situation que vous ne jugeriez pas anormale. Donc, c'est une question absurde, ainsi que vous l'avez vous-même reconnu.

Dordolio tirailla sa moustache avec irritation.

— Seriez-vous, par hasard, membre du « culte » ?

— Probablement pas. De quel « culte » s'agit-il ?

— Des Ardents Attentistes qui ont remonté le cycle pour détruire deux de nos splendides cités.

— J'ai cru comprendre qu'elles avaient été bombardées par un adversaire inconnu.

— Aucune importance ! C'est le « culte » qui a suscité l'attaque, c'est lui qui a été la cause de leur anéantissement.

Reith secoua la tête.

— Incompréhensible ! Votre rancune est dirigée non point contre le cruel ennemi qui a annihilé ces deux villes mais contre un groupe de vos congénères, qui étaient peut-être des gens sincères et bienveillants. J'appellerais cela un transfert émotif.

Dordolio dévisagea froidement Reith.

— Vos analyses sont parfois caustiques.

Reith éclata de rire.

— N'en parlons plus. J'ignore tout de ce « culte ». Quant à mon lieu de naissance... je préfère être amnésique.

— Curieuse défaillance, alors que, pour le reste, vous semblez affirmer vos opinions avec vigueur.

— Je me demande pourquoi vous montrez tant d'acharnement, fit Reith d'une voix rêveuse. Que diriez-vous, par exemple, si je prétendais être originaire d'un monde lointain ?

Dordolio pinça les lèvres et contempla la lanterne en clignant des yeux.

— Je n'ai pas réfléchi aussi loin. Mais n'insistons pas davantage sur ce point. D'abord, c'est une idée effrayante... Un ancien monde d'hommes !

— Effrayante ? Comment cela ?

Dordolio émit un rire embarrassé.

— L'humanité possède une face obscure. C'est comme une pierre enfoncee dans l'humus. Sa face supérieure, exposée au soleil et à l'air, est propre. Mais faites basculer la pierre et regardez en dessous. Regardez la fange et les insectes en débandade... C'est une chose que nous savons bien, nous, les Yao. Rien ne mettra fin à *l'awaïle*. Mais assez parlé de cela ! (Dordolio haussa convulsivement les épaules et enchaîna de sa voix condescendante :) Vous êtes résolu à venir à Cath. Que ferez-vous là-bas ?

— Je ne sais pas. Il faut bien que j'aille quelque part. Pourquoi pas à Cath ?

— C'est loin d'être facile pour un étranger. S'attacher à une maison est malaisé.

— Je trouve singulier que vous me disiez cela. La Fleur de Cath m'a affirmé que son père nous accueillera avec hospitalité au Palais du Jade Bleu.

— Il fera nécessairement preuve de courtoisie protocolaire mais vous ne pourrez pas plus résider au Palais du Jade Bleu que vous ne pourriez résider au fond du Draschade sous prétexte qu'un poisson vous a invité à nager.

— Qu'est-ce qui m'en empêcherait ?

Dordolio haussa les épaules.

— Personne ne désire se ridiculiser. Le maintien est la définition de la vie. Et qu'est-ce qu'un nomade sait du maintien ?

Là, Reith n'avait rien à répondre.

— Le comportement d'un gentilhomme est fait de mille détails, reprit Dordolio. À l'académie, nous apprenons les convenances, les salutations, les fleurs de rhétorique – et je reconnaissais mon insuffisance en ce domaine. On nous enseigne l'habileté à l'épée, les principes du duel, de la généalogie, de l'héraldisme, les subtilités du costume et cent autres choses. Peut-être trouvez-vous ces disciplines exagérément arbitraires ?

Ce fut Anacho qui répondit :

— Frivoles est un mot plus approprié.

Reith s'attendait à une répartie à l'emporte-pièce, à un regard flamboyant au moins, mais Dordolio se borna à hausser les épaules avec indifférence.

— Mais votre vie est-elle plus importante ? Ou celle du marchand – celle de l'escrimeur ? Il ne faut jamais oublier que les Yao sont une race pessimiste ! *L'awaïle* est une menace toujours suspendue au-dessus de leur tête et nous sommes peut-être plus tristes qu'il n'y paraît. Conscients de la vanité fondamentale de l'existence, nous exaltions l'humble étincelle de vitalité que nous possédons. Nous extrayons aussi totalement que possible l'essence propre au moindre incident en usant systématiquement du formalisme approprié. Frivolité ? Décadence ? Qui peut faire mieux ?

— Tout cela est bel et bon, mais pourquoi se vautrer dans le pessimisme ? rétorqua Reith. Pourquoi ne pas élargir vos horizons ? Il me semble, d'ailleurs, que vous avez accepté la destruction de vos cités avec une surprenante nonchalance. La vengeance n'est pas la plus noble des activités humaines, mais la résignation est encore pire.

— Bah ! murmura Dordolio. Comment un barbare pourrait-il comprendre le désastre et ses répercussions ? Les Ardens Attentistes ont en grand nombre trouvé asile dans *l'awaïle*. Les actes et les expiations maintenaient notre pays en effervescence. Il n'y avait plus d'énergie disponible pour autre chose. Si vous étiez de bonne caste, je vous transpercerais le cœur pour avoir osé porter contre nous une accusation aussi grossière.

Reith éclata de rire.

— Puisque la bassesse de ma caste me met à l'abri des représailles, laissez-moi vous poser une autre question : qu'est-ce que *l'awaïle* ?

Le Yao leva les bras au ciel.

— Un amnésique doublé d'un barbare ! Je n'ai rien à dire à un être comme vous. Demandez cela à l'Homme-Dirdir. Il a la langue assez bien pendue !

Et sur ces mots Dordolio, furieux, s'éloigna.

— Que voilà une irrationnelle exhibition passionnelle ! fit Reith sur un ton méditatif. Je voudrais bien savoir de quoi je l'ai accusé ?

— D'avoir honte, répondit Anacho. Les Yao sont aussi sensibles à la honte que le globe oculaire aux poussières. De mystérieux ennemis ont détruit leurs villes. Ils soupçonnent les Dirdir d'avoir fait le coup mais n'osent leur en demander raison : alors, ils se rongent d'une vaine fureur et en ont honte. C'est leur caractéristique, et cette attitude les prédispose à *l'awaïle*.

— C'est-à-dire ?

— Le meurtre. L'individu affligé – celui qui éprouve de la honte – tue le plus de gens possible, quel que soit leur sexe, leur âge ou leur degré de parenté. Et quand il ne peut plus tuer, il sombre dans l'apathie et la résignation. Son châtiment, terrifiant et excessivement dramatique, illumine ceux qui se pressent sur le lieu du supplice. Chaque exécution possède son style particulier. Essentiellement, c'est une grande fête de la douleur, très spectaculaire, que la victime elle-même apprécie peut-être. Cette institution imprègne toute la vie de Cath. C'est en se fondant là-dessus que les Dirdir jugent que tous les sous-hommes sont fous.

— Par conséquent, si nous allons à Cath, nous courons le risque de nous faire massacrer par des hallucinés ! grommela Reith.

— C'est un risque limité. Après tout, les « actes » ne sont pas des événements courants. (Anacho jeta un coup d'œil autour de lui.) Mais il se fait tard.

Il souhaita bonne nuit à Reith et partit se coucher.

Le Terrien resta devant le bastingage à contempler l'océan. Après l'effusion de sang qui avait marqué leur séjour à Pera, Cath lui avait fait l'effet d'un havre de grâce, d'un pays civilisé où il réussirait peut-être à bricoler un astronef. À présent, cette perspective était plus lointaine qu'elle ne l'avait jamais été.

Quelqu'un s'approcha de lui. C'était Heizari, l'aînée des sœurs aux cheveux orange.

— Vous semblez mélancolique, dit-elle. Qu'est-ce qui vous tracasse ?

Reith posa son regard sur le pâle ovale du visage de la jeune fille – un visage effronté qui, pour l'instant, rayonnait d'une coquetterie innocente... peut-être pas si innocente que cela, d'ailleurs ! Il ravalà les mots qui lui montaient aux lèvres. La jeune fille était indiscutablement séduisante.

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas au lit avec votre sœur ?

— Oh ! C'est tout simple ! Edwe n'est pas couchée, elle non plus. Elle est avec votre ami Traz en train de l'enjôler, de le provoquer, de l'aguicher et de le harceler. Elle est beaucoup plus flirt que moi.

Pauvre Traz ! se dit Reith.

— Et vos parents ? Cela ne les contrarie pas ?

— Qu'est-ce que ça peut leur faire ? Quand ils étaient jeunes, ils flirtaient avec autant d'ardeur que n'importe qui. N'était-ce pas leur droit ?

— Sans doute. Les mœurs varient, vous ne l'ignorez pas ?

— Et vous ? Quelles sont les coutumes de votre peuple ?

— Elles sont ambiguës et assez compliquées. Il y a de très nombreuses différences.

— C'est comme chez nous, les habitants des Îles des Nuages, fit-elle en se serrant un peu plus contre le Terrien. Nous ne sommes pas automatiquement amoureux. Mais, parfois, on se trouve dans un certain état d'esprit, ce qui, je crois, est la conséquence d'une loi naturelle.

— Je n'en disconviens pas. (Cédant à son désir, Reith piqua un baiser sur le visage ensorcelant de la jeune fille.) Néanmoins, loi naturelle ou pas, je n'ai aucune envie d'indisposer votre père. C'est un redoutable épéiste.

— Vous n'avez pas à vous faire de souci pour cela. Si vous voulez qu'il vous rassure, il est certainement encore éveillé.

— Je ne vois pas très bien ce que je lui demanderais. Cela étant dit et tout bien considéré...

Tous deux se dirigèrent vers l'avant. Ils gravirent les marches sculptées de la poupe et, tournés vers le sud, contemplèrent la mer. Az, à l'ouest, était basse à l'horizon. Son reflet faisait brasiller sur les flots des prismes d'améthyste. Une fille aux cheveux orange, une lune pourpre, un bateau de conte de fées voguant sur un océan lointain – Reith échangerait-il tout cela contre son retour sur la Terre ? Il n'y avait qu'une seule réponse : oui. Et pourtant, comment échapper à la douceur de l'instant ? Il embrassa de nouveau la jeune fille avec plus de chaleur que la première fois. Soudain, quelqu'un, qui jusque-là était demeuré invisible dans l'ombre du cabestan, se redressa et s'éloigna précipitamment. Les rayons obliques de la lune permirent à Reith de reconnaître Ylin-Ylan, la Fleur de Cath, et cela éteignit ses ardeurs. L'air misérable, il se retourna. Mais pourquoi se sentir coupable ? Il y avait longtemps qu'Ylin-Ylan lui avait fait comprendre que leurs rapports de naguère avaient cessé d'exister. Le Terrien se tourna de nouveau vers Heizari, la jeune fille aux cheveux orange.

4

Au matin, pas un souffle de vent. Le soleil se leva dans un ciel semblable à un œuf d'oiseau : beige et gris colombe à l'horizon, gris bleuté au zénith.

Le petit déjeuner se composait comme d'habitude de pain grossier, de poisson salé, de fruits de conserve et de thé âcre. Les convives mangèrent en silence, chacun plongé dans ses pensées matinales.

La Fleur de Cath arriva en retard. Elle se glissa à pas lents dans la salle à manger, s'installa à sa place avec un sourire poli à sa droite et à sa gauche et attaqua son repas, perdue dans une sorte de rêverie. Dordolio l'observait avec perplexité.

Le capitaine passa la tête dans l'entrebattement de la porte.

— La journée sera calme, annonça-t-il. Ce soir, il y aura des nuages et de l'orage. Demain ? Impossible de le prévoir. C'est un temps singulier !

Reith, qui était irrité, se forçait à avoir son comportement habituel. Aucune raison de s'inquiéter : il n'avait pas changé. C'était Ylin-Ylan qui avait changé. Même quand ils étaient tous les deux au mieux de leurs relations, elle gardait secrète une partie d'elle-même. Était-ce une *persona* représentée par un autre jeu de ses multiples noms ? Le Terrien s'efforça de chasser la jeune fille de ses pensées.

Dès qu'elle eut terminé, Ylin-Ylan, sans perdre de temps, sortit sur le pont, où Dordolio la rejoignit. Tous deux s'accoudèrent à la rambarde. La jeune fille parlait avec une animation fébrile ; son compagnon, tirant sur sa moustache, glissait parfois un ou deux mots.

Soudain, un matelot, posté sur la plage avant, lança un cri et désigna quelque chose sur la mer. Reith bondit sur l'écouille et il aperçut une forme noire qui flottait à la surface des eaux. Elle possédait une tête, des épaules étroites et avait quelque chose

d'inconfortablement humain. Puis la créature fit un bond et, plongeant, disparut aux regards. Reith se tourna vers Anacho.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Un Pnume.

— Si loin de la terre ?

— Et alors ? Ils sont comme les Phung. Qui obligerait un Phung à rendre compte de ses faits et gestes ?

— Mais que fait-il ici, au milieu de l'océan ?

— Peut-être qu'il se laisse dériver la nuit à la surface en regardant courir les lunes.

Les heures passèrent. Traz et les deux filles aux cheveux orange jouèrent aux palets. Le marchand lisait un livre relié de cuir. Palo Barba et Dordolio firent un peu d'escrime. Selon son habitude, le Yao plastronnait, faisait siffler sa lame dans l'air, battait du pied, agitait les bras. Bientôt, son partenaire se lassa. Ylin-Ylan s'approcha et s'assit sur l'écoutille tandis que Dordolio, debout, éprouvait la souplesse de sa lame. Il se tourna vers Reith.

— Prenez un fleuret, nomade, et montrez-moi donc comment on est habile dans votre steppe natale !

Ces mots éveillèrent instantanément la méfiance du Terrien.

— Nous sommes très peu habiles. De plus, j'ai perdu mon entraînement. Un autre jour, peut-être.

— Allez, venez ! insista Dordolio dont les yeux étincelaient. J'ai entendu parler de votre adresse. Vous n'allez pas refuser de nous faire une démonstration de votre technique !

— Excusez-moi mais je n'en ai pas envie.

— Mais si, Adam Reith ! intervint Ylin-Ylan. Si tu n'acceptes pas, tu nous décevras tous !

Reith se tourna vers elle et l'étudia longuement. Ce visage tendu, blême et frémissant d'émotion, n'était pas celui de la jeune fille qu'il avait connue à Pera. Quelque chose avait changé en elle : c'était le visage d'une étrangère.

Il reporta son attention sur Dordolio qui, de toute évidence, obéissait aux instructions de la Fleur de Cath. Reith ignorait ce qu'ils avaient comploté, mais ce n'était sûrement pas à son avantage.

Palo Barba intercéda :

— Laissez ce garçon tranquille. Nous allons tirer encore tous les deux. Comme cela vous aurez tout l'exercice dont vous avez besoin.

— Mais je veux me mesurer avec ce type ! Son attitude est exaspérante et une petite correction ne lui fera pas de mal.

— Si vous avez l'intention de lui chercher querelle, c'est, bien sûr, votre affaire, répliqua sèchement Palo Barba.

— Il ne s'agit pas de querelle, affirma Dordolio d'une voix claironnante et un tantinet nasillarde. Une démonstration, disons. Ce personnage semble confondre la caste de Cath avec la roture. Or, c'est loin d'être la même chose et je désire le lui faire comprendre.

Reith se leva d'un air las.

— Fort bien. Avec quoi envisagez-vous de faire votre démonstration ?

— Le fleuret, l'épée... comme vous voudrez. Puisque vous ne savez rien des rites de la chevalerie, nous nous en passerons. Un simple « Allez ! » suffira.

— Et « stop » ?

Dordolio ricana derrière sa moustache.

— Il en ira selon les circonstances.

— Parfait. (Reith se tourna vers Palo Barba.) Autorise-moi à jeter un coup d'œil sur tes armes, s'il te plaît.

L'interpellé ouvrit son étui et Reith choisit une paire de lames courtes et légères.

Dordolio haussa les sourcils dans une mimique de dégoût.

— Ce sont des armes d'enfant dont on se sert pour l'entraînement des petits garçons !

Reith souleva l'une des épées, en éprouva la souplesse.

— Cela me convient parfaitement. Si ces épées ne vous plaisent pas, prenez celle que vous voudrez.

Le Yao empoigna la légère épée de mauvaise grâce.

— Elle n'a aucune vie ! C'est un instrument qui n'a ni ressort ni mobilité...

Reith leva l'arme et, d'un coup de plat, fit basculer le couvre-chef de Dordolio.

— Mais qui répond bien et qui est pratique à l'usage, comme vous pouvez vous en rendre compte.

Dordolio ne fit pas de commentaires. Il repoussa le chapeau qui était tombé sur ses yeux et retroussa les poignets de son blanc pourpoint de soie.

— Prêt ?

— À votre disposition.

D'un geste plein de panache, Dordolio salua de l'épée et s'inclina à droite et à gauche. Reith recula.

— Je croyais qu'il avait été décidé de laisser tomber le cérémonial ?

Le Yao se contenta de répondre par un sourire qui révéla ses dents et engagea le fer avec un de ces jeux de pieds dont il était coutumier. Reith para sans difficulté, fit une feinte et, profitant de ce que l'autre était déséquilibré, il entailla l'une des agrafes qui retenaient le pantalon de Dordolio.

Ce dernier rompit et repartit à l'attaque. Son rictus avait fait place à un sourire sinistre. Il attaqua furieusement, pointant, bourrant, testant son adversaire, qui réagissait mollement. Écartant la lame de Reith, il se fendit soudain mais le Terrien avait déjà sauté de côté et l'épée de Dordolio ne rencontra que le vide. Reith frappa d'estoc et, cette fois, l'agrafe du pantalon céda.

Dordolio recula, l'air mauvais et, sans désemparer, Reith trancha net la boucle : le pantalon du Yao se mit à faire des plis.

Il battit en retraite, rouge de fureur, et lança son épée au loin.

— Ce sont là des joujoux ridicules ! Prenez donc une véritable épée !

— Servez-vous de celle que vous préférez. Moi, je garde celle-là. Mais je vous conseille de commencer par rattacher votre pantalon. Sinon la situation risque de devenir gênante pour vous comme pour moi.

Dordolio s'inclina sèchement, mais avec grâce. Il s'éloigna et fixa son pantalon et sa ceinture à l'aide de courroies.

— Je suis prêt. Puisque vous insistez et que j'ai l'intention de vous donner une leçon, je vais me servir de l'arme dont j'ai l'habitude.

— À votre guise.

Dordolio sortit du fourreau la lame longue et souple, fit un moulinet au-dessus de sa tête et, après avoir adressé un signe

du menton à Reith, il chargea. La pointe flexible oscillait de droite à gauche. Le Terrien l'évita et, négligemment, presque comme par hasard, il effleura du plat la joue de son adversaire.

Dordolio tressaillit et, piaffant, chargea de nouveau avec fureur. Reith céda du terrain. Le Yao le harcela avec force contre-appels, se fendant, frappant d'estoc et de taille. Le Terrien se contentait de parades. Il souffleta de nouveau Dordolio sur l'autre joue, puis rompit.

— Je suis à bout de souffle. Peut-être avez-vous suffisamment d'exercice pour aujourd'hui ?

Dordolio, pétrifié, le foudroya du regard. Ses narines étaient dilatées, sa poitrine se soulevait et s'abaissait avec effort. Il tourna son regard vers la mer, poussa un profond soupir.

— Oui, fit-il d'une voix atone. Nous avons fait assez de sport comme cela.

Il jeta un coup d'œil à sa rapière incrustée de pierres précieuses et, sur le moment, les spectateurs crurent qu'il allait la lancer à l'eau. Finalement, il la remit au fourreau et salua Reith.

— Vous avez une excellente technique. Je vous suis reconnaissant de cette démonstration.

Palo Barba s'approcha.

— Voilà qui est parlé ! C'est digne d'un vrai chevalier de Cath ! Maintenant, assez d'épées ! Assez de métal ! Prenons donc un gobelet de vin matinal !

— Attendez-moi un instant, fit Dordolio qui regagna sa cabine.

La Fleur de Cath, immobile, semblait pétrifiée. Heizari apporta une coupe à Reith.

— J'ai une idée merveilleuse.

— Laquelle ?

— Vous débarquerez à Wyness et vous viendrez à la Colline des Vergers pour seconder mon père à son académie d'escrime. Ce sera une vie agréable et sans soucis. Vous n'aurez rien à redouter.

— Voilà une séduisante perspective, répondit Reith. Je me laisserais bien tenter. Seulement, j'ai des responsabilités.

— Laissez-les tomber ! Les responsabilités ont-elles tant d'importance alors qu'on n'a qu'une seule vie ? Mais non, ne dites rien ! (Elle posa sa main sur la bouche du Terrien.) Je sais ce que vous allez répondre. Vous êtes un homme singulier, Adam Reith. Tout à la fois inquiétant et gentil... Oui, vous êtes un homme étrange.

— Je ne trouve pas. C'est Tschaï qui est étrange. Moi, je suis quelqu'un de parfaitement ordinaire.

Heizari se mit à rire.

— Certes pas ! Tschaï est... (Elle fit un geste indécis.) Elle est parfois terrible. Mais étrange ? Je ne connais rien d'autre. (Elle se leva.) Tenez, je vais vous verser encore du vin. Et peut-être en boirai-je, moi aussi. Que faire d'autre par une si belle journée ?

Le capitaine, qui passait par là, s'arrêta.

— Profitez du calme tant que nous en bénéficions. Les vents vont se lever. Regardez au nord !

Un banc de nuages sombres barrait l'horizon. En dessous, la mer miroitait comme du cuivre. Une brise singulièrement fraîche les caressa soudain, les voiles du *Vargaz* claquèrent et les gréements grincèrent.

Dordolio émergea de sa cabine. Il s'était changé. À présent, il portait un costume marron, des bottes de velours noir et était coiffé d'un chapeau pointu assorti à celles-ci. Il se mit à la recherche d'Ylin-Ylan. Où était-elle ?

Elle était accoudée à la rambarde du gaillard d'avant et contemplait la mer. Le Yao hésita et tourna lentement les talons. Palo Barba lui tendit un gobelet. Dordolio, silencieux, alla s'asseoir sous la haute lanterne de cuivre.

Les nuages glissaient vers le sud. De temps en temps luisaient des éclairs pourpres. Bientôt, de sourds roulements de tonnerre parvinrent aux oreilles des passagers. On ferla les voiles pour ne garder qu'un petit foc en prévision de la tempête. La felouque avançait à allure réduite.

Le coucher du soleil fut un spectacle impressionnant : l'astre brillait d'une lueur fauve derrière les nuages noirs.

La Fleur de Cath quitta son poste d'observation. Elle était entièrement nue. Elle s'immobilisa et passa en revue les visages éberlués de ses compagnons de voyage. D'une main, elle tenait

un pistolet à dards et, de l'autre, une dague. Un étrange sourire fixe jouait sur ses lèvres. Un sourire que Reith, qui avait eu l'occasion d'observer Ylin-Ylan dans de multiples circonstances, ne reconnaissait pas. Dordolio poussa un cri inarticulé et se précipita vers elle en courant.

Elle pointa son pistolet sur lui. Il fit un écart et le projectile passa en sifflant à quelques centimètres de sa tête. Ylin-Ylan fouilla le pont du regard. Repérant Heizari, elle marcha sur elle, l'arme prête. La jeune fille aux cheveux orange hurla de terreur et alla se réfugier derrière le mât principal. Les éclairs se pressaient entre les nuages, baignant la scène de leur lueur empourprée. Dordolio se rua en avant. La Fleur de Cath l'accueillit d'un coup de dague et le Yao recula en titubant. Du sang jaillissait de son cou. Ylin-Ylan braqua son pistolet et Dordolio se jeta à plat ventre derrière l'écouille. Heizari s'élança en direction de la plage avant, poursuivie par la Fleur de Cath. Un homme d'équipage apparut au même moment et se figea sur place, stupéfait. Ylin-Ylan lui taillada le visage et le marin alla chercher refuge au fond de la coursive.

Heizari était derrière le mât avant. Un éclair embrasa le ciel, immédiatement suivi d'un coup de tonnerre.

Ylin-Ylan fit le tour du mât, jouant avec dextérité de sa lame. La jeune fille aux cheveux orange porta la main à son flanc et fit quelques pas mal assurés, une expression d'étonnement peinte sur les traits. La Fleur de Cath leva son pistolet, mais Palo Barba était là : d'un coup sec, il expédia l'arme au loin et elle retomba sur le pont avec un bruit métallique. Ylin-Ylan blessa Barba, blessa Reith qui essayait de l'immobiliser, et elle gravit précipitamment l'échelle du beaupré dont elle entreprit l'ascension.

Les vagues secouaient le bâtiment ; le mât de beaupré se redressait puis piquait du nez. Le soleil sombra dans la mer et la Fleur de Cath se tourna pour le regarder, se cramponnant d'un bras à l'étai de misaine.

— Redescends ! l'implora Reith. Redescends !

Son regard s'abaisse sur lui. Son expression était lointaine.

— Derl ! reprit le Terrien, Ylin-Ylan !

Elle ne semblait pas l'entendre. Reith essaya ses autres noms :

— Fleur de Jade Bleu ! (Il essaya son nom de cour :) Shar Zarin !

Elle se borna à lui adresser un sourire désenchanté.

Pour l'amadouer, Reith l'appela par son nom d'enfant :

— Zozi... Zozi... redescends !

La phisyonomie de la jeune femme se modifia. Elle se colla davantage contre le mât, l'étreignant de ses deux bras.

— Zozi ! Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Allez, sois gentille et descends !

Mais l'esprit d'Ylin-Ylan était loin, très loin. Il était là-bas, à l'endroit où le soleil se couchait.

Reith l'appela alors par son nom secret :

— L'Iae ! Reviens ! C'est Ktan qui t'appelle, L'Iae !

Elle secoua la tête, les yeux toujours fixés sur la mer.

Reith essaya le dernier nom, bien qu'il roulât bizarrement sur ses lèvres – son nom d'amour – mais le tonnerre noya sa voix et elle n'entendit pas. Le soleil n'était plus qu'un arc de cercle perdu dans une mer de couleurs estompées. La Fleur de Cath se détacha du mât et plongea dans les flots. Il y eut une gerbe d'écume. L'espace d'un instant, Reith crut apercevoir la spirale de sa noire chevelure. Puis il n'y eut plus rien.

Plus tard, dans la soirée, alors que le *Vargaz* montait à l'assaut des lames pour retomber comme une masse dans le creux des rouleaux, Reith posa une question à Ankhe at afram Anacho, l'Homme-Dirdir :

— A-t-elle simplement perdu la raison – ou était-ce *l'awaïle* ?

— C'était *l'awaïle*. Le refuge contre l'humiliation.

— Mais...

Reith laissa inachevée sa phrase qu'il compléta d'un geste vague : il était incapable de parler.

— Tu as flirté avec la fille des îles des Nuages, reprit Anacho, et son chevalier servant s'est couvert de ridicule. Dès lors, elle était vouée à l'humiliation. Elle nous aurait tous massacrés si elle l'avait pu.

— Je n'arrive pas à comprendre, murmura le Terrien.

— Évidemment ! Tu n'es pas un Yao. La pression était trop forte pour la princesse Jade Bleu. Elle a eu de la chance. À Settra, son châtiment aurait été l'exécution publique par la torture.

Reith regagna le pont en tâtonnant. La lanterne de cuivre qui se balançait grinçait. Il contempla la mer en tumulte. Quelque part, très loin et très profond, un corps blanc flottait dans les ténèbres.

5

Toute la nuit, les vents soufflèrent capricieusement – tantôt rafale et tantôt soupir, tantôt tornade et tantôt zéphyr. L'accalmie s'installa brusquement à l'aube et, quand le soleil se leva, le *Vargaz* tanguait sur une mer trouble.

À midi, une terrible bourrasque précipita le bâtiment vers le sud comme s'il ne s'agissait que d'un jouet, sa haute proue barattant la mer écumeuse. Les passagers restèrent confinés dans le carré. Heizari, que l'on avait pansée, ne quitta pas la cabine qu'elle partageait avec Edwe. Elle était pâle. Reith lui tint compagnie pendant une heure. Elle était pratiquement incapable de parler d'autre chose que de l'atroce expérience qu'elle avait vécue la veille.

— Mais pourquoi a-t-elle fait quelque chose d'aussi épouvantable ?

- Les Yao sont apparemment enclins à ce comportement.
- Je l'ai entendu dire. Mais la folie elle-même a une raison.
- D'après l'Homme-Dirdir, elle a été terrassée par la honte.
- Quelle absurdité ! Une fille aussi belle qu'elle ? Qu'est-ce qui a pu la pousser à une telle extrémité ?

— C'est une question que je préfère ne pas approfondir, murmura le Terrien.

Les vagues étaient maintenant de véritables collines qui soulevaient le *Vargaz* dont la coque arrondie geignait et vibrait en glissant le long de leur versant. Enfin, un beau matin, le soleil jaillit dans un ciel vierge de nuages. Le gros temps dura encore une journée, puis les éléments s'apaisèrent progressivement et, toutes voiles dehors, la felouque, poussée par une jolie brise d'ouest, poursuivit son chemin.

Trois jours plus tard, on vit surgir au sud un îlot sombre aux formes mal définies que le capitaine déclara être un repaire de corsaires et qu'il surveilla attentivement dans le hunier jusqu'au moment où l'obscurité eut englouti l'île.

Les jours se succédaient, uniformes et singulièrement neutres. L'avenir était incertain. Reith devenait nerveux et ne tenait plus en place. Comme Pera était loin ! C'était une époque qui lui paraissait si innocente et si simple ! Alors, Cath représentait pour lui un havre – la sécurité et la civilisation. Il avait la certitude que, par reconnaissance, le Seigneur Jade Bleu faciliterait ses projets. Cette espérance avait fait long feu !

Le *Vargaz* approchait du continent de Kachan. Là, le capitaine comptait profiter des courants septentrionaux pour pénétrer dans le détroit de Parapan.

Un matin, en arrivant sur le pont, Reith aperçut une île d'aspect remarquable par tribord. D'une surface peu importante – moins de quatre cents mètres de diamètre – elle était ceinturée au ras de l'eau par un mur de verre noir haut de trente mètres derrière lequel se dressaient une douzaine d'édifices de tailles variables aux proportions disgracieuses.

Anacho, ses étroites épaules voûtées, une expression morose peinte sur son visage étiré, le rejoignit.

— Voilà le bastion d'une race malfaisante : la race des Wankh.

— Pourquoi malfaisante ? Parce qu'ils sont en guerre avec les Dirdir ?

— Parce qu'ils refusent de mettre fin à la guerre. Aucune des deux parties n'a d'avantages à retirer de cette confrontation. Les Dirdir ont proposé qu'on arrête les hostilités. Les Wankh ont refusé. C'est un peuple brutal et indéchiffrable !

— Je ne sais évidemment rien du conflit. Pourquoi cette île est-elle entourée d'un mur ?

— Pour décourager les Pnume qui infestent Tschaï comme des rats. Les Wankh ne sont pas une nation sociable. En fait... Tiens ! Regarde sous la surface de l'eau.

Reith obéit et distingua une silhouette humaine et sombre qui accompagnait le navire à dix ou quinze pieds de profondeur. Une espèce de ceinture métallique la serrait à la taille et elle se déplaçait sans faire de mouvements. Soudain, le personnage se contorsionna, s'éloigna obliquement par rapport au *Vargaz* et se perdit dans les ténèbres.

— Les Wankh sont amphibiens, poursuivit Anacho.

— Ils utilisent des propulseurs électriques quand ils se livrent à leur sport sous-marin.

Reith braqua de nouveau son sondoscope. Comme la muraille, les tours de la ville étaient faites de verre sombre, elles étaient percées de fenêtres rondes, disques plus noirs que la couleur noire. De fragiles balcons faits d'entrelacs cristallins servant de passerelles conduisaient aux bâtiments plus éloignés. Le Terrien vit quelque chose bouger. Un couple de Wankh ? Il regarda avec plus d'attention et constata qu'il s'agissait d'hommes – d'Hommes-Wankh, sans aucun doute. Leur peau avait la blancheur de la farine et leur crâne plat se hérissait de touffes noires. Leur visage lisse avait une expression taciturne. Ils portaient un vêtement sombre d'une seule pièce, agrémenté d'une large ceinture de cuir noir à laquelle étaient suspendus de petits accessoires, des outils, des instruments. Au moment où ils pénétraient à l'intérieur d'un édifice, ils se tournèrent vers le Vargaz et, l'espace d'un instant, Reith les vit de face. Il sursauta et abaissa son sondoscope.

Anacho lui jeta un regard en coulisse.

— Que t'arrive-t-il ?

— Je viens de voir deux Hommes-Wankh. À côté d'eux, même toi, qui es un étrange mutant, une espèce de monstre, tu as l'air banal par comparaison.

L'Homme-Dirdir eut un sourire railleur.

— En fait, ils ne diffèrent guère du sous-homme type.

Reith ne releva pas le propos. D'abord, parce qu'il était incapable de définir exactement ce qui l'avait frappé et qui transparaissait sous ces masques blêmes et impénétrables. Il regarda encore, mais les Hommes-Wankh n'étaient plus là.

Dordolio, qui les avait rejoints, contemplait le sondoscope d'un air fasciné.

— Qu'est-ce que c'est que cet instrument ?

— Un appareil d'optique électronique, répondit laconiquement Reith.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil. (Dordolio se tourna vers Anacho.) C'est de fabrication dirdir ?

— Je ne crois pas, fut la réponse sibylline de l'Homme-Dirdir.

Dordolio décocha à Reith un coup d'œil surpris.

— Est-ce un objet chasch ? ou wankh ? (Il examina les caractères gravés sur la plaque.) Qu'est-ce que c'est que cette écriture ?

Anacho haussa les épaules :

— Je suis incapable de la lire.

— Et vous, vous pouvez déchiffrer ça ? demanda Dordolio à Reith.

— Je le pense.

Et, ne résistant pas à une soudaine envie de se montrer facétieux, le Terrien lut à haute voix :

Agence Fédérale de l'Espace

Section Equipement et Matériel

Télescope Binoculaire à Photomagnification type

Mark XI IX-1000X

Non projectif et inutilisable dans l'obscurité totale

BAF-1303-K-29023

Employer exclusivement des blocs énergétiques, modèle D5. Si la lumière est mauvaise, enclencher le compensateur de couleurs. Ne regarder ni le soleil ni une source lumineuse intense : l'œil peut être endommagé en cas de défaillance du régulateur d'admission lumineuse automatique.

— Quel est ce langage ? s'exclama Dordolio en ouvrant de grands yeux.

— Un des nombreux idiomes humains.

— Mais de quelle région ? Les hommes parlent la même langue d'un bout à l'autre de Tschaï, que je sache.

— Plutôt que de vous embarrasser tous les deux, je préfère ne rien dire. Continuez de penser que je suis amnésique.

— Nous prenez-vous pour des imbéciles ? gronda Dordolio. Sommes-nous des enfants pour éluder ainsi nos questions ?

— Il est parfois sage de sauvegarder les mythes, fit Anacho sans regarder personne en particulier. Trop de science peut devenir un pesant fardeau.

Dordolio se mordilla la moustache. Du coin de l'œil, il regarda encore le sondoscope avant de s'éclipser brusquement.

Trois autres îles étaient visibles, maintenant, chacune ceinte d'une muraille enserrant un ensemble de bâtiments noirs à l'architecture excentrique. Une ligne sombre barrait l'horizon : le continent de Kachan.

À mesure que s'écoulaient les heures, cette ombre gagna en intensité tandis que se précisait les détails. Finalement, elle se métamorphosa en montagnes jaillissant de la mer. Le *Vargaz* côtoya le rivage en direction du nord ; l'ombre des pics le recouvrait presque. Des rapaces aux noires ailes en biseau voletaient autour des mâts en poussant de mornes hululements accompagnés de cliquetis de mandibules. En fin d'après-midi, on repéra une baie fermée dans l'échancrure des falaises. Une ville hétéroclite s'étalait au sud, et au nord, plantée sur un promontoire, se dressait une forteresse wankh semblable à une floraison anarchique de cristaux noirs. À l'est, où le terrain était horizontal, se trouvait un port spatial sur lequel on distinguait un grand nombre d'astronefs de types et de tailles divers.

Reith examina au sondoscope le paysage et le flanc de la montagne qui descendait en pente douce vers le spatiodrome. *Intéressant, très intéressant*, se dit-il songeusement.

Le capitaine s'approcha et leur apprit que le port, qui s'appelait Ao Hidis, était un important centre wankh.

— Je n'avais pas l'intention de m'enfoncer si loin au sud mais, puisque nous sommes là, je vais essayer de vendre mes cuirs et mes bois de Grenie. Ensuite, je chargerai des produits chimiques que j'apporterai à Cath. Un mot d'avertissement pour ceux qui auraient envie de tirer une bordée. Il y a deux villes : Ao Hidis proprement dite, qui est la ville des hommes, et une autre au nom imprononçable, qui est celle des Wankh. La première est habitée par plusieurs races différentes, dont les Lokhars. Mais le gros de la population est constitué par les Noirs et les Pourpres. Ils ne se mélangent pas et ne s'intéressent qu'à leurs seuls congénères. Vous pourrez vous promener sans crainte dans les rues, faire les achats que vous voudrez dans n'importe quelle boutique ou à n'importe quel étal, à condition qu'il soit à l'air libre. N'entrez en aucun cas, en revanche, dans un endroit clos, magasin ou cabaret, qu'il soit noir ou pourpre : vous n'en ressortiriez vraisemblablement pas. Il n'y a pas de

lupanars publics. Si vous achetez quelque chose dans une boutique noire, ne vous arrêtez pas devant une boutique pourpre avec vos emplettes : cela irriterait et vous risqueriez de vous faire insulter. Il y a même eu des cas d'agression. Même chose si vous faites vos achats dans une boutique pourpre. Quant à la ville wankh, elle n'offre aucune distraction. Vous pourrez tout au plus regarder les Wankh, qui n'y voient aucune objection. Tout compte fait, c'est un port sinistre et les divertissements y sont rares.

Le *Vargaz* accosta à un quai au-dessus duquel flottait une oriflamme pourpre.

— À mon dernier passage, dit le capitaine à Reith, j'ai travaillé avec les Pourpres. Je n'ai eu qu'à me louer d'eux et leurs prix sont honnêtes. Je ne vois aucune raison de changer ma pratique.

Des manutentionnaires arrimèrent le navire. C'étaient des Pourpres au visage rond, à la tête sphérique, à l'épiderme prune. Du quai voisin, des Noirs observaient la scène avec une animosité teintée de morgue. Leur morphologie était semblable à celle des Pourpres. La seule différence était leur peau grise bizarrement mouchetée de taches noires.

— Personne ne connaît la raison de cette disparité, fit le capitaine. Une même mère peut avoir un enfant pourpre et un enfant noir. Les uns mettent ça sur le compte du régime, d'autres encore accusent les drogues. Certains pensent qu'il s'agit d'une maladie affectant une glande responsable de la coloration épidermique dans l'ovule. Mais les Wankh naissent noirs ou pourpres et chacun des deux groupes considère que l'autre est un paria. L'union mixte est stérile – c'est du moins ce que l'on dit – et l'idée de s'unir avec un congénère d'une autre couleur horrifie les Wankh. Ils préféreraient s'accoupler avec des molosses de la nuit.

— Mais l'Homme-Dirdir ? interrogea Reith. Ne risque-t-il pas de se faire faire un mauvais parti ?

— Bah ! Les Wankh sont au-dessus de telles futilités. Les Chasch Bleus sont réputés pour leur malice sadique et l'implacabilité des Dirdir échappe à toute prévision. Mais à ma connaissance, il n'y a pas, sur Tschaï, de peuple plus indifférent

et plus détaché que les Wankh. Il est rare qu'ils cherchent des ennuis aux hommes. Peut-être font-ils le mal en secret comme les Pnume : personne ne le sait. Les Hommes-Wankh, c'est autre chose... Ils sont aussi froids que des goules et il est imprudent de les contrarier. Bien... Nous voici amarrés. Vas-tu descendre à terre ? N'oublie pas mes conseils. Ao Hidis est une ville dont il faut se méfier. Fais mine d'ignorer aussi bien les Noirs que les Pourpres. Ne parle à personne et ne te mêle de rien. Lors de ma précédente escale, j'ai perdu un matelot qui avait acheté un châle dans une boutique noire et était ensuite allé boire du vin dans un troquet pourpre. Quand il est remonté à bord, il ne tenait plus sur ses jambes et il avait de la mousse qui lui sortait des narines.

Anacho préféra rester sur le *Vargaz* et Reith descendit à terre en compagnie de Traz. Après avoir traversé le quai, ils s'engagèrent dans une rue pavée de dalles de schiste à mira flanquée de maisons rudimentaires faites de pierre et de bois que cernaient des détritus. Ils croisèrent quelques véhicules à moteur d'un modèle que le Terrien n'avait encore jamais vu. Sans doute étaient-ils de fabrication wankh.

Les tours qui bordaient le rivage s'étiraient vers le nord. L'astroport se trouvait dans la même direction.

Apparemment, il n'y avait pas de transports publics et les deux hommes durent faire la route à pied. Aux baraqués succédèrent des habitations plus prétentieuses ; enfin, ils arrivèrent sur une place entourée de boutiques et d'éventaires. Les passants étaient pour moitié des Noirs et pour moitié des Pourpres. Aucune des deux races ne prêtait attention à l'autre. Les Noirs achetaient chez les Noirs, les Pourpres se servaient dans les magasins pourpres. Noirs et Pourpres se bousculaient sans jamais s'excuser. L'odeur de la haine imprégnait l'atmosphère.

Reith et Traz poursuivirent leur chemin, toujours vers le nord. Après avoir traversé la place, ils empruntèrent une route cimentée et se trouvèrent bientôt devant une palissade faite de hauts pieux de verre qui ceinturait le port spatial. Reith s'immobilisa et étudia les lieux.

— Je n'ai pas une âme de voleur, mais regarde ce petit astronef ! fit-il. J'aurais plaisir à le confisquer à son actuel propriétaire.

— C'est un appareil wankh, répliqua Traz avec pessimisme. Tu ne saurais pas le manœuvrer.

Le Terrien acquiesça.

— C'est vrai. Mais si j'avais un peu de temps – disons une semaine – je pourrais apprendre. Par la force des choses, les principes de l'astronavigation sont partout les mêmes.

— Tu n'as aucun sens pratique ! le gourmanda Traz.

Reith dissimula son sourire. Parfois, son compagnon retrouvait la personnalité sévère d'Onmale, l'emblème quasiment vivant que l'adolescent portait lors de leur première rencontre. Traz secoua la tête d'un air dubitatif.

— Laisserait-on des engins en état de marche et qui valent cher sans personne pour les garder ? C'est peu vraisemblable !

— J'ai pourtant l'impression qu'il n'y a personne à bord de ce petit appareil, rétorqua Reith. Même les vaisseaux de commerce semblent vides. Pourquoi les garderait-on ? Qui, en dehors d'un type comme moi, aurait l'idée d'en subtiliser un ?

— Mais à supposer que tu puisses t'introduire dans cet astronef, on te découvrirait et tu serais abattu avant même d'avoir compris comment il fonctionne.

— Il est évident qu'un pareil projet est plein de risques, convint Reith.

Ils regagnèrent le *Vargaz* et, lorsqu'ils furent de nouveau à bord, le navire leur parut être un havre de sécurité. Là, tout était normal.

Les opérations de déchargement et d'embarquement se poursuivirent toute la nuit. Au matin, ses passagers et son équipage au complet, on largua les amarres, on hissa les voiles et le *Vargaz* s'élança à travers l'océan.

Remontant vers le nord, la felouque longea la côte désolée de Kachan. Le premier jour, les voyageurs purent voir une dizaine de châteaux wankh que le brouillard engloutissait les uns après les autres. Le second jour, ils passèrent au large de trois grands fjords. Du dernier émergea une galère à moteur dont l'hélice

brassait l'eau. Aussitôt, le capitaine plaça deux hommes de faction au canon. La galère coupa la route du *Vargaz*. Alors, on démasqua la pièce. L'intrus vira de bord sans demander son reste et le vent apporta l'écho assourdi des huées de l'équipage.

Une semaine plus tard, Dragan, la première des îles des Nuages, se silhouetta à bâbord et, le lendemain, la felouque entra dans le port de Wyness où Palo Barba, son épouse et les deux filles aux cheveux orange débarquèrent. Traz les suivit mélancoliquement des yeux. Edwe se retourna et agita le bras, puis toute la famille disparut au milieu de la foule – vêtements de soie jaune et de lin blanc – qui encombrait le quai.

Le *Vargaz* resta deux jours à Wyness pour livrer sa marchandise, s'approvisionner et remplacer ses voiles. Puis les amarres furent larguées et le bâtiment reprit la mer. Poussé par une jolie brise de l'ouest, il franchit le détroit de Parapan. Un jour s'écoula, une nuit et encore un jour. La nervosité commençait à gagner les passagers ; tout le monde regardait vers l'est, essayant d'apercevoir les hauteurs de Charchan. Le crépuscule tomba et le soleil sombra dans un chaos de bruns, de gris et d'orange bourbeux. On servit au dîner des fruits secs et du poisson en saumure auxquels personne ne fit honneur : les voyageurs préférèrent rester sur le pont. La nuit s'étira. Le vent mollit. Les uns après les autres, tous les passagers regagnèrent leurs cabines. Reith resta accoudé au bastingage à méditer sur son destin. Du temps passa. Du haut de la passerelle tombèrent des ordres lancés d'une voix grondeuse. La grande vergue descendit le long du mât en grinçant et le *Vargaz* se mit en panne. Reith s'accouda de nouveau au bastingage. Dans les ténèbres brillait au loin un chapelet de lumières : c'était le rivage de Cath.

Quand le jour se leva, une côte sans relief, tache noire sur le ciel sépia, apparut aux regards. On hissa les voiles pour profiter du vent et le *Vargaz* entra dans le port de Vervodeï.

Le soleil jaillit, éclairant la cité endormie. Au nord, de hauts édifices aux façades plates dominaient les quais ; au sud s'entassaient magasins et entrepôts.

On jeta l'ancre et l'on cargua les voiles, qui descendirent en grinçant le long des mâts. Une chaloupe s'approcha. Les officiels montèrent à bord, s'entretinrent avec le capitaine, échangèrent des saluts avec Dordolio et repartirent. C'était la fin du voyage.

Reith fit ses adieux au capitaine et descendit à terre en compagnie de Traz et d'Anacho. Dordolio s'approcha d'eux sur le quai.

— Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous, dit-il d'un air dégagé. En effet, je pars immédiatement pour Settra.

Reith, qui se demandait ce que cachaient ces propos, répondit avec circonspection :

— C'est bien à Settra que se trouve le Palais du Jade Bleu ?

— Mais oui, naturellement. (Dordolio tirailla sur sa moustache.) Vous n'avez aucun souci à vous faire à ce sujet. Comptez sur moi pour communiquer au Seigneur Jade Bleu toutes les informations nécessaires.

— Mais vous, ne savez pas grand-chose, reprit Reith. À peu près rien, en fait.

— Les renseignements que vous détenez ne lui seront n'importe comment pas d'une grande consolation, répliqua Dordolio sur un ton gourmé.

— Peut-être. N'empêche qu'ils intéresseront sans doute le Seigneur Jade Bleu.

Le Yao hochâ la tête d'un air exaspéré.

— C'est aberrant ! Vous ignorez tout du cérémonial ! Vous imaginez-vous qu'il vous suffira de vous rendre tout bonnement

auprès du Seigneur et de lui débiter votre histoire ? Quelle folie ! Et vos vêtements ! Ils sont tout à fait inappropriés. Et je ne parle même pas de ceux de votre marmoréen Homme-Dirdir et de votre petit nomade.

— Il nous faudra faire confiance à la courtoisie et à l'esprit de tolérance du Seigneur Jade Bleu, rétorqua Reith.

— Allons donc ! bougonna Dordolio. Ce n'est pas la honte qui vous étouffe ! (Néanmoins, le Yao restait là, contemplant la rue en plissant le front.) Si je comprends bien, vous avez décidé de vous rendre à Settra ?

— Oui, évidemment.

— En ce cas, laissez-moi vous donner un conseil. Prenez une chambre ce soir dans une auberge et, demain ou après-demain, allez voir un tailleur sérieux. Une fois vêtus comme il convient, vous pourrez venir à Settra. Il y a un établissement tout à fait confortable sur l'Ovale : l'Hostellerie des Voyageurs. Les choses étant ce qu'elles sont, peut-être pourriez-vous me rendre un service ? Figurez-vous que j'ai fait de mauvais placements. Aussi vous serais-je obligé de me prêter une centaine de sequins pour me permettre de gagner Settra.

— Avec plaisir, répondit Reith. Mais nous irons tous ensemble.

Dordolio eut un geste d'irritation.

— C'est que je suis pressé et vos préparatifs prendront du temps.

— Nullement ! Nous sommes prêts. Vous n'avez qu'à nous conduire.

Le Yao toisa son interlocuteur de la tête aux pieds d'un air profondément écœuré.

— Le moins que je puisse faire dans notre intérêt mutuel est de veiller à ce que vous soyez correctement arrangés. Suivez-moi.

Reith, Traz et Anacho sur ses talons, Dordolio traversa l'esplanade et se dirigea vers le centre de la ville.

— Pourquoi devons-nous accepter son arrogance ? s'exclama Traz, qui bouillait d'indignation.

— Les Yao sont d'humeur imprévisible, répondit Anacho. C'est comme ça. Il faut les prendre comme ils sont.

Au delà du quartier des quais, la cité prenait son véritable caractère. Les rues, larges et impersonnelles, longeaient des bâtiments aux façades planes construits en briques vernissées, coiffés de toits de tuiles brunes à la pente abrupte. La ville donnait une impression de délabrement distingué. Aucun rapport avec le bouillonnement d'activité qui régnait à Coad. Les passants, peu nombreux, étaient pleins de réserve et s'efforçaient de ne pas se faire remarquer. Certains arboraient des costumes compliqués – chemises de lin blanc, cravates tuyautées et crêpées. D'autres, appartenant visiblement à une classe inférieure, portaient des pantalons bouffants, verts ou jaunâtres, des vestes et des tuniques aux couleurs éteintes.

Dordolio, toujours suivi des trois autres, s'arrêta devant une boutique de confection où une nuée d'hommes et de femmes étaient occupés à coudre des vêtements. Faisant signe à ses trois compagnons de l'attendre, il entra et s'adressa d'un ton énergique au patron, un vieillard chauve. Après ce conciliabule, il ressortit et dit à Reith :

— Je lui ai expliqué ce qu'il vous faut. Il va vous équiper à peu de frais.

Trois jeunes gens pâles apparaissent, poussant devant eux des présentoirs garnis d'effets. Le tailleur en sélectionna promptement quelques costumes qu'il étala devant Reith, Traz et Anacho.

— Je crois que ceci conviendra à ces messieurs. S'ils veulent se changer, les cabines d'essayage sont à leur disposition.

Reith examina la marchandise proposée d'un œil critique. Ces vêtements lui paraissaient un tantinet grossiers et leurs teintes étaient passées. Le vague sourire d'Anacho confirma le Terrien dans ses soupçons.

— Vos habits sont imméttables, dit-il à Dordolio. Pourquoi n'essayez-vous pas ceux-ci ?

Les sourcils du Yao s'arquèrent et il recula d'un pas.

— Ce que j'ai sur le dos me satisfait entièrement.

Reith repoussa les hardes.

— Cela ne va pas du tout, dit-il au fripier. Montre-moi ton catalogue ou ce qui te sert d'échantillons.

— À votre guise.

Le Terrien, après avoir feuilleté une centaine de dessins en couleurs sous l'œil grave d'Anacho, désigna un modèle bleu foncé d'aspect sérieux.

— Celui-ci ne me paraît pas mal.

Dordolio émit un grognement impatient.

— C'est la tenue d'un riche cultivateur pour assister aux obsèques d'un ami intime.

Reith montra un autre dessin.

— Et celui-là ?

— Ce serait encore pire ! C'est la mise sans cérémonie d'un philosophe d'âge mûr qui passe quelques jours dans sa résidence secondaire.

— Ah bon... (Reith se tourna vers le tailleur.) Montre-moi le costume qui conviendrait à un philosophe un peu plus jeune, ayant un goût irréprochable, et qui voudrait faire une visite en ville en toute simplicité.

Dordolio renifla. Il voulut dire quelque chose mais préféra s'en abstenir et s'éloigna. Le tailleur donna des ordres à ses adjoints. Reith examina Anacho en fronçant les sourcils.

— Pour ce monsieur, ce sera la tenue de voyage de dignitaire de haute caste. (Il se tourna vers Traz.) Et pour ce monsieur, celle d'un jeune homme sans prétentions.

On apporta d'autres habits qui n'avaient guère de ressemblance avec ceux que Dordolio avait commandés. Reith, Traz et Anacho se changèrent. Le tailleur fit quelques petites retouches tandis que le Yao attendait en tirant sur sa moustache. Au bout du compte, Dordolio ne put s'empêcher de lâcher :

— Ce sont des habits élégants, certes. Mais sont-ils appropriés ? Vous surprendrez les gens lorsque votre comportement démentira votre apparence.

— Voudriez-vous que nous nous rendions à Settra vêtus comme des péquenots ? rétorqua dédaigneusement Anacho. Les frusques que vous nous aviez choisies n'avaient rien de particulièrement flatteur.

— Quelle importance ? claironna Dordolio. Un Homme-Dirdir fugitif, un petit nomade et un mystérieux étranger

échappant à toute classification ! Quelle absurdité pour trois quidams pareils que de se déguiser en gentilshommes !

Reith s'esclaffa, Anacho fit voler ses doigts et Traz décocha à Dordolio un regard empreint d'un incommensurable dégoût. Le Terrien paya.

— Maintenant, à l'aéroport, murmura Dordolio. Puisque vous exigez ce qu'il y a de mieux, autant louer un aérocarré.

— Pas si vite ! répliqua Reith. Selon votre habitude, vous faites une erreur de calcul. Il doit y avoir d'autres moyens, moins ostentatoires, d'aller à Settra.

— Naturellement, laissa tomber Dordolio avec morgue. Mais quand on s'habille en grand seigneur, il faut se conduire comme un grand seigneur.

— Nous sommes de grands seigneurs modestes. (Reith se tourna vers le marchand :) Comment fait-on, en général, pour aller à Settra ?

— En ce qui me concerne, je suis un homme de peu et je n'ai guère de « place »¹. J'utilise les transports publics.

Reith se tourna vers Dordolio.

— Si vous envisagez de louer un aérocarré privé, c'est ici que nos routes divergent.

— Ce serait avec plaisir que je partirais seul. Si vous pouviez m'avancer toutefois cinq cents sequins...

Reith secoua la tête.

— Il n'en est pas question.

— Eh bien, dans ce cas, il faudra bien que j'use des transports publics moi aussi.

Ils se mirent en marche. Dordolio se dérida et se fit plus cordial.

— Vous vous apercevrez que les Yao font le plus grand cas de la cohérence et de l'harmonie des attributs. Vous êtes dans l'appareil de personnes de qualité et, sans aucun doute, vous

¹ Mot intraduisible désignant la qualité qu'un homme acquiert à un plus ou moins grand degré en fonction de la grâce de son évolution tout au long du « rond ». C'est un état d'équilibre fragile, presque impondérable, entre un individu et ses pairs, équilibre qu'une ombre de honte, d'humiliation, d'embarras suffit à rompre sur-le-champ.

vous comporterez en conséquence. Les choses s'ajusteront d'elles-mêmes.

Ils arrivèrent au dépôt et Dordolio prit des places de première classe. Bientôt, une voiture apparut et s'immobilisa le long du quai. Munie de deux grandes roues, elle glissait dans une rainure de ciment faisant cornière. Tous les quatre s'installèrent dans un compartiment garni de banquettes recouvertes de peluche rouge. Il y eut un cahot, un grincement et le véhicule démarra en direction du pays de Cath.

Reith était intrigué par cette mécanique. Les moteurs étaient petits, puissants et leur conception semblait bien étudiée. Mais pourquoi le véhicule lui-même était-il si rudimentaire ? Quand il atteignait sa vitesse de pointe – environ cent kilomètres à l'heure – il glissait sur des coussins d'air et il n'y avait pas la moindre secousse. Mais au moment du freinage, la voiture tressautait et vibrait de façon atroce. Si les Yao étaient de bons théoriciens, c'étaient de médiocres ingénieurs, conclut le Terrien.

Le véhicule traversa une campagne qui avait jadis été cultivée ; c'était la première fois que Reith voyait un paysage aussi civilisé depuis son arrivée sur Tschaï. Les brumes qui flottaient dans l'air conféraient à la lumière une teinte vieil or et les ombres étaient d'un noir intense. La voiture passa à travers une succession de forêts, longea des vergers plantés d'arbres noueux aux feuilles sombres, des parcs et des domaines, des murs de pierre tombant en ruine, des villages dont la moitié des maisons seulement paraissaient habitées. Après avoir escaladé un plateau marécageux, elle piqua vers l'est et s'enfonça au milieu de fondrières et de collines de calcaire désagrégé. Il n'y avait pas trace d'êtres humains, encore que, à plusieurs reprises, Reith crut distinguer au loin des châteaux délabrés.

— C'est un pays de fantômes, dit Dordolio. La lande d'Audan. En avez-vous déjà entendu parler ?

— Jamais, répondit le Terrien.

— C'est une région désolée comme vous pouvez vous en rendre compte, un repaire de hors-la-loi. Parfois, on y rencontre même des Phung. Et on entend hurler les molosses de la nuit dans les ténèbres.

À la lande d'Audan succéda une contrée pleine de charme. Ce n'étaient que lacs et cours d'eau que surplombaient d'immenses arbres noirs, bruns et rouille, ponctués de petites îles sur lesquelles se dressaient de hautes maisons couronnées de pignons surhaussés et ornés de balcons minutieusement travaillés. Dordolio désigna quelque chose à l'est.

— Voyez-vous cette résidence là-bas, en lisière de la forêt ? C'est le palais d'Or et Cornaline, la maison de ma lignée. Derrière — mais vous ne pouvez pas l'apercevoir — se trouve Halmeur, un faubourg de Settra.

Le véhicule plongea dans une forêt et émergea bientôt dans une campagne où étaient disséminées des fermes. Au loin se dessinaient les dômes et les tours de Settra. Enfin, la voiture s'arrêta à quai. Les passagers descendirent et gagnèrent une terrasse.

— Maintenant, il me faut vous quitter, dit Dordolio. L'Hostellerie des Voyageurs, que je vous recommande, se trouve sur l'Ovale. Je vous y enverrai un messager porteur de la somme que je vous dois. (Il s'interrompit, s'éclaircit la gorge.) Si le caprice de la destinée nous remet en présence dans un autre lieu — vous avez fait preuve, par exemple, Adam Reith, de manque de réalisme en ambitionnant de vous lier avec le Seigneur Jade Bleu — il sera peut-être de notre intérêt commun de feindre de ne pas nous connaître.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi, répondit poliment Reith.

Le Yao lui décocha un coup d'œil aigu et fit une révérence protocolaire.

— Je vous souhaite bonne chance.

Sur ce, il s'éloigna en marchant de plus en plus vite.

Reith se tourna vers Traz et Anacho.

— Vous deux, allez à l'Hostellerie et retenez des chambres. Moi, je me rends au Palais du Jade Bleu. Avec un peu de veine, j'y arriverai avant Dordolio, qui me paraît vraiment très pressé.

Le Terrien se dirigea vers les tricycles à moteur alignés le long de la terrasse et s'installa à bord du premier.

— Le Palais du Jade Bleu, lança-t-il au conducteur. Et à toute vitesse !

L'engin s'élança vers le sud, se faufilant entre les bâtiments de briques vernissées garnis de vitres fumées, traversa un grand marché couvert, franchit un vieux pont de pierre et, passant sous un portail, pénétra sur une vaste esplanade circulaire ceinturée d'éventaires, déserts pour la plupart et vides de marchandises. Au centre, il y avait un plan incliné conduisant à une plate-forme également circulaire derrière laquelle s'étageaient des bancs. Le devant était occupé par un échafaudage rectangulaire dont Reith trouva les dimensions aussi suggestives que morbides.

— Quel est cet endroit ? demanda-t-il au conducteur.

Celui-ci le regarda d'un air quelque peu étonné.

— C'est le Cercle, le lieu de la Communion Pathétique, vous le voyez bien. Peut-être n'êtes-vous pas de Settra ?

— En effet, je suis étranger.

Le conducteur consulta un programme imprimé sur un carton jaune.

— La prochaine réunion aura lieu obledi. Dix-neuf à la marque ! Voilà ce qu'il lui a fallu pour émerger de son horrible désespoir. Dix-neuf ! C'est le meilleur score depuis le record détenu par le Seigneur Agate et Cristal, qui était de vingt-deux.

— Veux-tu dire qu'il a tué dix-neuf personnes ?

— Naturellement ! Il y avait quatre enfants mais c'est quand même un exploit au jour d'aujourd'hui où les gens se méfient de *l'awaïle*. Tout Settra assistera à l'expiation. Si vous êtes encore en ville, le moins que vous puissiez faire sera de venir, dans l'intérêt même de votre âme.

— Je serai sans doute toujours à Settra. Sommes-nous encore loin du Palais du Jade Bleu ?

— Juste Dalmare à traverser. Ensuite, c'est comme si on y était.

— Je suis pressé. Roule le plus vite possible.

— Je ne demande pas mieux, mais si j'ai un accident ou si je blesse quelqu'un, je serai extraordinairement humilié au plus profond de mon âme malheureuse et je ne tiens pas à courir le risque d'être victime d'un tel accablement.

— C'est compréhensible.

Le cyclomoteur enfila un large boulevard en faisant des zigzags pour éviter les nids-de-poule. L'artère était bordée d'arbres énormes aux troncs noirs et au feuillage bistre ou d'un vert violacé derrière lesquels s'alignaient des demeures à l'architecture extravagante. Le conducteur désigna quelque chose de la main.

— Voilà le Palais du Jade Bleu. En haut de cette colline. Quelle entrée préférez-vous ?

Il dévisagea Reith d'un air railleur.

— L'entrée principale. Cela me paraît évident.

— À votre guise. Votre Seigneurie. Cela dit, les visiteurs qui entrent par la grande porte arrivent rarement à bord d'un pousse.

Bientôt, le tricycle fit halte devant une porte cochère. Reith paya la course et descendit. Deux laquais disposèrent un tapis de soie sous ses pieds. Reith franchit d'un pas vif une voûte ogivale donnant sur une pièce aux murs garnis de miroirs. Une multitude de prismes de cristal tintinnabulaient au bout des chaînettes d'argent auxquelles ils étaient suspendus. Un majordome revêtu d'une livrée de velours feuille morte s'inclina profondément devant lui.

— Votre Seigneurie est chez elle. Le Seigneur Cizante attend avec impatience d'avoir le privilège de lui souhaiter la bienvenue, mais peut-être désire-t-elle d'abord prendre quelque repos ou déguster un cordial ?

— Je le verrai tout de suite. Mon nom est Adam Reith.

— Seigneur de quel domaine ?

— Dis au Seigneur Cizante que je lui apporte d'importantes nouvelles.

Le majordome décocha à Reith un regard hésitant et une bonne douzaine d'expressions subtiles passèrent sur ses traits. Le Terrien comprit qu'il avait déjà commis quelques impairs. « Tant pis ! songea-t-il. Le Seigneur Jade Bleu devra se faire une raison. »

— Si vous voulez avoir la bonté de me suivre... fit le majordome avec un tantinet moins d'obséquiosité.

Il conduisit Reith dans une petite cour intérieure où murmurait une cascade d'un vert liquide et lumineux. Deux

minutes s'écoulèrent. Un jeune homme élégamment vêtu, apparut. Il était d'une pâleur de cire, à croire qu'il n'avait jamais vu la lumière du soleil. Ses yeux étaient sombres et son regard mélancolique. Un chapeau de velours vert pâle à quatre pointes dissimulait en partie une chevelure d'un noir de jais. Il était remarquablement bien tourné et il émanait de lui un étonnant mélange de langueur et d'efficacité. Après avoir étudié Reith d'un œil critique avec un vif intérêt, il demanda d'une voix sèche :

— Vous prétendez être porteur d'importantes nouvelles destinées au Seigneur Jade Bleu ?

— En effet. Seriez-vous le Seigneur Jade Bleu ?

— Je suis son aide de camp et vous pouvez me communiquer ces nouvelles en toute confiance.

— Les informations que j'ai à lui transmettre concernent le sort de sa fille et je préférerais parler au Seigneur Jade Bleu en personne.

L'aide de camp agita la main dans un geste singulier – comme s'il donnait un coup de hache – et s'éclipsa. Il ne tarda pas à réapparaître.

— Quel est votre nom, monsieur ?

— Adam Reith.

— Si vous voulez bien m'accompagner...

Il fit entrer le Terrien dans une salle aux lambris d'ivoire rouge qu'éclairaient une dizaine de prismes lumineux. Tout au fond, le sourcil froncé, se tenait un homme d'aspect frêle vêtu d'un extravagant costume de soie noire et pourpre fait de huit pièces. Il avait la tête ronde et une frange de cheveux noirs ombrageait son front. Ses yeux étaient très écartés et il avait tendance à regarder par en dessous. « Le visage d'un homme secret et méfiant », se dit Reith.

Le personnage toisa le visiteur en serrant les lèvres.

— Seigneur Cizante, fit l'aide de camp, voici le gentilhomme nommé Adam Reith, qui vous était inconnu jusqu'ici et qui, passant par hasard dans la région, a été enchanté d'apprendre que vous étiez dans votre résidence.

Un silence lourd d'attente succéda à ces paroles et Reith comprit que le protocole exigeait qu'il réponde.

— Je suis naturellement ravi que le Seigneur Cizante soit chez lui. J'arrive de Kotan il y a à peine une heure.

Les lèvres de Cizante se serrèrent davantage et Reith comprit qu'il avait encore commis une maladresse.

— Vraiment ? laissa tomber Cizante sur un ton tranchant. Vous avez des nouvelles de Dame Shar Zarin ?

C'était le nom de cour de la Fleur de Cath. Reith répondit d'une voix aussi glacée que celle du maître de céans :

— Oui. Je suis en mesure de vous relater en détail ses aventures et les tristes circonstances de son trépas.

Le Seigneur Jade Bleu leva les yeux au plafond et reprit sans regarder le Terrien :

— Évidemment, vous revendiquez la récompense ?

À ce moment, le majordome entra ; il dit quelque chose à l'oreille de l'aide de camp qui, se tournant vers le Seigneur Cizante, lui parla à voix basse.

— Curieux !, s'exclama Cizante. L'un des rejetons de la famille Or et Cornaline, un certain Dordolio, réclame pareillement la récompense.

— Faites-lui dire de s'en aller, répliqua Reith. Ce qu'il sait de cette affaire est superficiel, comme vous allez vous en rendre compte.

— Ma fille est morte ?

— Je suis au regret d'avoir à vous annoncer qu'elle s'est noyée consécutivement à un malaise d'origine psychique.

Les sourcils du Seigneur Cizante s'arquèrent encore davantage.

— Se serait-elle livrée à *l'awaïle* ?

— Je le suppose.

— Quand et où la chose s'est-elle produite ?

— À bord de la felouque *Vargaz*, au milieu de l'océan Draschade, il y a trois semaines.

Le Seigneur Cizante se laissa choir dans un fauteuil. Reith attendit qu'on l'invitât à faire de même, mais comme rien ne venait, il prit la liberté de s'asseoir sans en être prié.

— Elle avait sûrement essuyé une profonde humiliation, enchaîna Cizante d'une voix toujours aussi froide.

— Je ne saurais vous le dire. Je l'ai aidée à échapper aux Prêtresses du Mystère Féminin et l'ai prise ensuite sous ma protection. Impatiente de retourner à Cath, elle m'a supplié de l'accompagner, m'assurant de votre amitié et de votre gratitude. Mais, à peine avions-nous commencé le voyage, qu'elle a sombré dans la mélancolie et, ainsi que je vous le disais, elle s'est jetée dans les flots au milieu de l'océan.

Tandis que Reith parlait, l'expression de Cizante avait trahi des émotions diverses.

— Donc, maintenant que ma fille est morte à la suite de circonstances que je n'ose imaginer, vous vous précipitez pour exiger la récompense, jeta-t-il avec raideur.

— À l'époque, j'ignorais tout de cette « récompense » — et je continue à tout ignorer d'elle. Plusieurs raisons m'ont poussé à me rendre à Cath, dont la moins importante était de faire votre connaissance. Mais, constatant votre mépris envers ce que je considère comme étant les règles de la courtoisie, il ne me reste plus qu'à prendre congé.

Reith salua Cizante d'une brève inclinaison de la tête et se dirigea vers la porte. Avant de l'atteindre, il se retourna :

— Si vous souhaitez des détails complémentaires en ce qui concerne votre fille, adressez-vous à Dordolio, que nous avons trouvé à bout de ressources à Coad.

Sur ces mots, Reith sortit. La voix nasillarde du Seigneur Jade Bleu parvint à ses oreilles :

— En voilà un malappris !

Une fois dans le vestibule, il attendit le majordome qui lui dédia un imperceptible sourire et lui indiqua un sombre corridor peint en rouge et bleu.

— Par ici.

Mais, ignorant l'invite, le Terrien traversa le vestibule d'honneur et sortit par où il était entré.

Tout en regagnant l’Ovale, Reith méditait sur la cité de Settra et sur le curieux tempérament de ses habitants. Force lui était d’admettre que son idée de fabriquer un petit astronef, projet qui, dans la lointaine Pera, paraissait au moins faisable, semblait désormais irréalisable. Il avait espéré conquérir la reconnaissance et l’amitié du Seigneur Jade Bleu : il s’était heurté à son hostilité. En outre, les aptitudes techniques des Yao l’incitaient au pessimisme. Il se mit à prêter attention aux véhicules qui circulaient dans les rues. Ils avaient l’air de fonctionner de façon satisfaisante, mais donnaient cependant l’impression que les considérations d’ordre esthétique avaient eu le pas sur la notion d’efficacité dans l’esprit de leurs constructeurs. Ils empruntaient leur énergie aux cellules à usages multiples des Dirdir et leurs suspensions étaient bruyantes, preuve soit de l’insouciance, soit de l’incompétence des ingénieurs. Et il n’y en avait pas deux pareils : chacun paraissait être un modèle unique.

Il était à peu près certain que la technologie yao était insuffisante pour permettre à Reith de mener ses plans à bien. Faute de pièces standard, de circuits intégrés, de matrices structurales, d’analyseurs Fourier, de générateurs à macro-gauss et de mille autres accessoires – instruments, outils, calibres, jauge, sans même parler d’un personnel technique capable et diligent – la construction d’un astronef, si rudimentaire fût-il, serait un travail de Titan. Une vie entière n’y suffirait pas.

Reith arriva devant un parc circulaire planté de grands arbres à l’écorce noire et rugueuse, aux feuilles rousses et parcheminées. Au centre se dressait un monument massif : douze personnages masculins, chacun tenant un instrument ou un outil, faisaient une inquiétante farandole rituelle autour d’un personnage féminin debout, les bras levés, la figure tournée vers

le ciel. La femme paraissait plongée dans une transe extatique, mais Reith était incapable de définir l'émotion qui l'habitait – joie triomphante ? Souffrance ? Chagrin ? Béatitude ? Toujours est-il que le groupe laissait une impression inconfortable et faisait palpiter quelque chose dans les profondeurs de l'esprit du Terrien. Comme un rat rongeant une poutre de l'intérieur... Le monument paraissait très ancien. Peut-être avait-il mille ans ? Une fillette et un gamin encore plus jeune, qui passaient par là, s'arrêtèrent. Ils commencèrent par observer Reith, puis s'abandonnèrent d'un air fasciné à la contemplation des statues étincelantes et de leurs macabres accessoires. Le Terrien, dont l'humeur s'était assombrie, poursuivit son chemin et ne tarda pas à rejoindre l'Hostellerie. Ni Traz ni l'Homme-Dirdir n'étaient là, mais ils avaient retenu un appartement de quatre pièces donnant sur l'Ovale.

Reith se baigna et mit du linge frais. Quand il descendit, le crépuscule était tombé, et tout autour de l'esplanade scintillaient de grandes sphères lumineuses aux tonalités pastel. Traz et Anacho apparurent de l'autre côté de la place et Reith les suivit des yeux avec un sourire mi-figue mi-raisin. Tous deux étaient aussi différents que chat et chien. Et pourtant, quand les circonstances les rapprochaient, ils se comportaient avec toutes les apparences d'une prudente camaraderie.

Anacho et Traz racontèrent à Reith qu'ils avaient découvert un endroit appelé le « mail » où les gentilshommes de Cath réglaient leurs affaires d'honneur. Au cours de l'après-midi, ils avaient assisté à trois passes d'armes. Le sang n'avait guère coulé, précisa Traz avec un reniflement dédaigneux, et Anacho ajouta :

— Le cérémonial épouse l'énergie des duellistes. Après les politesses et les simagrées d'usage, il ne reste plus beaucoup de temps pour le combat.

— En tout cas, les Yao sont plus pointilleux que les Hommes-Dirdir, dit Reith.

— Je ne suis absolument pas d'accord ! Tu n'en connais qu'un seul. Je pourrais t'en montrer mille et tu serais totalement dérouté. Mais venez. La salle à manger est de l'autre

côté. Il y a en tout cas une chose à porter au crédit des Yao : leur cuisine n'est pas mauvaise.

Ils dînèrent dans une grande pièce aux murs tendus de tapisseries. Une fois de plus, Reith se trouva dans l'incapacité d'identifier les mets, et il n'avait d'ailleurs aucune envie de savoir au juste ce qu'il mangeait. On leur servit un potage jaunâtre qui avait un goût vaguement douceâtre et où flottaient des fragments d'écorce salée, des tranches d'une viande pâle enrobée de pétales, une sorte de céleri piqué de lamelles de condiments terriblement épicés, des galettes relevées de musc et de résine, des mûres noires qui sentaient le marais, le tout accompagné d'un vin transparent qui piquait la bouche.

Tous trois allèrent prendre un digestif dans une taverne voisine. Beaucoup de consommateurs étaient des non-Yao dont le cabaret était apparemment un lieu de rendez-vous. L'un d'eux, un grand vieillard coiffé d'un bonnet de cuir, et qui avait l'air très porté sur le vin, dévisagea Reith sous le nez.

— Eh bien, je me suis trompé, dit-il. Je t'avais d'abord pris pour un Vect de Holangar. Et puis, je me suis demandé : « Où sont ses pincettes ? » Alors, je me suis dit : « Non ! C'est encore un de ces Anomes qui vont à l'Hostellerie des Voyageurs, histoire d'y rencontrer des gens de leur race. »

— Rien ne me ferait plus plaisir que de rencontrer quelqu'un de ma propre race !

— Ah bon ? Ce n'est pas cela ? Mais qu'est-ce que tu es donc ? Je n'arrive pas à mettre un nom sur ta figure.

— Un voyageur qui vient d'un pays lointain.

— Pas si lointain que le mien, qui est situé tout là-bas, sur la côte de Vord, là où le Cap de la Terreur fait reculer l'océan Schanizade. C'est que j'en ai vu des choses ! Ça, je peux bien le dire ! Des raids sur Arkady, des batailles avec les peuples de la mer ! Une fois, je me rappelle, nous sommes allés dans les montagnes massacrer les bandits... J'étais un jeunot, en ce temps-là, et j'étais un grand guerrier. Maintenant, je peine pour le bien-être des Yao, ce qui me fait gagner mon propre bien-être. Et ce n'est pas une vie si pénible.

— Je l'imagine. Es-tu un technicien ?

— Je n'ai pas cette ambition. Je suis inspecteur des roues.

— Y a-t-il beaucoup de techniciens étrangers à Settra ?

— En effet. Le pays de Cath est assez confortable si l'on fait abstraction des lubies des Yao.

— Y a-t-il des Hommes-Wankh qui travaillent à Settra ?

— Eux ? Travailler ? Jamais ! J'ai séjourné à Ao Zalil, à l'est du lac Falas, et j'ai vu comment les choses se passaient. Jamais les Hommes-Wankh ne travaillent, même pour les Wankh. Ils se fatiguent suffisamment à émettre les harmoniques wankh, bien que, en général, ils s'accompagnent sur de remarquables petits instruments à eux.

— Qui travaille dans les ateliers Wankh ? Les Noirs et les Pourpres ?

— Bah ! Ils risqueraient d'avoir à manier un article que ceux de l'autre couleur ont touché. Ce sont principalement les Lokhars de l'arrière-pays qui travaillent dans les manufactures. Ils s'échinent pendant dix ou vingt ans, voire davantage, et retournent ensuite dans leurs villages ayant fait fortune. Des Hommes-Wankh employés dans les ateliers ? Quelle plaisanterie ! Ils sont aussi orgueilleux que les Hommes-Dirdir Immaculés ! Tu es accompagné d'un Homme-Dirdir, d'ailleurs, à ce que je vois !

— Oui, c'est mon ami.

— C'est singulier de trouver un Homme-Dirdir aussi simple, s'étonna le vieux. Jusqu'à présent, je n'en ai connu que trois, qui me traitèrent tous comme si j'étais de la boue. (Il vida son verre et le reposa sur la table avec un bruit sec.) Il faut que je m'en aille, à présent. Je vous souhaite la bonne nuit à tous, même à l'Homme-Dirdir.

Le vieil homme disparut. Presque en même temps entra un jeune homme au teint pâle et aux cheveux noirs, vêtu d'un discret costume bleu sombre en drap fin. Reith eut l'impression de l'avoir déjà vu quelque part. Et récemment... Mais où donc ? Le nouveau venu se dirigea lentement, presque avec distraction, vers le comptoir, où il se fit servir une coupe de sirop aigre. Quand il se retourna, son regard croisa celui de Reith ; il salua courtoisement ce dernier d'un coup de menton et, après avoir hésité un instant, s'approcha de lui.

Le Terrien le reconnut alors : c'était l'aide de camp de Cizante.

— Bonsoir ! fit le jeune homme blafard. Vous ne me reconnaisserez peut-être pas. Je suis Helsse d'Izam et j'appartiens à la maison du Seigneur Jade Bleu. Nous nous sommes rencontrés aujourd'hui, ce me semble.

— J'ai effectivement eu un entretien avec votre maître.

Helsse but, eut une grimace blasée et reposa son gobelet.

— Je vous propose de nous rendre dans un endroit plus tranquille où nous serons mieux pour parler.

Reith dit quelques mots à Traz et à Anacho.

— Je vous suis, fit-il ensuite à l'adresse de l'aide de camp.

Helsse jeta un coup d'œil désinvolte du côté de l'entrée principale mais décida de sortir en passant par la salle du restaurant. Au moment où ils s'éloignaient. Reith eut le temps d'apercevoir quelqu'un qui entrait en coup de vent dans le cabaret et qui examinait la salle d'un regard furieux. C'était Dordolio.

Helsse n'eut pas l'air de le remarquer.

— Je connais un petit cabaret tout près d'ici. Il n'est peut-être pas suprêmement distingué mais cela fera l'affaire pour bavarder. Nous y serons aussi bien qu'ailleurs.

L'établissement, bas de plafond, était éclairé par des lampes rouges et bleues. La salle était entourée de stalles. Des musiciens étaient installés sur une estrade. Deux d'entre eux frappaient sur des gongs et des tambours, tandis qu'un danseur évoluait en se tortillant. Helsse choisit un box près de la porte, aussi loin que possible de l'orchestre. Reith et lui prirent place sur des coussins bleus. L'aide de camp commanda deux petits verres d'essence de bois sauvage, qui leur furent rapidement servis.

Le danseur s'éclipsa et les musiciens entamèrent un nouveau morceau qu'ils exécutèrent en se servant d'instruments rappelant respectivement un hautbois, une flûte, un violoncelle et une paire de petites timbales. Reith écouta quelques instants, surpris par les sonorités plaintives et grinçantes, les sourds cognements des timbales, les soudains trilles impatients de la flûte. Helsse se pencha vers lui avec sollicitude :

— Vous n'êtes pas familiarisé avec la musique yao ? C'est bien ce que je pensais. C'est là une de ses formes traditionnelles : une complainte.

— L'idée ne me serait pas venue que ce puisse être une chanson gaie !

— Question d'appréciation... (Il y eut une série d'accords dont l'optimisme allait decrescendo.) Ce n'est pas que j'insinue que les Yao soient des gens austères. Il suffit d'assister à la saison des bals pour s'en convaincre.

— Il y a peu de chances que je soit invité.

L'orchestre passa à un autre morceau – une succession de mouvements passionnés dont le thème était repris tour à tour par chacun des instrumentistes aux moments les plus imprévus et qui s'acheva sur un interminable et sauvage trémolo. Par association d'idées, Reith se remémora le monument du parc circulaire.

— Cette musique est-elle en rapport avec votre rituel expiatoire ?

Helsse sourit avec hauteur.

— J'ai entendu dire que l'esprit de la Communion Pathétique imprègne toute la psyché des Yao.

— Intéressant, murmura Reith.

Il attendit la suite : ce n'était pas pour discuter de musique qu'Helsse l'avait entraîné ici.

— J'espère que ce qui s'est passé cet après-midi ne vous a pas occasionné d'incommodités ? reprit le jeune homme.

— Absolument pas. Juste de l'irritation.

— Vous n'escrimez pas toucher la récompense ?

— Je n'en avais pas entendu parler. Mais j'escropeais, il est vrai, être traité avec courtoisie. Avec le recul, l'accueil du Seigneur Cizante me semble bien singulier.

Helsse hocha le menton d'un air doctoral.

— C'est un homme singulier. Mais il se trouve en ce moment dans une situation délicate. Aussitôt après votre départ, le cavalier Dordolio s'est fait annoncer. Il vous a accusé d'être un resquilleur et a réclamé la récompense pour lui. Pour être franc, tout bien considéré, céder aux exigences de Dordolio mettrait le Seigneur Cizante dans l'embarras. Peut-être ignorez-vous que la

Maison du Jade Bleu et la Maison Or et Cornaline sont rivales ? Le Seigneur Cizante soupçonne Dordolio de vouloir utiliser cette récompense pour humilier le clan du Jade Bleu, ce qui aurait des conséquences imprévisibles.

— Qu'est-ce qu'a promis Cizante, au juste ? demanda Reith.

— L'émotion a eu raison de sa prudence, répondit Helsse. Il a déclaré ceci : « Celui qui me rendra ma fille ou m'apportera au moins de ses nouvelles pourra demander ce qu'il voudra et je ferai de mon mieux pour exaucer ses vœux. » C'étaient là, n'est-ce pas, de fortes paroles, destinées exclusivement aux oreilles des clients de la Maison du Jade Bleu. Mais la rumeur s'en est répandue.

— Si je ne m'abuse, je rendrais service au Seigneur Cizante en acceptant ses libéralités ?

— C'est ce dont nous souhaitons nous assurer, répondit Helsse avec circonspection. Dordolio a formulé un certain nombre de propos outrageants à votre sujet. Il déclare que vous êtes un barbare superstitieux dont le dessein est de ressusciter le « culte ». Si vous exigiez que le Seigneur Cizante transforme son palais en temple et se convertisse au « culte », peut-être préférerait-il accepter les conditions de Dordolio.

— En dépit du fait que je suis arrivé le premier chez lui ?

— Dordolio prétend que vous avez usé de fourberie. Il est très monté contre vous. Cela étant dit, que pourriez-vous réclamer au Seigneur Cizante dans ces conditions ?

Reith réfléchit. Il ne pouvait, hélas ! s'offrir le luxe d'un fier refus.

— Je ne sais pas. J'aimerais avoir un avis désintéressé mais je ne vois pas à qui m'adresser.

— Pourquoi pas à moi ?

— J'aurais quelques doutes quant à votre impartialité.

— J'en ai peut-être plus que vous ne le croyez.

Reith scruta le visage blafard, les yeux noirs et indéchiffrables de son interlocuteur. Helsse était un étrange individu. Surtout en raison de son attitude impersonnelle où n'entrait ni cordialité ni froideur. Il était visiblement sincère mais aucune mimique involontaire ou inconsciente ne trahissait ses sentiments profonds.

Les musiciens s'étaient retirés. Un personnage quelque peu obèse, enveloppé dans une longue robe marron, monta sur l'estrade. Une femme à la longue chevelure brune prit place derrière lui, un luth à la main. L'homme exhala une sorte de hululement plaintif à demi articulé, mais les mots qu'il prononçait échappaient à Reith.

— Est-ce encore une mélodie traditionnelle ?

Helsse haussa les épaules.

— C'est une technique de chant un peu particulière. Qui n'est d'ailleurs pas absolument sans intérêt. Si tout le monde se donnait autant de peine, *l'awaïle* serait moins fréquent.

Reith tendit l'oreille.

— Que tous me jugent sans indulgence, marmottait le chanteur. J'ai commis un crime épouvantable et c'est la raison de mon désespoir.

— À vue de nez, fit le Terrien, discuter du problème consistant à savoir comment utiliser au mieux de mes intérêts le Seigneur Cizante avec l'aide de camp de celui-ci semble assez absurde.

— Attention ! Vos intérêts ne sont pas forcément contraires à ceux du Seigneur Cizante ! Le cas de Dordolio est différent.

— Le Seigneur Cizante ne s'est pas conduit avec beaucoup de courtoisie à mon égard, laissa tomber Reith d'une voix rêveuse. Je n'ai pas envie de lui rendre service. D'un autre côté, je ne tiens pas à faire de faveurs à Dordolio, qui me traite de barbare superstitieux.

— Il est possible que le Seigneur Cizante ait été bouleversé par la nouvelle que vous lui apportiez. Quant aux accusations de Dordolio, elles sont manifestement sans fondements et il n'y a pas lieu d'en faire cas.

Reith sourit.

— Cela fait plus de deux mois que nous avons fait connaissance, lui et moi. Pouvez-vous arguer, pour contester ses affirmations, que c'est vraiment bien peu ?

S'il avait espéré déconcerter son interlocuteur, Reith en fut pour ses frais. Helsse eut un sourire aimable :

— Je me trompe rarement dans mes appréciations.

— Supposons que je me mette à prétendre des choses délirantes : que Tschaï est plate, que les dogmes du « culte » sont exacts, que les hommes peuvent vivre sous l'eau... qu'en penseriez-vous ?

— Il s'agit chaque fois de cas d'espèce, répondit Helsse après avoir réfléchi quelques instants. Si vous souteniez que Tschaï est plate, je réviserais certainement mon opinion. Si vous défendiez des articles de foi du « culte », je suspendrais mon jugement et serais attentif à vos observations, car il s'agit là d'une question de point de vue et il n'existe aucune preuve, à ma connaissance tout au moins, ni dans un sens ni dans un autre. Si vous déclariez que les hommes peuvent vivre sous l'eau, j'inclinerais peut-être à accepter cette assertion en tant qu'hypothèse de travail. Après tout, les Pnume pratiquent la plongée sous-marine, de même que les Wankh. Pourquoi des hommes n'en feraient-ils pas autant avec des équipements spéciaux ?

— Tschaï n'est pas plate. Les hommes peuvent vivre sous l'eau pendant des périodes de temps limité grâce à des branchies artificielles. J'ignore tout du « culte » et de sa doctrine.

Helsse porta son verre à ses lèvres. Le chanteur s'était éclipsé et une troupe de danseurs monta sur la scène. Rien que des hommes à la poitrine nue, dont les bras comme les jambes étaient enveloppés d'étoffes noires. Reith les examina quelques instants avec intérêt puis détourna le regard.

— Ce sont des danses traditionnelles ayant trait à la Communion Pathétique, lui expliqua Helsse. Celle-ci est le mouvement précurseur des Officiants à l'adresse de l'Expiateur.

— Les « officiants » sont des tortionnaires ?

— Ce sont ceux qui rendent possible l'expiation absolue. Beaucoup d'entre eux font figure de héros populaires en raison de leur technique fervente. (Helsse se leva.) Venez. Vous avez implicitement manifesté au moins une vague curiosité à l'endroit du « culte ». Il se trouve que je connais le lieu de rendez-vous des fidèles. Ce n'est pas loin d'ici. Si cela vous intéresse, je suis prêt à vous y conduire.

— À condition que cette visite ne viole pas les lois de Cath.

— N'ayez crainte. Cath n'a pas de lois : elle n'a que des coutumes, ce qui semble fort bien convenir aux Yao.

— Comme c'est bizarre ! Le meurtre n'est pas interdit ?

— Il contrevient à la coutume – dans certains cas tout au moins. Néanmoins, les Assassins professionnels de la Guilde exercent leur office sans susciter la réprobation de l'opinion publique. En principe, les gens de Cath font ce qu'ils estiment séant de faire, quitte à subir plus ou moins d'opprobre. Aussi vous est-il loisible de rendre visite aux membres du « culte » en risquant, tout au plus, de vous faire injurier.

Reith se leva à son tour.

— Très bien. Montrez-moi le chemin.

Ils traversèrent l'Ovale et s'engagèrent dans une ruelle tortueuse débouchant sur une avenue obscure. Devant eux les silhouettes incongrues des maisons se découpaient sur le ciel où voguaient Az et Braz. Helsse frappa à une porte d'où émanait une pâle phosphorescence bleutée. Après quelques instants d'attente, l'huis s'entrebâilla et une tête précédée d'un nez démesuré se montra.

— Nous sommes des visiteurs, annonça Helsse. Pouvons-nous entrer ?

— Etes-vous affiliés ? Je dois vous informer que c'est ici le siège de district de la Société des Ardents Attentistes.

— Nous ne sommes pas affiliés. Mon compagnon est un étranger qui souhaite avoir des renseignements sur le « culte ».

— Vous êtes tous les deux les bienvenus puisque vous ne paraissiez pas vous soucier « de place ».

— Absolument pas.

— En conséquence, ou vous êtes les plus sublimes des sublimes ou les plus ignobles des ignobles. Aussi pouvez-vous entrer. Nous avons peu de divertissements à vous offrir : nos convictions, quelques théories et un bien petit nombre de faits. (L'Attentiste écarta un rideau.) Entrez !

Helsse et Reith pénétrèrent dans une vaste pièce basse de plafond. Au fond, deux hommes et deux femmes, qui paraissaient perdus dans cette immensité, buvaient du thé dans des gobelets de fer.

L'Attentiste fit un geste mi-obséquieux, mi-railleur.

— Voici ! Les horreurs du « culte » sont devant vos yeux. Avez-vous déjà vu quelque chose de moins tapageur ?

— Ce n'est pas à cause de l'aspect de ses cénacles que le « culte » est rejeté mais en raison des axiomes provocateurs qu'il professe, fit Helsse sur un ton quelque peu sentencieux.

— Des axiomes ! protesta l'Attentiste d'une voix geignarde. Nous sommes persécutés. Cependant, nous sommes les élus qui avons la Connaissance.

— Qu'affirmez-vous au juste ? s'enquit Reith.

— Que les hommes ne sont pas originaires de Tschaï.

— Comment pouvez-vous le savoir ? s'insurgea Helsse. L'histoire humaine se perd dans les ténèbres.

— C'est une Vérité intuitive. Nous sommes également certains que, un jour, les Mages humains rappelleront leur descendance sur le Monde qui est leur berceau. Alors régnera la joie. Le Monde Natal est un monde généreux où l'air réjouit les poumons comme le vin d'Iphthal le plus doux ! Sur le Monde Natal se dressent des montagnes d'or couronnées d'opale. Et il est tapissé de forêts de rêve. La mort y est un accident insolite et non une fatalité. Les hommes s'y promènent dans la joie et la paix et partout il y a abondance de mets succulents !

— Charmante vision ! fit Helsse. Mais ne la trouvez-vous pas quelque peu conjecturale ? Ou, plus exactement, ne s'agit-il pas là d'un dogme institutionnel ?

— C'est possible, rétorqua l'Attentiste avec entêtement. Il n'empêche qu'un dogme n'est pas obligatoirement un mensonge. Il existe des vérités révélées. Et regardez ! Voici l'image révélée du « Monde Natal » !

En disant ces mots, il tendit le doigt vers une mappemonde d'un mètre de diamètre, suspendue à la voûte.

Reith s'approcha du globe, tordant le cou dans tous les sens pour essayer d'identifier le visage d'une mer, le contour d'un littoral. Ici, il y trouvait d'hallucinantes analogies et, plus loin, des disparités totales. Helsse s'approcha de lui.

— Qu'est-ce que cela vous évoque ? demanda-t-il sur un ton insouciant et dégagé.

— Rien de particulier.

L'autre exhala un léger soupir, où Reith crut déceler du soulagement et, peut-être, de la déception.

L'une des femmes mafflues se leva et se dirigea vers eux.

— Pourquoi n'adhérez-vous pas à notre Société ? fit-elle d'une voix enjôleuse. Nous avons besoin de figures nouvelles, de sang nouveau pour grossir l'immense et nouvelle marée. Pourquoi ne pas nous aider à entrer en contact avec le Monde Natal ?

— Existe-t-il pour cela une méthode pratique ? demanda Reith en riant.

— Mais bien sûr ! La télépathie ! En vérité, il n'y a pas d'autre solution.

— Et si vous utilisiez un astronef ?

La femme, apparemment stupéfaite, décocha au Terrien un regard aigu pour s'assurer qu'il parlait sérieusement.

— Où pourrions-nous en trouver un ?

— On ne peut pas en acheter ? Ne serait-ce qu'un petit ?

— Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille.

— Moi non plus, laissa sèchement tomber Helsse.

— Et pour aller où ? reprit-elle sur un ton presque brutal. Le Monde Natal est situé dans la constellation de Clari. Mais l'espace est vaste. Nous errerions pour l'éternité.

— C'est un gros problème, convint Reith. Toutefois, en supposant que vos prémisses soient exactes...

— Comment cela ? s'exclama la grosse femme, manifestement scandalisée. Il ne s'agit ni de « suppositions » ni de « prémisses ». Parlez plutôt de « révélations ! ».

— Je veux bien, mais le mysticisme est sans valeur en tant que moyen de navigation spatiale. Admettons que, d'une façon ou d'une autre, vous puissiez : disposer d'un astronef. À ce moment, quoi de plus facile que de vérifier le bien-fondé de votre croyance ? Il vous suffirait de mettre le cap sur la constellation de Clari et de vous arrêter en des points déterminés pour vous mettre à l'écoute afin de capter d'éventuels messages radio. Si cette fameuse planète existe et si vous avez des instruments convenables, vous détecterez ces signaux.

— C'est une idée intéressante, fit Helsse. Votre postulat est que ce monde, s'il existe, est suffisamment avancé pour émettre de tels signaux ?

Reith haussa les épaules.

— Dans la mesure où l'on suppose son existence, pourquoi ne pas supposer également qu'il connaît la radio ?

Helsse ne trouva rien à répondre.

L'Attentiste reprit la parole :

— C'est ingénieux mais superficiel ! Par exemple, comment faire pour se procurer un astronef ?

— Avec les capitaux et les moyens techniques voulus, vous pourriez en construire un de petite taille.

— Pour commencer, les fonds nous font défaut.

— Ce n'est pas la difficulté la plus grave, me semble-t-il, murmura Helsse.

— Il y a une autre possibilité : acheter un petit bâtiment à un peuple qui pratique la navigation spatiale – les Dirdir, les Wankh, peut-être même les Chasch Bleus.

— C'est toujours une question de sequins, répliqua l'Attentiste. Combien peut coûter un astronef ?

Reith se tourna vers Helsse, qui pinça les lèvres.

— Un demi-million de sequins à condition de trouver un vendeur... ce dont je doute.

— Il y a une troisième possibilité, reprit Reith. C'est la plus directe : en confisquer un, purement et simplement.

— En confisquer un ? Mais à qui ? Pour être membres du « culte » nous ne sommes pas fous à ce point-là !

La grosse femme eut un reniflement de désapprobation.

— Cet homme est un incurable romantique !

— Ce serait avec joie que nous vous accueillerions dans notre Société, mais il vous faut découvrir une méthodologie orthodoxe, dit l'Attentiste d'une voix douce. Il y a des cours de contrôle de la pensée et de télépathie projective deux fois par semaine, ilsdi et azdi. Si vous voulez les suivre...

— Je crains que cela ne me soit pas possible. Mais votre programme est intéressant et je vous souhaite des résultats fructueux.

Helsse salua poliment et tous deux prirent congé.

Ils suivirent en silence la calme avenue.

— Et maintenant, quelle est votre opinion ? demanda Helsse à brûle-pourpoint.

— La situation est sans équivoque.

— Etes-vous donc convaincu de l'invraisemblance de leur doctrine ?

— Je ne vais pas si loin. Les savants ont indiscutablement décelé des liens biologiques entre les Pnume, les Phung, les molosses de la nuit et d'autres créatures indigènes. Les Chasch Bleus, les Chasch Verts et les Vieux Chasch sont également apparentés entre eux comme le sont toutes les races humaines. Cependant, les Pnume, les Wankh, les Chasch, les Dirdir et les hommes sont biologiquement distincts. Quelle déduction en tirez-vous ?

— Je reconnais que c'est une chose singulière. Pouvez-vous avancer une explication ?

— Je pense qu'il faudrait davantage de faits. Peut-être les Ardens Attentistes deviendront-ils télépathes et nous étonneront-ils tous.

Helsse ne répondit pas. Ils tournèrent au coin d'une rue. Reith obligea son compagnon à s'arrêter.

— Silence !

Ils attendirent. Ils perçurent un bruit de pas précipités et une silhouette noire apparut à son tour à l'angle de la rue. Reith se jeta sur l'inconnu, le fit pivoter et, d'une clé au bras doublée d'une prise au cou, l'immobilisa.

— Donnez de la lumière que nous sachions à qui – ou à quoi – nous avons affaire, ordonna le Terrien.

Helsse sortit de ses poches un globe lumineux qu'il tendit à bout de bras. Le prisonnier se débattait, lançait des coups de pied, se tortillait. Reith serra davantage sa prise. Il y eut un craquement d'os et le captif, en s'affaissant, déséquilibra Reith. De sa bouche invisible jaillit un sifflement de triomphe quand, d'un coup sec, il se libéra. Mais un éclair de métal étincela. Il exhala un gémissement de souffrance.

Helsse, levant sa lampe, arracha sa dague enfoncee dans le dos de l'inconnu dont le corps se tordait spasmodiquement. Reith eut une grimace de mécontentement.

— Vous n'y allez pas de main morte avec votre lame !

L'aide de camp haussa les épaules :

— Ces êtres-là portent des dards sur eux.

Il retourna le cadavre du bout du pied. Il y eut un tintement presque imperceptible quand une aiguille de verre tomba sur le pavé. Tous deux examinèrent avec curiosité le visage blafard qui disparaissait à demi sous un capuchon noir d'une ampleur extravagante.

— Il s'encapuchonne comme un Pnumekin et il est pâle comme un fantôme, dit Helsse.

— Ou un Homme-Wankh.

— Pourtant, quelque chose le distingue des Pnumekin aussi bien que des Hommes-Wankh. Mais quoi ? Je serais bien en peine de le dire. Peut-être est-ce un hybride, un métis. Et les métis font les meilleurs espions.

Reith décoiffa le mort, découvrant un crâne nu comme un caillou. L'ossature de la tête était fine et sa musculature avait quelque chose de flasque. Le nez, mince et souple, s'achevait par une protubérance. Les yeux entrouverts paraissaient noirs. Reith se pencha davantage. Le crâne de la victime avait sûrement été rasé.

Helsse scrutait la rue d'un air inquiet.

— Venez ! Dépêchons-nous avant que la patrouille ne nous trouve et n'ouvre une enquête.

— Pas si vite, dit Reith. Il n'y a personne à proximité. Eloignez-vous avec votre lumière et regardez bien partout où vous le pouvez dans la rue.

Helsse obéit à contrecœur et Reith, qui ne faisait confiance à personne, fut ainsi en mesure de le surveiller à la dérobée pendant qu'il fouillait le mort. Les vêtements de celui-ci dégageaient une bizarre odeur musquée et, pendant l'opération, le Terrien fut plusieurs fois pris de nausées. Il s'empara d'une liasse de papiers glissée dans une poche intérieure de la cape. Une bourse de cuir souple était fixée à la ceinture de l'inconnu. Il la détacha.

— Venez ! le pressa de nouveau Helsse. Il ne faut pas qu'on nous découvre sous peine de perdre notre « place ».

Ils reprirent le chemin de l'Hostellerie et s'arrêtèrent sous les arcades avant d'entrer dans l'établissement.

— Ce fut une intéressante soirée, dit Reith. J'ai beaucoup appris.

— J'aimerais pouvoir en dire autant, fit l'autre. Qu'avez-vous trouvé sur le corps ?

Reith lui fit voir la bourse, qui contenait une poignée de sequins, et les papiers. Ils les examinèrent à la lumière qui filtrait de la fenêtre de l'auberge. Les feuillets portaient des lignes de caractères ressemblant à des rectangles plus ou moins déformés, plus ou moins grands.

Helsse dévisagea Reith.

— Reconnaissez-vous cette écriture ?

— Non.

L'aide de camp eut un petit rire bref et sec.

— C'est du wankh.

— Hemm... Et que doit-on en conclure ?

— Cela ne fait qu'épaissir le mystère. Settra est un nid d'intrigues. Il y a des espions partout.

— Et des appareils de mouchardage ? Des micros ? Des cellules photo-électriques ?

— On peut le supposer sans grand risque.

— En ce cas, nous pouvons également supposer que le siège des Ardents Attentistes était truffé de dispositifs d'écoute. J'ai peut-être eu la langue trop longue.

— Si l'homme que j'ai tué était l'opérateur, il ne parlera plus. Mais laissez-moi ses notes. Je les ferai traduire. Il y a une colonie de Lokhars pas bien loin et ils ont des notions de wankh.

— Nous irons ensemble. Demain, si cela vous convient ?

— Parfait, répondit Helsse sur un ton morose. (Il regarda de l'autre côté de l'Ovale.) Que dois-je dire au Seigneur Cizante en ce qui concerne la récompense ?

— Je ne sais pas. J'aurai une réponse demain.

— Peut-être n'y aura-t-il pas à attendre jusque-là pour que la situation s'éclaircisse. Voici Dordolio.

Reith se retourna vivement. Dordolio, accompagné de deux cavaliers à l'allure chafouine, se dirigeait vers lui à grands pas. Il était visiblement en fureur.

Il s'arrêta à moins d'un mètre du Terrien et, le menton en avant, lâcha de but en blanc :

— Avec vos manigances scélérates, vous m'avez ruiné ! N'avez-vous donc pas honte ?

Il arracha son chapeau et le lança à la tête de Reith. Celui-ci fit un pas de côté et le couvre-chef poursuivit son vol.

Dordolio agita alors la main devant le Terrien, qui recula.

— Vous mourrez, soyez sans crainte ! tonitrua-t-il. Mais sans avoir l'honneur de mon épée ! Ce seront des assassins de basse caste qui vous noieront dans le purin ! Vingt parias étrilleront votre cadavre ! Un roquet promènera votre tête dans les rues en la tirant par la langue !

Reith parvint à sourire laborieusement.

— Je prierai Cizante de vous rendre la pareille. C'est une récompense qui en vaut bien une autre.

— Cizante ! Ban ! Ce parvenu corrompu ! Cet inverti grognon ! Du Jade Bleu, il ne restera rien : le « rond » atteindra son apogée avec la chute de cette maison !

Helsse s'avança :

— Avant que vous ne dévelopez plus avant ces intéressantes observations, je tiens à vous informer que je représente la Maison du Jade Bleu et que je serai contraint de rapporter la teneur de vos propos à Son Excellence le Seigneur Cizante.

— Ne me fatiguez pas avec ces broutilles ! hurla Dordolio. (Et, adressant à Reith un geste courroucé, il ajouta :) Allez me chercher mon chapeau. Sinon, vous pouvez vous attendre à recevoir dès demain la première des Douze Touches !

— Ce n'est pas trop demander, si cette concession me garantit votre départ, fit Reith. (Il ramassa le chapeau, le secoua une ou deux fois et le présenta à son propriétaire.) Voilà ce chapeau que vous avez lancé sur l'esplanade.

Il contourna Dordolio et entra dans l'Hostellerie.

Le Yao émit un rire croassant et assourdi ; il tapa son chapeau sur sa cuisse et s'éloigna en ordonnant d'un geste à ses deux compagnons de le suivre.

Une fois dans l'auberge, Reith demanda à Helsse :

— Qu'est-ce que c'est que ces « Douze Touches » ?

— Eh bien, un Assassin pique douze fois la victime désignée avec un aiguillon. Tous les jours ou tous les deux jours. La douzième touche est fatale : l'homme meurt. À cause de l'accumulation du poison, de l'ultime dose qui seule est létale ou par suggestion morbide ? Seule, la Guilde des Assassins le sait. À présent, il me faut rentrer au Palais du Jade Bleu. Mon compte rendu intéressera le Seigneur Cizante.

— Qu'avez-vous l'intention de lui dire ?

La question fit s'esclaffer l'aide de camp.

— C'est vous qui me demandez cela ? Vous qui êtes l'être le plus cachottier qui soit ! Eh bien, apprenez que je ferai savoir à Cizante que vous êtes d'accord pour accepter la récompense, que vous allez sans doute bientôt quitter Cath...

— Je n'ai rien dit de tel !

— C'est pourtant ce qu'il y aura, entre autres, dans mon rapport.

Un jour tamisé filtrait à travers les vitres fumées quand Reith s'éveilla. Immobile sur le lit étranger, il s'efforça de renouer les fils épars de son destin. Il lui eût été difficile de ne pas éprouver un profond découragement. Le pays de Cath, où il avait espéré trouver une civilisation aimable, peut-être même de l'aide, était à peine moins féroce que la steppe d'Aman. Quelle folie que d'espérer pouvoir fabriquer un astronef à Settra !

Il se dressa sur sa couche. Il avait connu l'horreur, la douleur, la déception, mais il avait également eu des moments de triomphe et d'espoir, et même quelques rares instants de joie. S'il devait mourir demain – ou dans douze jours après les « Douze Touches » – il aurait n'importe comment vécu une vie miraculeuse. Eh bien soit ! Il tenterait le sort. Helsse avait prédit qu'il quitterait Cath. L'aide de camp de Cizante avait déchiffré l'avenir – ou la personnalité – du Terrien avec une perspicacité dont celui-ci était incapable.

Tout en prenant le petit déjeuner, il relata à Traz et à Anacho les événements de la soirée. L'Homme-Diridir les trouva inquiétants.

— Nous avons affaire, dit-il, à une société insensée qui ne se maintient que grâce à son formalisme, tout comme un œuf pourri enfermé dans sa coquille. Quels que soient tes desseins – et il y a des moments où je me demande si tu n'es pas encore plus fou que tous les Yao réunis – ce n'est pas ici que tu les réaliseras.

— J'en conviens.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Traz.

— J'ai un plan. Dangereux. Peut-être même complètement aberrant. Mais je n'ai pas d'autre choix. Je demanderai de l'argent à Cizante. Nous le partagerons. Après, je crois que le mieux sera de nous séparer. Toi, Traz, je te conseille de retourner à Wyness : tu n'y vivras pas plus mal qu'ailleurs. Peut-

être qu'Anacho en fera autant. Aucun de vous deux ne gagnerait quoi que ce soit à venir avec moi. En fait, je vous garantis même que vous auriez tout à y perdre.

Le regard d'Anacho se posa de l'autre côté de l'esplanade.

— Jusqu'à présent, tu t'es débrouillé pour survivre, même si c'est de façon précaire. Je suis curieux de savoir comment tu atteindras l'objectif que tu poursuis. Avec ta permission, je prendrai part à ton expédition, qui, j'en suis sûr, est loin d'être aussi désespérée que tu le prétends.

— J'ai l'intention de m'emparer d'un astronef wankh au port spatial d'Ao Hidis. Ou dans un autre si cela me paraît plus facile ailleurs.

Anacho leva les bras au ciel.

— C'est bien ce que je craignais !

Et l'Homme-Dirdir de soulever une bonne centaine d'objections que Reith ne prit même pas la peine de réfuter.

— C'est la pure vérité, laissa tomber le Terrien quand l'autre se fut tu. Je terminerai ma carrière au fond de quelque cachot wankh ou dans le ventre d'un molosse de la nuit. Je suis néanmoins prêt à tenter le coup. Cela dit, je vous conseille vivement à tous les deux de gagner les Îles des Nuages et de tâcher d'y mener une existence aussi paisible que possible.

Anacho eut un grognement méprisant.

— Bah ! pourquoi n'essaierais-tu pas d'accomplir un exploit raisonnable... exterminer les Pnume, par exemple, ou apprendre aux Chasch à chanter ?

— J'ai d'autres ambitions.

— Bien sûr, bien sûr... ta lointaine planète, berceau de l'Homme ! J'aurais envie de t'aider, ne serait-ce que pour démontrer ta folie.

— Moi, j'aimerais connaître ce monde, dit Traz. Je sais qu'il existe parce que j'ai vu de mes yeux le vaisseau sur lequel Adam Reith est arrivé.

Anacho dévisagea le jeune garçon en haussant les sourcils.

— Tu ne m'as jamais parlé de cela auparavant.

— Tu ne m'as jamais interrogé là-dessus.

— Comment pareille absurdité aurait-elle pu me venir à l'esprit ?

— Quand on qualifie les faits d'absurdité, on a souvent des surprises, répliqua Traz.

— Reith a en tout cas établi dans les relations cosmiques des catégories qui le distinguent à la fois des animaux et des sous-hommes.

Le Terrien intervint :

— Cela suffit ! Puisque vous paraissiez avoir tous les deux des dispositions suicidaires, mettons toutes nos énergies au travail. Aujourd'hui, nous allons recueillir des informations. D'ailleurs, voici justement Helsse qui nous apporte des nouvelles importantes à en juger par sa mine.

Helsse s'approcha d'eux et les salua poliment.

— Comme vous l'imaginez sans doute, j'ai fait un long rapport au Seigneur Cizante, hier soir. Il vous conjure de faire une demande raisonnable qu'il sera heureux de satisfaire. Il nous conseille en outre de détruire les documents que nous avons trouvés sur l'espion et j'incline à être de son avis. Si vous êtes d'accord, il se montrera prêt à faire de plus larges concessions.

— Des concessions de quelle nature ?

— Il ne l'a pas précisé, mais je le soupçonne d'être disposé à envisager d'assouplir quelque peu le protocole afin que votre présence soit admise au Palais du Jade Bleu.

— Ces documents m'intéressent plus que le Seigneur Cizante. S'il veut me voir, il n'a qu'à venir à l'auberge.

Helsse exhala un gloussement sec.

— Cette réaction ne me surprend pas. Si vous voulez, je vous conduis à Ebron Sud. Là, nous trouverons un Lokhar.

— Il n'y a donc pas de Yao assez instruit pour lire le wankh ?

— Une telle science serait bien vaine !

— Sauf si l'on veut traduire un document !

Helsse eut un geste désinvolte.

— À cette étape du « rond », l'utilitarisme est une philosophie sans objet. C'est ainsi que vos arguments paraîtraient non seulement incompréhensibles mais même révoltants au Seigneur Cizante.

— Nous n'aurons jamais l'occasion de débattre la question, rétorqua Reith d'une voix égale.

Helsse était arrivé dans le plus galant des équipages : un carrosse bleu muni de six roues écarlates et orné à profusion de guirlandes dorées. À l'intérieur, c'était un luxueux salon aux lambris d'un vert tirant sur le gris ; le plancher était recouvert d'une moquette gris pâle et le plafond en arceau était tapissé de soie verte ; les sièges étaient confortablement rembourrés. Sur le côté, sous les vitres légèrement teintées de vert, des douceurs étaient disposées sur un buffet. Helsse fit monter ses hôtes avec une extrême courtoisie. Il portait un costume gris et vert pâle assorti au véhicule.

Quand tout le monde fut installé, il appuya sur un bouton : la porte se referma et le marchepied s'escamota.

— Si le Seigneur Cizante se gausse de l'utilitarisme en tant que doctrine, il ne méprise apparemment pas ses applications, fit remarquer Reith.

— Vous faites allusion à la commande de fermeture de la portière ? Il ne sait même pas qu'elle existe. Il y a toujours quelqu'un pour la manœuvrer. À l'instar de ses pairs, il ne touche les objets que par jeu ou pour son plaisir. Cela vous semble étrange ? Que voulez-vous ! Il vous faut accepter l'aristocratie Yao telle qu'elle est.

— De toute évidence, vous ne vous considérez pas vous-même comme un membre de l'aristocratie Yao.

Helsse se mit à rire.

— Peut-être aurait-il été plus séant d'émettre l'hypothèse que j'aime faire ce que je fais. (Il approcha ses lèvres d'un orifice grillagé et ordonna :) Au foirail d'Ebron Sud.

Le carrosse s'ébranla. Helsse servit des verres de sirop et offrit les amuse-gueule.

— Vous allez visiter le quartier commercial. La source de notre richesse, à dire vrai, bien que l'on considère qu'il est vulgaire de le dire.

— C'est bizarre, fit Anacho d'une voix rêveuse. Les Dirdir, même au niveau le plus élevé, ne sont jamais aussi poseurs.

— Ce n'est pas la même race, répondit Helsse. Sont-ils supérieurs ? Je n'en suis pas convaincu. En aucun cas les Wankh ne l'admettraient, à supposer qu'ils se donnent la peine d'étudier le problème.

Anacho haussa dédaigneusement les épaules mais ne répliqua point.

Le carrosse traversa un marché, puis s'enfonça à travers un faubourg constitué de petites maisons d'une extraordinaire diversité architecturale, avant de s'immobiliser devant un ensemble de tours de brique trapues. Helsse désigna du doigt un jardin où flânaient une douzaine d'hommes dont l'aspect était saisissant. Ils portaient des chemises et des pantalons blancs. Leur longue et abondante chevelure, également blanche, faisait un contraste frappant avec leur peau sombre et mate.

— Ce sont des Lokhars, dit Helsse. Ils viennent des plateaux septentrionaux du lac Falas, dans le Kislovan central. Ce sont des mécaniciens. Leur couleur est artificielle. Ils se décolorent les cheveux et se noircissent l'épiderme. D'après certains, c'est une coutume inaugurée par les Wankh il y a des milliers d'années. Ils les obligaient à faire cela pour les différencier des Hommes-Wankh qui, naturellement, ont la peau blanche et les cheveux noirs. Toujours est-il qu'ils vont et viennent, vendant leurs services au meilleur prix car c'est un peuple extraordinairement âpre au gain. Après avoir travaillé dans les ateliers wankh, une partie d'entre eux ont émigré au pays de Cath. Quelques-uns de ces nouveaux venus connaissent vaguement la langue wankh et sont parfois capables de déchiffrer des documents. Vous voyez ce vieillard qui joue avec un enfant, là-bas ? Il est considéré comme un interprète expert. Il exigera une somme considérable et, pour l'empêcher de poser des conditions encore plus exorbitantes à l'avenir, je serai constraint de discuter son prix. Si vous avez la bonté d'attendre, je vais entamer tout de suite les négociations.

— Un instant ! fit Reith. Au niveau conscient, je n'ai pas le moindre doute sur votre intégrité mais je ne suis pas maître de mes soupçons instinctifs. J'aimerais assister à la transaction.

— À votre gré, dit gracieusement Helsse. Le chauffeur ira chercher notre gaillard.

Et l'aide de camp dit quelques mots dans l'orifice grillagé.

— S'ils se sont déjà entendus à l'avance, quoi de plus facile que d'endormir les soupçons d'un naïf, murmura Anacho.

Helsse hocha la tête d'un air sentencieux.

— Je crois pouvoir apaiser vos appréhensions.

Quelques minutes plus tard, le vieillard s'approcha du carrosse d'un pas nonchalant.

— Monte, s'il te plaît, lui ordonna Helsse.

L'autre glissa une tête surmontée d'une crinière blanche à l'intérieur.

— Mon temps est précieux. Que me voulez-vous ?

— Quelque chose qui te rapportera.

— Un bénéfice ? Ah ! Je peux tout au moins vous écouter.

Il monta dans la voiture et s'assit avec un grognement de bien-être. Immédiatement, une odeur de pommade, épicée et vaguement rance, envahit l'habitacle. Helsse se planta devant le Lokhar et, après avoir jeté un coup d'œil en coulisse à Reith, commença :

— Notre pacte est annulé. Les instructions que tu as reçues sont nulles et non avenues.

— Quel pacte ? Quelles instructions ? De quoi parlez-vous ? Vous me prenez certainement pour un autre. Je m'appelle Zarfo Detwiler.

Helsse balaya les protestations du Lokhar d'un geste désinvolte.

— C'est tout un ! Nous voudrions que tu nous traduises un document wankh qui indique l'emplacement d'un trésor. Si tu le traduis correctement, tu auras ta part du butin.

— Non ! Non ! Rien à faire, s'exclama Zarfo Detwiler en sabrant l'air de son doigt noir. Je toucherai avec joie ma part de butin mais, en plus, je veux cent sequins. Et l'assurance que vous ne me reprocherez rien si vous n'êtes pas satisfaits.

— Sur ce dernier point, d'accord. Mais cent sequins, peut-être pour rien ? C'est ridicule ! Tiens ! En voilà cinq. Et je t'autorise à te gorger jusqu'à plus soif de ces mets succulents et onéreux.

— N'importe comment, c'est ce que je compte faire. Ne suis-je pas votre hôte ? (Zarfo Detwiler se fourra dans la bouche une poignée de douceurs.) Si je me contentais de cinq malheureux sequins, vous me prendriez pour un imbécile. Il n'y a pas plus de trois personnes à Settra qui savent dans quel sens on lit un idéogramme wankh. Et je suis le seul à être capable d'en

pénétrer le sens grâce aux trente années que j'ai passées à m'échiner dans les ateliers d'Ao Hidis.

Le marchandage continua. Finalement, Zarfo Detwiler accepta de se contenter de cinquante sequins et du dixième de l'éventuel butin. Helsse fit alors signe à Reith, qui sortit les papiers.

Le Lokhar les prit, plissa les paupières, fronça les sourcils et fourragea dans sa tignasse blanche. Il leva les yeux et commença sur un ton quelque peu ampoulé :

— Je vais vous éclairer gratis sur le mode de communication des Wankh. C'est un peuple particulier, absolument unique. Leur cerveau fonctionne par impulsions. Ils voient en impulsions, pensent en impulsions. Pour parler, ils s'expriment par des impulsions, des sonorités formées d'un grand nombre de vibrations qui concourent toutes à faire une phrase. Chaque idéogramme correspond à une harmonique, c'est-à-dire une unité de signification. Aussi, le déchiffrement du wankh est-il affaire de divination autant que de logique. Il faut traduire un idéogramme par un élément signifiant complet. Les Hommes-Wankh eux-mêmes hésitent parfois. Bon... Passons à votre document. Laissez-moi regarder. La première harmonique... hem ! Remarquez cette crête. Elle représente généralement une équivalence, une identité. Un carré ayant cet aspect, ombré à droite, peut vouloir dire « vérité » ou « perception vérifiée » ou « situation » ou, peut-être, « état actuel du cosmos ». Quant à ces signes... je ne sais pas. Ces hachures... ce doit être une personne qui parle. Comme elles sont en bas, l'accord est dans les graves. Il semblerait que... oui, ce petit crochet indique une volonté positive. Ces symboles... hem ! Ce sont des organisateurs qui précisent l'ordre et soulignent les autres éléments. Mais je ne les comprends pas. Je peux seulement deviner le sens global. Quelque chose comme : « Je tiens à signaler que les conditions sont « identiques » ou « inchangées ». Ou bien : « Une personne tient à spécifier que le cosmos est stable ». Quelque chose dans ce genre. Êtes-vous sûrs qu'il s'agit bien de renseignements concernant un trésor caché ?

— C'est ce que l'on nous a affirmé en nous vendant le document.

Zarfo tirailla sur son grand nez noir.

— Voyons voir. Le second symbole... Il y a des hachures et l'idéogramme est légèrement oblique, vous voyez ? Les hachures signifient « vision » et l'inclinaison « négation ». Les organisateurs m'échappent mais cela pourrait se traduire par « cécité » ou « invisibilité »...

Et Zarfo continua d'élucubrer ainsi ; il méditait longuement sur chaque idéogramme, en élucidait parfois un fragment de sens mais, le plus souvent, il s'avouait vaincu. Et il devenait de plus en plus nerveux.

— On vous a trompés, finit-il par dire. Je suis sûr et certain qu'il n'est question ni d'argent ni de trésor là-dedans. À mon avis, ce n'est rien de plus qu'un rapport commercial. Pour autant que je puisse l'approfondir, cela signifie à peu près ceci : « Je tiens à déclarer que les conditions sont les mêmes ». Ensuite, quelque chose à propos de désirs, d'espoirs ou de volontés particulières. « J'aurai bientôt une entrevue avec l'homme dominant, le chef de notre groupe ». Ensuite, je ne sais pas. « Le chef n'apporte rien d'utile », ou peut-être : « se tient à l'écart ». « Le chef change – ou se métamorphose lentement en ennemi ». Ou peut-être : « Le chef change lentement pour devenir semblable à l'ennemi ». Il s'agit d'une sorte de changement... je ne comprends pas. « Je demande un supplément financier ». Quelque chose concernant l'arrivée d'un nouveau venu ou d'un étranger « de la plus haute importance ». C'est à peu près tout.

Reith crut deviner à son attitude qu'Helsse se détendait de façon quasi imperceptible.

— Nous ne sommes guère plus avancés ! s'exclama impulsivement l'aide de camp. Enfin, tu as fait de ton mieux. Voici tes vingt sequins !

— Vingt sequins ! rugit Zarfo Detwiler. Nous étions tombés d'accord sur cinquante ! Comment parviendrai-je à me payer ma petite prairie si je me fais constamment escroquer ?

— Très bien ! Si tu as envie de jouer les pingres...

— Ah bon ! Je suis un pingre, maintenant ! La prochaine fois, vous pourrez lire vos messages vous-mêmes !

— Pour l'aide que tu m'as apportée, cela n'aurait pas été plus mal.

— Vous avez été dupés. Il n'est pas question de trésor.

— Apparemment. Eh bien au revoir. Et bonne journée !

Zarfo descendit du carrosse. Reith le suivit et se tourna vers Helsse :

— Je reste là. Je voudrais dire un ou deux mots à ce monsieur.

Helsse n'avait pas l'air content :

— Nous avons encore des choses à discuter. Il est nécessaire que vous donniez votre réponse au Seigneur Jade Bleu.

— Elle sera prête cet après-midi.

— Comme vous voudrez, fit l'aide de camp d'un air pincé.

Le carrosse s'éloigna, laissant Reith et le Lokhar dans la rue.

— Y a-t-il une auberge près d'ici ? s'enquit le Terrien. Nous pourrions bavarder en buvant une bouteille.

— Je suis un Lokhar, répondit dédaigneusement le vieil homme à la peau sombre. Et je ne me liquéfie pas le cerveau, pas plus que je ne vide mes poches en buvant. Pas avant midi, en tout cas. Mais si vous pouvez me payer une belle saucisse de Zam ou un morceau de fromage de tête, j'accepterai.

— Avec plaisir.

Zarfo conduisit Reith jusqu'à une boutique d'alimentation, puis les deux hommes s'installèrent à une table en terrasse avec leurs victuailles.

— Votre science du déchiffrement des idéogrammes me stupéfie, commença le Terrien. Où avez-vous appris à lire le wankh ?

— À Ao Hidis. J'y ai travaillé comme teinturier avec un vieux Lokhar qui était un vrai génie. Il m'a appris à reconnaître quelques harmoniques et m'a montré où les hachures épousaient l'intensité vibratoire, où la sonorité correspondait à la forme, où les différentes composantes de l'accord équivalaient à la texture et au dégradé. Une fois que l'oreille et l'œil sont en corrélation, les harmoniques et les idéogrammes sont simples et logiques. C'est la modulation qui est difficile.

(Zarfo s'octroya une impressionnante bouchée de saucisse.) Inutile de dire que les Hommes-Wankh ne tiennent pas à ce que d'autres apprennent la langue. S'ils soupçonnent un Lokhar de l'étudier sérieusement, ils le renvoient. Oh ! Ce sont des russés ! Ils s'accrochent à leur rôle d'intermédiaires entre les Wankh et les autres hommes, et ils gardent jalousement leur privilège. Oui, ils sont malins ! Leurs femmes sont étrangement belles. On dirait des perles noires, mais elles sont cruelles et indifférentes. Pas question de leur conter fleurette !

— Les Wankh payent-ils correctement ?

— Le moins possible... comme tout le monde. Mais nous sommes bien obligés de faire des concessions. Si les salaires augmentaient, ils nous réduiraient en esclavage. Ou bien ils formeraient des Noirs ou des Pourpres. Les deux, peut-être. Alors, nous perdrons nos emplois, voire notre liberté. Aussi, nous trimons sans trop nous plaindre et, une fois que nous avons un métier bien en main, nous tâchons de nous embaucher ailleurs, là où la paye est meilleure.

— Selon toute vraisemblance, fit Reith, Helsse, le Yao habillé en gris et en vert, voudra savoir de quoi nous avons parlé. Peut-être même te proposera-t-il de l'argent.

Zarfo mordit dans sa saucisse.

— S'il m'en donne suffisamment, je lui raconterai tout, bien entendu.

— Dans ce cas, nous ne parlerons que de choses frivoles, ce qui sera sans intérêt pour toi comme pour moi.

Le Lokhar mâchonna d'un air songeur.

— Qu'est-ce que ma discrétion pourrait me rapporter, selon vous ?

— Je me garderai bien d'énoncer un chiffre car tu t'empresserais de réclamer une somme supérieure à Helsse. Supérieure ou au moins égale après que je t'aurai payé.

Zarfo poussa un soupir. Il avait l'air offusqué.

— Vous avez une piètre opinion des Lokhars. Notre parole est sacrée. Lorsque nous avons passé un contrat, nous nous y tenons à la lettre.

Le marchandage se prolongea, plus ou moins cordial. Finalement, Zarfo accepta, moyennant vingt sequins, d'être

aussi muet sur le contenu de la conversation que sur la cachette de son pécule. Reith régla la somme.

— Revenons un instant sur ce texte en wankh, fit alors le Terrien. Il y était question d'un « chef ». Existe-t-il quelque indice permettant de l'identifier ?

Les lèvres de Zarfo se pincèrent.

— Il y a une note grave indiquant un haut lignage et un honorifique signifiant quelque chose comme « une personne « de grande qualité » ou « à votre image » ou « de votre espèce ». C'est très difficile. En lisant cet idéogramme, un Wankh percevrait une harmonique porteuse d'une image visuelle intégrale avec tous ses détails essentiels. Il aurait une perception mentale de la personne en question mais, moi, je n'en discerne qu'une silhouette grossière. Je suis incapable de vous en dire davantage.

— Tu travailles à Settra ?

— Hélas ! À l'âge que j'ai et pauvre comme je suis... Quelle tristesse, n'est-ce pas ? Mais j'approche de mon but. Dans quelque temps, je repartirai pour le pays lokhara. Je m'achèterai un bout de prairie à Smargash, je prendrai une jeune femme et je passerai mes journées devant ma cheminée dans un fauteuil confortable.

— As-tu travaillé aux constructions astronautiques d'Ao Hidis ?

— Oui. D'abord, j'étais affecté aux machines-outils. Ensuite j'ai été transféré aux ateliers spatiaux. Je réparais et installais les purificateurs d'air.

— Les mécaniciens lokhars doivent être très habiles ?

— Absolument !

— Y a-t-il parmi eux un personnel spécialisé... disons dans la pose des instruments de contrôle et des commandes ?

— Évidemment. C'est un travail hautement complexe.

— Quelques-uns de ces spécialistes ont-ils émigré à Settra ?

Zarfo jeta à Reith un coup d'œil qui jaugeait le Terrien.

— Quelle valeur ce renseignement a-t-il pour vous ?

— Mets un frein à ta cupidité : tu n'auras pas un sou de plus aujourd'hui. Mais je veux bien t'offrir une autre saucisse.

— On verra plus tard. Il y a à Smargash des dizaines, des centaines de mécaniciens qualifiés qui y ont pris leur retraite après avoir peiné toute leur existence.

— Serait-il possible de les persuader de participer à une expédition dangereuse ?

— Sans aucun doute, à condition que le péril soit limité et le profit élevé. Que vous proposez-vous de faire ?

Reith renonça à la prudence :

— Supposons que quelqu'un veuille s'emparer d'un astronef wankh et s'embarquer pour une destination non précisée : combien faudrait-il de ces techniciens et combien faudrait-il dépenser pour les embaucher ?

Au grand soulagement du Terrien, Zarfo n'écarquilla pas les yeux d'un air stupéfait et ne parut pas affolé. Il se contenta de mâchonner ce qui restait de sa saucisse. Il éructa et répondit enfin :

— Je présume que vous voulez savoir si un tel exploit me paraît faisable. C'est une question dont nous avons souvent discuté par manière de plaisanterie. Et il est de fait que les astronefs ne font pas l'objet d'une surveillance intensive. Oui, c'est faisable. Mais pourquoi avez-vous besoin d'un vaisseau de l'espace ? Je n'ai aucune envie de rendre visite aux Dirdir de Sibol ni de vérifier la théorie affirmant que l'espace est infini.

— Je ne peux pas dire un mot de la destination.

— Bon. Quelle somme proposez-vous ?

— Je n'y ai pas réfléchi. Mes plans ne sont pas aussi avancés. À ton avis, cela pourrait s'élever à combien en étant raisonnable ?

— Pour risquer sa vie et sa liberté ? Je ne bougerais pas le petit doigt à moins de cinquante mille sequins.

Reith se leva :

— Tu as tes vingt sequins et, moi, j'ai mon renseignement. J'espère que tu ne trahiras pas le secret.

— Allons... allons ! Pas si vite ! fit le Lokhar en se laissant aller contre le dossier de son siège. Après tout, je suis vieux et ma vie ne vaut pas tellement. Voyons... Trente mille ? Vingt mille ? Dix mille ?

— Nous en arrivons à des chiffres plus réalistes. De combien d'hommes aurons-nous besoin ?

— Quatre ou cinq, peut-être six. Le voyage que vous envisagez sera-t-il long ?

— Dès que nous serons dans l'espace, je révélerai notre destination. Ces dix mille sequins ne constituent qu'un premier versement. Ceux qui m'accompagneront reviendront avec des richesses dépassant tous leurs rêves.

Zarfo se leva à son tour.

— Quand comptez-vous partir ?

— Le plus rapidement possible. Encore une chose : Settra fourmille d'espions. Il importe de ne pas attirer l'attention.

Le Lokhar éclata d'un rire enroué.

— C'est pour cela, sans doute, que vous êtes venu dans un carrosse valant des milliers de sequins ! D'ailleurs, il y a quelqu'un qui nous surveille.

— Oui, j'ai remarqué. Mais ce personnage est trop voyant pour être un espion. Bon... quand et où aura lieu notre prochaine rencontre ?

— Demain, quand sonnera le mi-matin, dans la boutique d'Upas, le marchand d'épices du foirail. Assurez-vous que personne ne vous suit. Ce type, là-bas, est certainement un Assassin à en juger par son costume.

Au même instant, l'homme s'approcha d'eux :

— Etes-vous Adam Reith ?

— Oui.

— Je suis au regret de vous annoncer que la Compagnie Assassinat et Sécurité a accepté un contrat à votre nom – la Mort des Douze Touches. Je dois vous administrer la première inoculation. Auriez-vous l'obligeance de retrousser votre manche ? Je vais vous faire juste une petite piqûre avec cet aiguillon.

Reith recula.

— Il n'en est pas question !

— Disparais ! ordonna Zarfo Detwiler à l'Assassin. Vivant, cet homme représente dix mille sequins pour moi. Mort, il ne vaut plus rien.

Ignorant le Lokhar, l'autre reprit, s'adressant à Reith :

— Abstenez-vous, je vous en prie, d'afficher une attitude manquant de dignité car cela ne ferait que retarder les choses et serait pénible pour tout le monde. Si vous voulez bien...

— Va-t'en ! tonitrua Zarfo. Je t'ai averti, n'est-ce pas ?

Le Lokhar empoigna une chaise dont il frappa l'Assassin, qui roula à terre. Mais ce n'était pas encore assez : il s'empara de l'aiguillon et l'enfonça dans la fesse de sa victime à travers le pantalon de velours prune.

— Arrête ! gémit l'Assassin. C'est l'inoculation n°1 !

Sa troussse était ouverte. Zarfo s'empara d'une poignée d'aiguillons.

— Et allons-y pour les autres, de 2 à 12 ! s'exclama-t-il.

Maintenant l'homme en lui appuyant le pied sur la nuque, il lui larda le bas du dos en dépit des trémoussements de sa victime.

— Te voilà servi, coquin ! Veux-tu la série suivante, de 13 à 24 ?

— Non, non ! Lâche-moi ! À présent, je suis un homme mort !

— Si tel n'est pas le cas, c'est que tu n'es pas seulement un Assassin mais aussi un escroc.

Des passants s'étaient arrêtés pour regarder la scène. Une imposante matrone vêtue de soie rose se précipita.

— Mais qu'est-ce que vous faites à ce malheureux Assassin, espèce de méchant gredin plein de poils ! Il ne fait que son métier, le pauvre !

Zarfo se saisit du bordereau de commandes de l'Assassin et le parcourut.

— Oh ! Savez-vous que votre mari est le prochain de la liste ?

La femme, les yeux exorbités, se tourna vers l'Assassin, qui s'éloignait en vacillant sur ses jambes.

— C'est le moment de nous éclipser, murmura Reith.

De ruelle en ruelle, les deux hommes gagnèrent un petit appentis qu'une palissade de canisses dissimulait aux regards.

— C'est une dépendance de la morgue, dit Zarfo. Ici, personne ne viendra nous déranger.

Reith s'avança et contempla avec circonspection les tables de pierre sur l'une desquelles gisait la carcasse d'un petit animal.

— Quel est votre ennemi ? s'enquit le Lokhar.

— Mes soupçons vont à un certain Dordolio, mais je n'ai pas de certitude.

Zarfo étudia le bordereau.

— Nous allons voir : « Adam Reith, Hostellerie des Voyageurs. Contrat n°2305, modèle 18, réglé à la commande. » La date est celle d'aujourd'hui et il y a une surtaxe d'urgence. C'est donc payé d'avance... Eh bien, on va essayer un stratagème. Venez chez moi.

Il pilota Reith vers l'une des tours en brique et les deux hommes passèrent sous la voûte en ogive. Un téléphone était posé sur une table. Zarfo décrocha.

— Passez-moi la Compagnie Assassinat et Sécurité.

Une voix grave retentit :

— À votre service.

— Je vous appelle au sujet du contrat n°2305, relatif à un dénommé Adam Reith. Je ne retrouve pas le devis et je voudrais vous régler.

— Un moment, monseigneur.

Bientôt, le correspondant reprit la ligne :

— Le contrat a été réglé d'avance, monseigneur. Son entrée en application est prévue pour ce matin.

— Réglé d'avance ? C'est impossible ! Je n'ai rien payé. À quel nom a été rédigé le reçu ?

— Au nom d'Helsse Izam. Et je suis certain qu'il n'y a pas d'erreur.

— Peut-être. J'en parlerai à l'intéressé.

— Nous vous sommes reconnaissants de vous être adressé à nous, monseigneur.

9

Reith était en proie à une certaine agitation quand il regagna l'Hostellerie, où Traz l'attendait.

— Que s'est-il passé... s'il s'est passé quelque chose ?

Traz, dont la lucidité et l'esprit de décision étaient sans égal, n'était pas aussi à l'aise quand il lui fallait décrire une atmosphère.

— Le Yao – je crois qu'il s'appelle Helsse, n'est-ce pas ? – est resté silencieux après ton départ. Peut-être trouvait-il que nous étions une drôle de compagnie. Il nous a dit qu'il dînerait ce soir avec le Seigneur Jade Bleu et qu'il passerait demain à la première heure nous donner des instructions en bonne et due forme. Et puis il est parti dans son carrosse.

« Voilà une troublante série d'événements », songea Reith. Il y avait un point intéressant : le contrat précisait que l'exécution devait avoir lieu par le procédé des Douze Touches. Si l'on avait tellement hâte de se débarrasser de lui, un couteau, une balle, un faisceau énergétique aurait fait l'affaire. Pourquoi avoir recours à cette méthode dilatoire ? Pour créer l'affolement ?

— Les événements se précipitent, murmura Reith. Des événements que je ne prétends pas comprendre.

— Plus vite nous quitterons Settra et mieux cela vaudra, répliqua Traz d'une voix lugubre.

— Je suis bien de ton avis.

Anacho, l'Homme-Dirdir, surgit, pomponné de frais. Il arborait un superbe pourpoint noir à hauteur-de-col, un pantalon bleu pâle, des babouches écarlates à la poulaine. Reith conduisit ses amis dans un box à écart et fit le point de la situation.

— À présent, conclut-il, tout ce qu'il nous faut, c'est de l'argent et j'espère que le Seigneur Cizante nous en fournira ce soir.

L'après-midi s'étira lentement. Enfin Helsse apparut dans un élégant costume de velours jaune canari. Il salua Reith et ses compagnons avec civilité.

— Êtes-vous satisfaits de votre séjour à Cath ?

— Très satisfaits, fit le Terrien. Pour ma part, je n'ai jamais été aussi détendu de ma vie.

Helsse ne broncha pas.

— Voilà qui est parfait ! Venons-en à la soirée. Le Seigneur Cizante pense que vos amis et vous-même trouveriez un dîner protocolaire quelque peu ennuyeux, et il est en faveur d'une petite collation à la bonne franquette et sans formalités à l'heure qui vous conviendra. Tout de suite, si vous le désirez.

— Nous sommes prêts mais, pour éviter tout malentendu, je précise que nous tenons à être reçus dignement. Il n'est pas question de passer par la porte de service.

Helsse eut un geste plein de rondeur.

— Pour les réceptions en toute simplicité, le protocole est réduit à sa plus simple expression, c'est notre règle.

— Je serai donc plus explicite. Notre « place » exige que nous entrions par la grande porte. Si le Seigneur Cizante y voit des objections, eh bien, il faudra que la rencontre ait lieu ailleurs. Dans la taverne de l'Ovale, par exemple.

Helsse éclata d'un rire exprimant son incrédulité :

— Il préférerait coiffer un bonnet de bouffon et cabrioler sur les manèges ! (L'aide de camp hocha tristement la tête.) Eh bien, soit ! Pour aplanir les difficultés, nous passerons par la porte d'honneur. Après tout, qu'est-ce que cela changera ?

Reith s'esclaffa.

— Surtout si Cizante a ordonné que nous passions par l'office et s'il est convaincu que c'est ce chemin que nous emprunterons ! C'est un honnête compromis. Nous vous suivons.

Ils gagnèrent le Palais du Jade Bleu dans un landau à moteur noir d'une forme profilée qui, conformément aux instructions d'Helsse, s'arrêta devant l'entrée de cérémonie. L'aide de camp mit pied à terre et, après avoir jeté un coup d'œil songeur sur la façade, fit entrer les trois visiteurs dans le grand vestibule. Il dit quelques mots à un valet de pied et pilota le trio vers un petit

escalier avant de les introduire dans un salon vert et or donnant sur la cour d'honneur. Le Seigneur Cizante n'était pas là.

— Veuillez vous asseoir, fit Helsse d'une voix affable. Le Seigneur Cizante ne va pas tarder.

Et, sur un signe de tête, il s'éclipsa.

Cizante entra au bout de quelques minutes, vêtu d'une longue robe blanche, chaussé de babouches également blanches et coiffé d'une calotte noire. Il paraissait irrité et morose.

— Quel est celui à qui j'ai déjà parlé ? demanda-t-il après avoir toisé les visiteurs.

Helsse lui murmura quelque chose à l'oreille et le Seigneur Cizante se tourna vers Reith.

— Je vois. Eh bien, mettez-vous à votre aise. Avez-vous commandé les rafraîchissements, Helsse ?

— Oui, Votre Excellence.

Un laquais surgit, poussant une table roulante chargée d'oubliés, d'écorces marinées, de cubes de viande en saumure, de carafes de vin et de flacons de sirop.

Reith prit du vin, Traz du sirop et Anacho une coupe d'essence d'écorces verte. Le Seigneur Cizante choisit un bâtonnet d'encens qu'il se mit à agiter dans l'air tout en faisant les cent pas.

— J'ai des nouvelles défavorables pour vous, dit-il brusquement. J'ai décidé d'annuler toutes mes offres. En d'autres termes, vous pouvez renoncer à l'espoir d'une récompense.

Reith but une gorgée de vin pour se donner le temps de réfléchir.

— Si je comprends bien, vous faites droit aux prétentions de Dordolio ?

— Je n'ai aucun commentaire à ajouter. Ma déclaration doit être interprétée dans son sens le plus général.

— Pour ma part, je ne vous réclame rien. Si je suis venu hier, c'était pour vous informer du sort de votre fille.

Le Seigneur Cizante huma son bâtonnet d'encens.

— Cette affaire a cessé de m'intéresser.

Anacho émit un ricanement inattendu.

— C'est bien normal ! Autrement, vous seriez contraint d'honorer vos engagements !

— Absolument pas ! répondit le Seigneur Cizante. Ce que j'ai dit était exclusivement destiné au personnel de ma Maison.

— Ah ! Ah ! Qui croira une chose pareille alors que vous avez engagé des Assassins pour exécuter mon ami ?

Cizante s'immobilisa, son bâtonnet d'encens à la main.

— Quels Assassins ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Reith prit le relais :

— Votre aide de camp... (coup de pouce en direction d'Helsse)... a signé un contrat modèle 18 à mon encontre. J'ai l'intention de mettre Dordolio en garde. Une telle ladrerie est ignoble.

Cizante jeta un coup d'œil glacial à Helsse.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

L'aide de camp eut un haussement de sourcils irrité.

— Je me suis simplement efforcé d'exécuter les devoirs de ma charge.

— C'est un zèle mal placé ! Vous voulez ridiculiser la Maison du Jade Bleu ? Si jamais cette sordide histoire s'évente...

Le Seigneur Cizante n'acheva pas sa phrase. Helsse haussa les épaules et se servit une coupe de vin.

Reith se leva.

— Nous n'avons apparemment plus rien à nous dire.

— Un moment, dit Cizante sur un ton coupant. Laissez-moi réfléchir... Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, que ce présumé assassinat n'était qu'une fumisterie ?

Adam Reith secoua doucement la tête.

— Vous avez trop l'habitude de souffler tantôt le chaud et tantôt le froid. Mon scepticisme est total.

Cizante fit volte-face. Le bâton d'encens chut sur le tapis, qui commença de se carboniser. Reith le ramassa et le posa sur le plateau.

— Pourquoi prenez-vous cette peine ? s'étonna Helsse, railleur.

— Répondez vous-même à cette question.

Cizante fit signe à son aide de camp. Tous deux s'isolèrent dans un coin et, après s'être entretenus à mi-voix, il sortit. Helsse se tourna vers Reith.

— Le Seigneur Cizante m'a autorisé à vous verser une somme de dix mille sequins à condition que vous quittiez immédiatement le pays de Cath, que vous preniez le premier bateau en partance pour le Kotan.

— L'insolence du Seigneur Cizante est stupéfiante !

— Jusqu'où est-il disposé à faire monter les enchères ? demanda négligemment Anacho.

— Il n'a pas été explicite sur ce point, avoua Helsse. La seule chose qui l'intéresse est votre départ et il le facilitera dans toute la mesure du possible.

— Eh bien, disons un million de sequins, reprit l'Homme-Dirdir. Si nous devons accepter une aussi humiliante transaction, autant demander un maximum.

— C'est beaucoup trop. Vingt mille sequins me paraîtraient une somme plus raisonnable.

— Ce n'est pas assez ! s'exclama Reith. Nous avons besoin de plus, de beaucoup plus !

Helsse dévisagea les trois amis en silence. Enfin, il dit :

— Pour ne pas perdre de temps, je vais vous révéler le chiffre maximum que le Seigneur Cizante est prêt à accepter : cinquante mille sequins. Pour ma part, j'estime que c'est une offre généreuse. En outre, votre transport jusqu'au port de Vervodeï sera assuré.

— C'est d'accord, fit Reith. Il va sans dire que vous résilierez le contrat que vous avez passé avec la Compagnie Assassinat et Sécurité.

Helsse eut un petit sourire hésitant.

— J'ai déjà reçu des directives à ce propos. Quand quitterez-vous Settra ?

— Dans un jour à peu près.

Reith et ses amis quittèrent le palais avec cinquante rubans de sequins pourpres en poche et remontèrent dans le landau noir qui les attendait. Helsse ne les reconduisit pas.

Le véhicule s'éloigna vers l'est. Le crépuscule aux couleurs de cannelle était tombé mais les luminaires ne fonctionnaient pas encore. Au fond des parcs, dans les palais et les résidences, scintillaient des lumières brouillées ; une fête battait son plein dans un vaste jardin. Le landau franchit à grand fracas une passerelle de bois sculpté hérissée de lanternes et pénétra dans un quartier de maisons entassées où cafés et salons de thé débordaient sur la rue. Ce fut ensuite une zone sinistre d'immeubles à moitié inoccupés. Enfin, ils atteignirent l'Ovale.

Reith mit pied à terre. Traz le dépassa d'un bond en avant et empoigna à bras-le-corps une silhouette noire et muette. Une lueur métallique fulgura et le Terrien se plaqua au sol. Il n'évita cependant pas le brutal éclair d'un blanc violacé et quelque chose de brûlant l'atteignit en pleine tête. Il resta à plat ventre, à demi étourdi, tandis que Traz se colletait avec son agresseur. Anacho s'avança, pointa son aiguillon et un dard se planta dans l'épaule de l'assaillant. Le pistolet cliqueta sur le pavé.

Reith se releva, chancelant. Tout un côté de sa figure était douloureux comme s'il avait eu la joue brûlée ; une odeur d'ozone et de cheveux roussis montait à ses narines. Il s'avanza en titubant vers Traz qui, d'une clé au bras, immobilisait un personnage encagoulé qu'Anacho était en train de fouiller et de désarmer. Reith releva le capuchon et eût la stupéfaction de reconnaître l'Attentiste avec qui il s'était entretenu la veille.

Des passants, qui au début s'étaient tenus à l'écart, commençaient à s'attrouper. Un coup de sifflet perçant retentit : c'était la patrouille. L'Attentiste se débattit.

- Lâchez-moi ! Sinon, ils feront un exemple terrible !
- Pourquoi avez-vous voulu me tuer ? s'enquit Reith.
- Avez-vous besoin de le demander ? Laissez-moi partir, je vous en supplie !
- Pourquoi donc ? Vous avez essayé de m'assassiner. Que la police vous arrête !
- Non ! La répression s'abattrait sur notre Confrérie !
- Alors, pourquoi avez-vous essayé de me tuer ?
- Parce que vous êtes dangereux ! Vous risquez de nous diviser. Il y a déjà des dissensions ! Il est des âmes faibles qui manquent de foi. Ces gens-là veulent mettre la main sur un

astronef et partir ! Quelle folie ! L'orthodoxie est la seule voie. Vous constituez un danger et j'ai pensé que le mieux était d'extirper l'hérésie que vous incarnez.

Reith poussa un soupir d'exaspération. La patrouille était tout près.

— Nous quittons Settra demain. Vous vous êtes donné du mal pour rien !

D'une bourrade, il repoussa l'Attentiste qui trébucha et exhala un cri de douleur en portant la main à son épaule.

— Soyez-nous reconnaissant de notre miséricorde !

L'Attentiste se perdit dans l'obscurité tandis que les patrouilleurs, des hommes de haute taille à l'uniforme rayé de noir et de rouge, brandissant des matraques à l'extrémité incandescente, arrivaient en courant.

— Que se passe-t-il ?

— C'est un rôdeur qui a tenté de nous détrousser, répondit Reith. Il s'est enfui par là.

La patrouille fit demi-tour et le trio rentra dans l'auberge.

Tout en dinant, Reith expliqua à ses amis l'accord qu'il avait conclu avec Zarfo Detwiler.

— Si tout va bien, nous quitterons Settra demain.

— Ce ne sera pas trop tôt ! murmura Anacho d'une voix aigre.

— Effectivement. J'ai été espionné par les Wankh, brimé par l'aristocratie, assassiné ou presque par le « culte ». Ma résistance nerveuse a des limites !

Un jeune garçon revêtu d'une livrée rouge foncé s'approcha de leur table.

— Adam Reith ?

— Qui le demande ? s'enquit le Terrien, méfiant.

— J'ai un message pour vous.

— Donne-le.

Reith ouvrit le pli cacheté recouvert de caractères aux arabesques compliquées et déchiffra ceci :

La Compagnie Assassinat et Sécurité vous présente ses compliments. Il appert que vous, Adam Reith, vous êtes livré à des voies de fait contre un agent de notre société dans l'exercice

de ses fonctions légitimes, lui avez dérobé son matériel, avez porté atteinte à son intégrité physique et l'avez mis dans une position embarrassante. En conséquence, nous exigeons une indemnité compensatrice de dix-huit mille sequins. Si cette somme n'est pas immédiatement versée à notre siège central, vous serez tué par une combinaison de plusieurs méthodes. Nous vous serons obligés de vous exécuter dans les meilleurs délais. N'essayez ni de quitter Settra ni de vous récuser de quelque façon que ce soit sous peine de voir agraver les sanctions dont vous êtes passible.

Reith lança la missive sur la table.

— Dordolio, les Wankh, le Seigneur Cizante, Helsse, le « culte », la Compagnie Assassinat et Sécurité... qui encore ?

— Demain sera peut-être encore trop tard, soupira Traz.

10

Le lendemain matin, Reith appela le Palais du Jade Bleu grâce à un de ces étranges téléphones yao et demanda à parler à Helsse.

— Vous avez naturellement annulé le contrat passé avec la Compagnie Assassinat et Sécurité ?

— Il a été annulé. J'ai cru comprendre qu'ils ont décidé d'entreprendre une action indépendante. À vous, naturellement, d'y répondre par les moyens que vous jugerez appropriés.

— C'est bien mon intention. Nous quittons immédiatement Settra et nous acceptons l'assistance que nous a proposée le Seigneur Cizante.

Helsse fit entendre un borborygme qui n'engageait à rien.

— Quels sont vos plans ?

— Essentiellement, nous échapper vivants de Settra.

— Je vous rejoins incessamment. Je vous conduirai à une station de transports publics hors de la ville. Des navires appareillent quotidiennement à Vervodeï pour toutes les directions et vous en trouverez sans doute un qui vous conviendra.

— Nous serons prêts à midi. Peut-être même avant.

Reith se rendit à pied au foirail en prenant toutes les précautions possibles et il arriva au lieu de rendez-vous, avec l'assurance de n'avoir pas été suivi. Zarfo l'attendait, ses cheveux blancs cachés sous un bonnet aussi noir que son visage. Il le conduisit aussitôt dans le sous-sol d'une brasserie. Les deux hommes s'assirent devant une table de pierre ; le Lokhar fit signe au garçon et on leur apporta bientôt deux lourdes chopes de grès remplies d'une bière amère à la couleur terreuse.

Zarfo entra aussitôt dans le vif du sujet :

— Avant de me compliquer la vie en bougeant ne serait-ce que le petit doigt, je veux voir la couleur de votre argent.

Sans mot dire, Reith posa sur la table dix étincelants rouleaux de sequins pourpres.

— Ah ! s'exclama Zarfo en les dévorant des yeux. Comme c'est beau ! Ils sont pour moi ? Je les prends tout de suite en dépôt et je les garderai pour qu'il ne leur arrive rien.

— Et toi, qui te gardera ?

— Allons ! se moqua l'autre. Si l'on ne peut pas faire confiance à un camarade bien au frais dans une brasserie, qu'adviendra-t-il en face de l'adversité ?

Reith rempocha ses sequins.

— L'adversité est d'ores et déjà présente. Les Assassins n'ont pas goûté l'histoire d'hier. Au lieu de se venger sur toi, c'est à moi qu'ils ont envoyé des menaces.

— Oui, ce sont des gens extravagants. S'ils réclament de l'argent, bravez-les ! On peut toujours vendre chèrement sa vie.

— Ils m'ont averti de ne pas quitter Settra avant l'heure qu'ils ont choisie pour me tuer. Je me propose néanmoins de partir, et le plus vite possible.

— C'est judicieux. (Zarfo vida sa chope d'un trait et la reposa bruyamment sur la table.) Mais comment échapperez-vous aux Assassins ? Ils vont naturellement surveiller tous vos faits et gestes.

Reith sursauta en entendant un bruit : c'était seulement le serveur qui arrivait pour remplir la chope de Zarfo. Le Lokhar tirailla sur son nez pour dissimuler un sourire.

— Les Assassins sont entêtés mais, d'une façon ou d'une autre, nous les prendrons en défaut. Regagnez votre hôtel et faites vos préparatifs. J'irai vous retrouver à midi et on verra ce qu'on verra.

— À midi ? Si tard ?

— Une heure ou deux, quelle différence cela fait-il ? Il faut que je règle mes affaires.

Reith retourna à l'Hostellerie. Helsse était déjà arrivé dans son landau noir. L'atmosphère était tendue. À la vue du Terrien, il sauta sur ses pieds.

— Le temps nous est compté et cela fait un bon moment que nous nous morfondons ! Il nous en reste tout juste assez pour

sauter dans la première rame en partance pour Vervodeï cet après-midi !

— N'est-ce pas justement ce à quoi s'attendent les Assassins ? Ce plan me semble pécher par manque d'imagination.

L'aide de camp eut un haussement d'épaules irrité.

— Avez-vous une meilleure idée ?

— J'aimerais en trouver une.

Anacho demanda :

— Le Seigneur Cizante possède-t-il un appareil volant ?

— Oui, mais il est en panne.

— Peut-on en trouver d'autres ?

— Pour un but pareil ? Cela m'étonnerait.

Cinq minutes s'écoulèrent. Finalement, Helsse reprit la parole pour dire d'une voix douce :

— Plus nous attendrons, moins il vous restera de temps. (Il montra quelque chose de l'autre côté de la fenêtre.) Vous voyez ces deux hommes au chapeau rond ? Ils guettent votre sortie. Maintenant, nous ne pouvons même plus nous servir de la voiture.

— Allez donc leur dire de s'en aller, suggéra Reith.

— Ne comptez pas sur moi pour cela ! s'esclaffa Helsse.

Une demi-heure plus tard, Zarfo entra en bombant le torse.

Il salua le petit groupe d'un grand geste du bras.

— Tout est prêt ?

Reith désigna du doigt les Assassins postés sur la place.

— Ils nous attendent.

— Détestables créatures ! maugréa Zarfo. Ailleurs qu'au pays de Cath, on ne les tolérerait pas. (Il jeta un coup d'œil en coulisse en direction d'Helsse.) Pourquoi est-il ici, celui-là ?

Reith lui exposa la situation. Quand il eut fini, Zarfo examina l'Ovale.

— La voiture noire avec l'aileron bleu et argent... c'est le véhicule en question ? Dans ce cas, rien de plus simple : on va monter dedans et on partira comme ça.

— Il n'en est pas question, laissa tomber Helsse.

— Pourquoi ? s'enquit le Terrien.

— Le Seigneur Cizante ne tient nullement à être mêlé à cette histoire — et moi non plus. Dans le meilleur des cas, la Compagnie Assassinat et Sécurité m'inclurait dans le contrat.

Reith éclata d'un rire amer.

— Vous n'aviez qu'à ne pas faire appel à elle pour commencer ! On monte dans la voiture et vous nous conduisez loin de cette cité de fous !

Helsse, qui n'en revenait pas, prit un air dédaigneux et, au bout d'un instant, acquiesça.

— À votre gré.

Tout le monde sortit de l'Hostellerie. Les Assassins s'approchèrent du groupe.

— Vous êtes probablement Adam Reith ?

— C'est à quel sujet ?

— Pouvons-nous vous demander où vous comptez vous rendre ?

— Au Palais du Jade Bleu.

— C'est vrai ? (La question s'adressait à Helsse.)

— C'est vrai, répondit l'aide de camp d'une voix sans timbre.

— Vous êtes au courant de notre règlement et du barème des sanctions ?

— Bien entendu.

Les Assassins tinrent un conciliabule à voix basse. Puis l'un d'entre eux déclara :

— En ce cas, nous pensons que le plus sage est de vous accompagner.

— Il n'y a pas de place, rétorqua Helsse sur un ton sec.

Mais les Assassins, sans tenir compte de la protestation, s'approchèrent du landau. L'un d'eux s'apprêta à y monter. Zarfo le tira en arrière et l'autre se retourna :

— Prends garde ! Je suis membre de la Guilde !

— Et moi, je suis un Lokhar.

En disant ces mots, Zarfo gratifia l'homme d'une gifle énergique qui l'envoya rouler à terre. L'Assassin numéro deux en resta pantois. Après une seconde de stupéfaction, il sortit un pistolet. Le lance-aiguillons d'Anacho siffla et un dard se ficha dans sa poitrine. Le premier Assassin essayait de s'éloigner en

rampant. Zarfo lui flanqua un phénoménal coup de pied dans le menton et le malheureux s'affissa, inerte.

— Vite ! Montons ! Il est temps de changer de quartier.

— Quelle catastrophe ! soupira Helsse. Je suis un homme fini.

— Maintenant, quittons la ville par le chemin le plus discret, s'écria Zarfo.

Après avoir parcouru une série de ruelles, le landau s'engagea le long d'un chemin étroit et fut bientôt en rase campagne.

— Où nous conduisez-vous ? voulut savoir Reith.

— À Vervodeï.

— C'est ridicule ! gronda Zarfo. Dirigez-vous vers l'est. Il faut rejoindre le fleuve Jinga et le descendre jusqu'à Kabasas sur Parapan.

Helsse tenta de le raisonner :

— À l'est, c'est le désert, fit-il d'une voix calme. Le landau tombera en panne et nous n'avons pas de cellules énergétiques de rechange.

— Aucune importance !

— Cela n'a peut-être pas d'importance pour vous mais ça en a pour moi. Comment retournerai-je à Settra ?

— Après ce qui s'est passé, cela vous regarde !

Helsse murmura quelque chose dans sa barbe.

— Je suis un homme marqué. Ils me mettront à l'amende de cinquante mille sequins que je suis incapable de payer – et tout cela à cause de vos élucubrations !

— Pensez ce que vous voudrez, mais continuez de rouler vers l'est jusqu'à ce que la voiture s'arrête ou qu'il n'y ait plus de route. On verra ce qui arrivera d'abord !

Helsse eut un geste fataliste.

Ils s'enfoncèrent dans une plaine d'une étrange beauté, sillonnée de ruisseaux au cours lent et ponctuée de lacs à perte de vue. Les ramures tabac des noirs arbres pleureurs trempaient dans l'eau. Reith se retournait sans cesse mais il n'y avait aucun signe de poursuivants. Peu à peu, Settra se perdit au loin.

Helsse avait perdu son air boudeur. Il fouillait la route du regard et son expression trahissait presque une sorte d'impatience qui éveilla les soupçons de Reith.

— Arrêtez un instant ! ordonna le Terrien.

— Arrêter ? Pourquoi ? dit Helsse en regardant autour de lui.

— Qu'y a-t-il devant nous ?

— La montagne.

— Comment se fait-il que la route soit en si bon état ? Apparemment, la circulation n'est guère intense.

— Oh ! s'exclama Zarfo, le camp des fous ! Il est sûrement là-bas, dans la montagne !

Helsse eut un sourire forcé.

— Vous m'avez dit de vous conduire jusqu'au bout de la route. Vous n'avez pas stipulé que je ne devais pas vous emmener à l'asile.

— Considérez maintenant que c'est chose faite, dit Reith. Et plus d'innocentes facéties de ce genre à l'avenir, je vous prie !

Helsse serra les lèvres et reprit sa mine boudeuse. Arrivé à une intersection, il mit le cap au sud. Bientôt, la route commença à monter.

— Qu'y a-t-il par là ? s'enquit le Terrien.

— D'anciennes mines de mercure, des résidences de montagne et quelques fermes.

La voiture s'enfonça dans une forêt tapissée de mousse noire. La pente se faisait de plus en plus raide. Un nuage masqua le soleil et le sous-bois s'assombrit. À la futaie succéda une prairie noyée de brouillard.

Helsse jeta un coup d'œil sur un cadran.

— Il nous reste encore pour une heure d'énergie.

— Que trouve-t-on de l'autre côté ? demanda Reith en désignant un pic du doigt.

— Une contrée sauvage, les tribus des Hoch Hars, le lac de la Montagne Noire et les sources du Jinga. La route n'est ni sûre ni facile. Elle constitue cependant un moyen de sortir du pays de Cath.

Ils traversèrent la prairie, où se dressaient, ici et là, des arbres au tronc massif dont les feuilles ressemblaient à des champignons jaunes. La route devenait de plus en plus

mauvaise. Par endroits, elle était obstruée par des branches tombées. Devant eux se dressait un haut promontoire rocheux.

La route s'achevait devant une mine abandonnée. Au moment où ils l'atteignirent, l'index du cadran d'énergie tomba à zéro. Le landau s'immobilisa avec une plainte poussive et une violente secousse. Seul le murmure du vent brisait le silence.

Le petit groupe mit pied à terre avec ses maigres biens. Le brouillard s'était dissipé. Un soleil froid filtrait à travers les nuages, baignant le paysage de sa lumière couleur de miel. Reith étudia l'escarpement. Il se tourna vers Helsse :

— Alors, que fait-on ? On continue jusqu'à Kabasas ou on retourne à Settra ?

— On retourne à Settra, naturellement, fit l'autre en jetant un regard affligé à la voiture.

— À pied ?

— Cela vaut mieux que d'aller à Kabasas à pied !

— Et les Assassins ?

— Il faudra que je prenne mes risques.

Reith sortit son sondoscope et examina la route qu'ils avaient suivie.

— Apparemment, personne ne nous poursuit. Vous...

Il s'interrompit, étonné par l'expression d'Helsse.

— Quel est cet instrument ? demanda ce dernier.

Le Terrien le lui expliqua.

— Dordolio n'avait pas tort ! s'exclama l'aide de camp d'une voix qui trahissait l'étonnement. Il disait vrai !

— Je ne sais pas ce que Dordolio vous a raconté sinon que nous étions des barbares, répliqua Reith, mi-amusé, mi-ennuyé. Sur ce, adieu ! Vous transmettrez mes compliments au Seigneur Cizante.

— Attendez un peu ! (Helsse, l'air indécis, regarda du côté de Settra.) Après tout, je serai peut-être plus en sécurité à Kabasas. Les Assassins me considèrent sûrement comme votre complice. (Il balaya la montagne du regard et poussa un soupir lugubre.) Mais c'est de la folie pure !

— Il ne faudrait quand même pas oublier que, si nous en sommes là, ce n'est pas de notre faute, répliqua Reith. Allons... mettons-nous en marche.

Ils escaladèrent les terrils et jetèrent un coup d'œil à l'intérieur du boyau d'où suintait une boue rouge.

Des traces de pas se dirigeaient vers la galerie. Ces empreintes avaient sensiblement les dimensions de pieds humains mais leur forme évoquait celle d'une gourde. On distinguait à cinq centimètres du bord trois échancrures évoquant des orteils. Penché sur ces empreintes, Reith sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque. Il tendit l'oreille mais aucun son ne sortait du boyau.

— Qu'est-ce que c'est que ces empreintes ? demanda-t-il à Traz.

— Peut-être celles d'un Phung qui marchait pieds nus – un petit Phung. Mais ce sont plus vraisemblablement les traces d'un Pnume. Elles sont fraîches. Il nous guettait.

— Ne restons pas là, murmura le Terrien.

Une heure plus tard, ils parvinrent à la cime du promontoire et firent halte pour contempler le panorama. À l'ouest, la plaine se perdait dans la grisaille du crépuscule naissant et Settra n'était qu'une tache incolore semblable à une ecchymose. Très loin à l'est scintillait le lac de la Montagne Noire.

Les voyageurs passèrent une nuit d'effroi à l'orée d'une forêt, sursautant au moindre bruit : un cri ténu et inquiétant, un tap-tap qui aurait pu être produit par un marteau frappant une bille de bois dur, le hululement cauteleux des molosses de la nuit...

L'aube pointa enfin. Après un triste petit déjeuner à base de cosses d'herbe à pèlerin, les cinq se remirent en marche. Ils durent descendre une muraille de basalte pour gagner le fond d'une vallée boisée. Devant eux, calme et immobile, brillait le lac de la Montagne Noire. Une barque de pêche y glissait lentement ; elle ne tarda pas à disparaître derrière une saillie de rocher.

— Ce sont des Hoch Hars, dit Helsse. De vieux ennemis des Yao. À présent, ils ne sortent plus de la montagne.

Traz leva le bras.

— Il y a un chemin.

— Je n'en vois pas, fit Reith.

— Il est quand même là et je sens une odeur de fumée. Cinq kilomètres...

Quelques minutes plus tard, le jeune homme fit soudain un geste :

— Des hommes s'approchent.

Malgré tous ses efforts, Reith n'entendait rien. Mais, en effet, trois hommes ne tardèrent pas à surgir devant eux. Très grands, la taille épaisse, les membres fuselés, ils étaient vêtus de jupons crasseux faits d'une sorte de fibre blanche et de courtes capes de la même matière. Ils s'arrêtèrent net à la vue des voyageurs, puis firent demi-tour et rebroussèrent chemin en jetant des regards anxieux derrière eux.

Au bout de quelques centaines de mètres, la piste, quittant la jungle, s'infléchissait pour longer le bord marécageux du lac. Le village hoch har sur pilotis s'achevait par un appontement auquel étaient amarrées une douzaine de barques. Sur le rivage, une bande d'hommes, l'air nerveux et batailleur, faisaient les cent pas, le couteau de brousse ou l'arc à la main.

Les voyageurs s'approchèrent.

Le plus grand et le plus robuste des Hoch Hars lança d'une voix ridiculement haut perchée :

— Qui êtes-vous ?

— Des voyageurs qui se rendent à Kabasas.

L'autre les regarda avec incrédulité, puis ses yeux se posèrent sur la piste qui sinuait à travers la montagne.

— Où est le reste de la troupe ?

— Il n'y a pas de troupe. Nous sommes seuls. Pouvez-vous nous vendre un bateau et un peu de ravitaillement ?

Les Hoch Hars déposèrent leurs armes.

— Les vivres sont rares, grommela leur porte-parole. Et nos barques sont notre bien le plus précieux. Qu'avez-vous à nous proposer en échange ?

— Seulement quelques sequins.

— À quoi bon des sequins s'il faut aller à Settra pour les dépenser ?

Helsse dit quelques mots à l'oreille de Reith, qui reprit à l'adresse de son interlocuteur :

— Eh bien tant pis ! En ce cas, nous allons poursuivre notre route. Je sais qu'il y a d'autres villages au bord du lac.

— Quoi ? Vous feriez affaire avec ces voleurs et ces gredins ? C'est tout ce qu'ils sont ! Bon... Pour vous éviter cette folie, nous nous résignerons à chercher un arrangement.

Au bout du compte, Reith obtint, moyennant deux cents sequins, une embarcation en bon état et ce que le chef des Hoch Hars affirma être suffisant comme provisions de bouche pour atteindre Kabasas : quelques caisses de poisson sec, des sacs de tubercules, des rouleaux d'écorce à poivre, des fruits frais et en conserve. Contre un supplément de trente sequins, il loua en outre les services d'un certain Tsutso, un jeune garçon au visage lunaire, au port assez imposant dont le sourire affable révélait des dents solides, et qui serait leur guide. Les premières étapes, déclara Tsutso, seraient les plus délicates :

— D'abord, les rapides. Ensuite, la Grande Pente. Après, le voyage devient facile : il n'y a plus qu'à se laisser porter par le courant jusqu'à Kabasas.

À midi, on mit à la voile et le petit bateau leva l'ancre. Tout au long de l'après-midi, il cingla plein sud en direction des deux falaises escarpées qui marquaient la fin du lac et le début du fleuve Jinga. Le soleil se couchait quand il traversa le goulet. L'une et l'autre collines étaient couronnées de ruines qui se découpaient en noir sur le ciel de cendre. Au pied de celle de droite, il y avait une petite anse et une plage. Reith proposa d'y établir le camp pour la nuit, mais Tsutso ne voulut rien savoir :

— Les châteaux sont hantés. À minuit, les fantômes de Tschaï y rôdent. Voudrais-tu que nous soyons tous souillés ?

— S'ils ne quittent pas les châteaux, je ne vois pas ce qui nous empêche de camper sur la grève.

Tsutso décocha au Terrien un coup d'œil étonné et maintint l'esquif au milieu du courant à égale distance des deux châteaux en ruine. Quelque quinze cents mètres plus loin, il aborda un îlot rocheux – c'était là que le Jinga prenait sa source.

— Ici, nous n'aurons rien à craindre des habitants de la forêt.

Après s'être restaurés, les voyageurs s'étendirent autour du feu de camp et rien ne troubla leur sommeil sinon les

siflements modulés qui venaient de la jungle et, une fois, très loin, le morne glapissement des molosses de la nuit.

Le lendemain, ils franchirent de violents rapides qui se succédaient sur une quinzaine de kilomètres, et Reith estima que leur guide avait gagné au moins dix fois son salaire. La forêt s'était raréfiée et avait cédé la place à des bouquets d'arbustes épineux. À présent, les rives étaient nues et, bientôt, ils entendirent un bruit bizarre – une sorte de grondement sifflant qui semblait provenir de partout.

— C'est la Grande Pente, expliqua Tsutso.

Une centaine de mètres plus loin, le fleuve basculait comme tranché net. Avant que Reith et ses compagnons aient eu le temps de protester, l'embarcation avait viré de bord pour serrer au plus près de la berge.

— Attention, tout le monde ! lança le Hoch Har. C'est la Grande Pente ! Cramponnez-vous ferme !

Le rugissement des flots noyait presque sa voix. L'esquif se précipita au fond d'une gorge obscure dont les parois défilaient avec une stupéfiante vitesse. Le fleuve n'était plus qu'une surface noire et bouillonnante écumant autour de la coque. Les voyageurs, recroquevillés sur eux-mêmes, faisaient mine d'ignorer le sourire condescendant de Tsutso. La course folle se poursuivit de longues minutes. Enfin, après avoir franchi un véritable champ de mousse, la barque retrouva des eaux calmes.

Des falaises abruptes, hautes de trois cents mètres, bordaient le fleuve, muraille de grès brunâtre où s'accrochaient des touffes de buissons noirs. Tsutso mouilla le long d'une plage de galets.

— C'est ici que je vous abandonne.

— Ici ? s'exclama Reith médusé. Au fond de ce canyon ?

Le guide leva le bras, désignant une piste qui serpentait le long de la falaise.

— Le village est à huit kilomètres.

— Dans ce cas, adieu. Et tous nos remerciements.

— Ce n'est pas la peine, répondit Tsutso avec un geste indulgent. Les Hoch Hars sont un peuple généreux, sauf quand ils ont affaire aux Yao. Si vous aviez été des Yao, les choses ne se seraient pas passées aussi bien.

Reith regarda du côté d'Helsse, qui ne desserrait pas les lèvres.

— Les Yao sont vos ennemis ?

— Ce sont nos persécuteurs. Ils ont jadis détruit l'ancien empire des Hoch Hars. À présent, ils restent de l'autre côté de la montagne et ils ont raison parce que nous savons les reconnaître à leur odeur de la même façon que nous savons reconnaître le poisson avarié. (Il sauta lestement à terre.) Plus loin, vous trouverez le marécage. À moins de vous perdre ou de réveiller les hommes des marais, c'est comme si vous étiez déjà à Kabasas.

Et, levant la main en un dernier geste d'adieu, Tsutso s'éloigna le long du sentier.

Le bateau glissait dans une pénombre sépia. Tout là-haut, le ciel était un frémissant ruban de soie. Peu à peu, les parois du canyon s'évasèrent. Ils naviguèrent ainsi tout l'après-midi. Au crépuscule, ils bivouaquèrent sur une petite plage où ils passèrent la nuit. Le silence avait quelque chose de fantastique.

Le lendemain, le fleuve émergea dans une vaste vallée tapissée de hautes herbes jaunes. Les collines s'éloignèrent ; la végétation qui poussait sur les rives devenait plus épaisse, plus dense. Elle grouillait de petites créatures, moitié araignées et moitié singes, qui glapissaient plaintivement en soufflant des jets de liquide miasmatique en direction du bateau. Des affluents venaient grossir le Jinga dont le cours placide s'élargissait. Le jour suivant apparurent des arbres d'une hauteur considérable qui se profilaient sur le ciel bistre. À midi, la jungle environnait les voyageurs. La voile pendait, flasque, et l'air était chargé d'une odeur de bois humide et de pourriture. Les créatures arboricoles ne quittaient pas les cimes entre lesquelles elles bondissaient. Au ras de l'eau, dans l'ombre, voletaient des papillons légers comme mousseline, des insectes accrochés à des sphères pâles, des espèces d'oiseaux dotés de quatre ailes molles. À un moment donné, les voyageurs entendirent de puissants grondements et un bruit de piétinement ; plus tard, ce fut un sifflement féroce suivi de

couinements stridents. La source de ces bruits demeurait invisible.

Petit à petit, les berges s'évasaient. Le Jinga coulait sereinement, émaillé de dizaines et de dizaines de petites îles disparaissant sous une végétation hérissée de frondes, de plumets, d'arborisations en éventail. Soudain, Reith crut distinguer à la limite de son champ de vision une pirogue transportant trois adolescents coiffés de plumes. Mais, quand il tourna la tête, il ne vit qu'un îlot et ne sut jamais s'il avait été ou non le jouet d'une illusion. Le même jour, un monstre reptilien de six mètres de long se lança à leur poursuite mais, arrivé à une quinzaine de mètres de l'embarcation, il cessa de s'intéresser à celle-ci et disparut dans les profondeurs.

Au coucher du soleil, les voyageurs établirent leur camp sur la plage d'une petite île. Au bout d'une demi-heure, Traz manifesta une certaine nervosité. Il donna un coup de coude à Reith et désigna la végétation du doigt.

Un froissement furtif déchira le silence et, presque aussitôt, une odeur lourde envahit leurs narines. Quelques instants plus tard, le monstre aquatique qui leur avait fait un brin de conduite se précipita sur eux avec un hurlement. Reith tira, visant à la gueule. Le dard explosif fracassa le crâne de l'animal, qui se mit à tourner en rond en ondulant avant de couler à pic.

Tous les cinq se rassirent autour du feu. Voyant Reith ranger son arme dans sa sacoche, Helsse, incapable de maîtriser plus longtemps sa curiosité, lui demanda :

— J'aimerais savoir où vous vous êtes procuré cet instrument.

— J'ai appris que la franchise est susceptible de créer des difficultés, répondit le Terrien. Votre ami Dordolio estime que je suis fou. Anacho, l'Homme-Dirdir, préfère le terme d'« amnésique ». Alors, pensez ce que bon vous semble.

— Quelles étranges histoires pourrions-nous tous raconter si la franchise était la règle ! murmura Helsse comme s'il se parlait à lui-même.

— La franchise ? lança Zarfo d'une voix gouailleuse. Ce n'est pas la peine ! Je suis prêt à raconter des tas d'histoires bizarres pourvu qu'il y ait quelqu'un pour m'écouter.

— Je n'en doute pas, rétorqua Helsse, mais qui cherche implacablement ses objectifs doit garder son secret.

Traz, qui détestait Helsse, se détourna avec un reniflement méprisant.

— À qui fait-il allusion ? Je n'ai ni secrets ni idées fixes.

Zarfo lui adressa un clin d'œil.

— Il doit s'agir de l'Homme-Dirdir.

Anacho secoua la tête.

— Des secrets ? Non. Je n'ai que des réticences. Et aucun but primant tout le reste. J'accompagne Adam Reith parce que je n'ai rien de mieux à faire. Je suis un hors caste parmi les sous-hommes. Mon unique objectif est de survivre.

Zarfo enchaîna :

— Moi, j'ai un secret : l'emplacement de la cachette où je terre mes sequins. Mes buts ? Ils sont tout aussi modestes : quelques arpents de prairie au bord de la rivière au sud de Smargash, une maisonnette au milieu d'un verger, une fillette prévenante qui préparera mon thé. Voilà des ambitions dont je vous conseille de vous inspirer.

Helsse, les yeux fixés sur le feu, sourit vaguement.

— Mes pensées, que je le veuille ou non, sont un secret. Quant à mes objectifs... si je retourne à Settra et réussis à calmer la Compagnie Assassinat et Sécurité, je serai satisfait.

Reith leva la tête vers le ciel. Les nuages s'amoncelaient, masquant les étoiles.

— Pour ma part, si je passe la nuit au sec, je serai bien content.

Ils tirèrent leur bateau sur la plage, le retournèrent et s'abritèrent sous la voile. La pluie commença à tomber, éteignant le feu et formant de petites mares qui s'infiltraient sous l'embarcation.

Enfin, l'aube se leva, trouble et grise. À midi, les nuages se déchirèrent. On mit le bateau à l'eau, on rechargea les provisions et on repartit en direction du sud.

Le fleuve s'élargissait toujours et ses berges n'étaient plus que deux traits sombres. Ils ne s'arrêtèrent qu'à la tombée de la nuit. Le crépuscule était un chaos d'ors, de noirs et de bistres. Les voyageurs cherchèrent un endroit où aborder. La rive n'était

qu'une succession de plaques de vase. Enfin, alors que les ténèbres s'épaissaient, ils repérèrent une langue de sable où ils bivouaquèrent.

Le lendemain, ils entrèrent dans la région des marais. Là, le Jinga se ramifiait en une douzaine de bras au cours paresseux serpentant parmi des îlots recouverts de joncs, et les cinq compagnons se virent forcés de passer la nuit dans leur étroite embarcation. Le lendemain, en fin de journée, ils arrivèrent en vue d'une sorte de digue déclive, chaussée de schiste gris en dents de scie, assise sur des îlots rocheux et qui traversait le marécage. Dans un passé remontant à la nuit des temps, l'une ou l'autre des peuplades du vieux Tschaï avait utilisé ces îlots comme enrochements pour étayer le glacis à présent effondré. Les voyageurs dressèrent leur camp sur le plus grand d'entre eux. Ils mangèrent le poisson séché et les lentilles moisies que leur avaient fournis les Hoch Hars.

Traz, qui avait l'air nerveux, fit le tour de l'îlot et grimpa en haut du promontoire le plus élevé pour observer longuement l'ancienne jetée. Reith, que l'inquiétude manifeste de l'adolescent mettait mal à l'aise, l'y rejoignit.

— Vois-tu quelque chose ?

— Non, rien.

Le Terrien examina le paysage. Le mauve sombre du ciel, la masse des autres îlots se reflétaient dans l'eau. Tous deux retournèrent auprès du feu de camp et Reith organisa un tour de garde.

Il se réveilla à l'aube et réalisa instantanément que personne ne l'avait appelé pour prendre la relève. Il remarqua alors que le bateau n'était plus là et il secoua Traz à qui avait été attribuée la première veille.

— Qui t'a relevé ?

— Helsse.

— Il ne m'a pas appelé. Et la barque a disparu.

— Lui aussi, murmura Traz.

C'était vrai. Traz désigna du doigt l'îlot le plus proche.

— Le bateau est là, Helsse a eu envie de faire une petite promenade nocturne.

Reith alla jusqu'au rivage et appela :

— Helsse ! Helsse !

Il n'y eut pas de réponse. Et Helsse était invisible.

Le Terrien calcula la distance à laquelle se trouvait l'esquif. L'eau était lisse et opaque comme de l'ardoise. Il hocha la tête. L'embarcation se trouvait à moins de quarante mètres. Alors ? Était-ce un piège ?

Il prit dans sa sacoche le rouleau de corde qui avait fait partie de son matériel de survie, y attacha une pierre et la lança en direction de la barque mais la manqua. Il l'avait lancée trop court. Quand il la hala, elle se raidit soudain et frémit au contact de quelque chose de vivant.

Reith fit une grimace. Il recommença l'opération et, cette fois, l'extrémité lestée du filin tomba à l'intérieur de l'esquif, qui s'ébranla quand il exerça une traction.

Il se rendit à son bord jusqu'à l'îlot voisin, en compagnie de Traz, mais ne trouva aucune trace d'Helsse. Cependant, il découvrit sous un rocher l'entrée d'un boyau en pente douce qui s'enfonçait dans le sol. Traz y plongea la tête, écouta, renifla. Il fit signe à son compagnon de l'imiter. Le Terrien perçut une odeur fétide – on aurait dit un nid de vers de terre. Il appela d'une voix sourde :

— Helsse ! (Et recommença, plus fort :) Helsse !

Mais ce fut en vain.

Les deux compagnons rejoignirent les autres.

— On dirait que c'est un tour des Pnume, murmura Reith.

Ils mangèrent en silence et, indécis, attendirent fébrilement une bonne heure. Enfin, ils rechargèrent sans hâte le bateau et levèrent l'ancre. Tourné vers l'arrière, Reith scruta l'îlot de son sondoscope jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.

Les bras du Jinga se rejoignirent et le marais devint jungle. Frondes et lianes se balançait au-dessus des eaux noires. Des papillons géants passaient comme des fantômes. À son niveau supérieur, la forêt était un univers à part – rubans roses et jaune pâle se tortillant dans les airs comme des anguilles, globes noirs et duveteux dotés de six longs bras blancs qui bondissaient prestement de branche en branche... Une fois, très loin, Reith aperçut de grandes huttes de joncs entrelacés, nichées dans les ramures et, un peu plus tard, l'embarcation passa sous une passerelle volante constituée de branchages et de cordages rudimentaires. Trois hommes nus apparurent au moment où l'esquif en approchait – graciles, fluets, la peau parcheminée. Éberlués à la vue du bateau, ils franchirent la passerelle au pas de course et se perdirent dans la forêt.

Pendant une semaine, les voyageurs continuèrent leur route sans encombre. Le Jinga ne cessait de s'élargir. Un jour, ils croisèrent un canot à bord duquel un vieillard péchait au filet. Le lendemain, ils virent un village et, le surlendemain, un navire à moteur les dépassa en vrrombissant. La nuit suivante, ils s'arrêtèrent dans une bourgade et passèrent la nuit dans une auberge sur pilotis.

Ils voguèrent encore deux jours, poussés par une bonne brise. Le fleuve était profond et large ; le vent y creusait des vagues de bonne taille et la navigation commençait à être malaisée. Quand ils abordèrent le prochain village, ils avisèrent un bateau prêt à prendre le départ ; abandonnant leur barque, ils montèrent à son bord pour se rendre à Kabasas sur le Parapan.

Trois jours durant, ils jouirent du confort des hamacs et d'une nourriture fraîche. Le quatrième jour, à midi, alors que, à bâbord comme à tribord, les berges du fleuve étaient invisibles, ils distinguèrent à l'ouest les dômes bleus de Kabasas.

Kabasas, comme Coad, était un centre commercial desservant l'intérieur. Comme Coad également, c'était, semblait-il, un nid d'intrigues. Les quais étaient bordés de magasins et d'entrepôts ; derrière, une succession de bâtiments à arcades et à colonnades, aux façades de plâtre beiges, grises, blanches ou bleu foncé, escaladaient les hauteurs. Pour quelque raison qu'Adam Reith ne parvint jamais à élucider, chacun de ces édifices avait un mur déclive, extérieurement ou intérieurement, ce qui conférait à la cité un aspect curieusement irrégulier qui était d'ailleurs en harmonie avec le comportement de sa population. Les habitants de Kabasas étaient des gens vifs et minces, à la longue chevelure châtain, aux pommettes larges, aux yeux noirs et étincelants. Les femmes étaient d'une beauté remarquable et Zarfo mit ses compagnons en garde :

— Si vous attachez quelque valeur à l'existence, ne prêtez aucune attention aux femmes. Ne les regardez pas, même si elles cherchent à vous provoquer ou à vous aguicher. Elles mènent un jeu bizarre, à Kabasas. Si quelqu'un a le malheur de manifester une ombre d'admiration à leur égard, elles se mettent à pousser des cris furieux et, aussitôt, une centaine d'autres femmes se précipitent, glapissant et hurlant des injures, pour étriper le misérable !

— Diable ! murmura Reith. Et les hommes ?

— S'ils le peuvent, ils viennent à la rescouasse et cognent dans le tas à la plus grande satisfaction de tout le monde. C'est là, en vérité, leur façon de se faire la cour. Un homme qui s'éprend d'une fille commence par l'étriller, et il ne vient à l'idée de personne de les séparer. Si elle est d'accord, elle vient retrouver le garçon pour en redemander et, lorsqu'il se prépare à la rosser de nouveau, elle s'abandonne à lui. Telles sont les tristes règles de la galanterie en honneur chez les Kabs.

— Je trouve cela assez déplaisant, fit Reith.

— Oui. Et pervers, en plus. Mais c'est comme ça que les choses se passent à Kabasas. Pendant notre séjour, je vous conseille de vous en remettre à moi et, pour commencer, je choisis l'auberge du Dragon de Mer comme base d'opérations.

— Mais nous n'allons pas nous éterniser ici ! Pourquoi ne pas aller directement au port nous mettre en quête d'un navire qui nous fera franchir le détroit de Parapan ?

Zarfo tirailla sur son long nez noir.

— Les choses ne sont jamais aussi simples. À quoi bon nous priver du confort de l'auberge du Dragon de Mer ? On pourrait y rester une ou deux semaines ?

— Tu as, évidemment, l'intention de payer ta part ?

Les sourcils de Zarfo prirent une forme circonflexe.

— Vous savez bien que je suis un homme pauvre. Chacun des sequins que j'ai gagnés représente bien de la peine. Il me semble que, dans une expédition commune comme la nôtre, tout doit être basé sur la générosité.

— Nous passerons la nuit à l'auberge du Dragon de Mer et nous appareillerons demain, transigea Reith.

Le Lokhar émit un grognement de désapprobation.

— Ma « place » m'interdit de contrarier vos désirs. Hummph ! Si je comprends bien, vous comptez vous rendre à Smargash, recruter sur place une équipe de techniciens et rallier ensuite Ao Hidis ?

— En effet.

— Eh bien, il va falloir agir avec prudence ! Je propose que nous gagnions Zara par mer – c'est de l'autre côté du Parapan – et que nous remontions ensuite le fleuve Ish. Vous n'avez pas perdu votre argent ?

— N'aie crainte.

— Prenez-en bien soin. Les voleurs de Kabasas sont adroits ; ils se servent de pincettes de neuf mètres de long. Vous voyez l'édifice qui domine la plage ? C'est l'auberge du Dragon de Mer !

L'auberge du Dragon de Mer était en vérité un établissement de prestige. Les salons y étaient vastes et les chambres confortables. La décoration du restaurant évoquait un jardin sous-marin ; il y avait même des grottes obscures où l'on servait les adeptes d'une secte locale qui se refusaient à se montrer en public pendant l'acte de déglutition.

Reith se fit apporter du linge frais (l'auberge comportait une chemiserie) et prit un bain sur la terrasse. Quand il se fut récuré, on l'aspergea de liquide tonifiant et on le massa avec des poignées de mousse odorante. Après ces ablutions, il revêtit une robe de lin blanc et remonta dans sa chambre.

Un homme vêtu d'un costume bleu en piteux état était assis sur le lit. Reith écarquilla les yeux. C'était Helsse. L'aide de camp du Seigneur Cizante lui rendit son regard. Son expression était indéchiffrable. Il ne fit pas un mouvement, ne prononça pas un mot.

Le silence était intense.

Lentement, Reith recula jusqu'au balcon et s'arrêta, hésitant. Son cœur battait comme s'il avait vu un fantôme. Zarfo apparut, ses blancs cheveux flottant, et se dirigea vers sa propre chambre. Reith lui fit signe.

— Viens ! Je voudrais te faire voir quelque chose.

Il conduisit le Lokhar jusqu'à sa porte qu'il entrebâilla, s'attendant presque à trouver la pièce vide. Mais Helsse était toujours à la même place.

— Est-il fou ? fit Zarfo dans un souffle. Il nous regarde en se moquant de nous sans parler !

— Que faites-vous ici, Helsse, demanda le Terrien. Que vous est-il arrivé ?

Helsse se leva. Machinalement, Reith et Zarfo s'effacèrent. Il les regardait avec, sur ses lèvres, l'ébauche d'un pâle sourire. Il gagna le balcon, descendit l'escalier à pas lents. À un moment donné, il se retourna, révélant aux deux autres l'ovale blafard de son visage. Puis il disparut comme un spectre.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Reith d'une voix rauque.

Zarfo qui, pour une fois, avait perdu sa faconde, secoua la tête.

— C'est encore une des plaisanteries dont les Pnume sont friands.

— Peut-être aurions-nous dû le retenir ?

— Il serait resté s'il l'avait voulu.

— Mais je doute qu'il ait toute sa raison.

En guise de réponse, Zarfo se contenta d'un haussement d'épaules.

Reith s'approcha de la balustrade et contempla la ville.

— Eh bien ! Les Pnume connaissent les chambres qui nous ont été attribuées !

— Le voyageur qui descend le Jinga aboutit forcément à Kabasas, répliqua Zarfo d'une voix acide. S'il n'a pas les deux pieds dans le même sabot, il s'installe à l'auberge du Dragon de Mer. C'est une déduction qu'il est facile de faire. À cela s'arrête l'omniscience des Pnume.

Le lendemain, Zarfo quitta l'auberge. Il ne tarda pas à revenir, accompagné d'un individu courtaud au teint d'acajou, l'air avantageux, qui boitillait comme si ses chaussures étaient trop étroites. Il avait un visage couturé et torve, des petits yeux inquiets au regard oblique.

— Eh bien, commença Zarfo avec grandiloquence, je mets à votre disposition le commodore Dobagq Hrostilfe, homme de bon conseil qui arrangera tout.

Reith se dit qu'il n'avait jamais vu une aussi belle tête de truand.

— Hrostilfe commande le *Pibar*, poursuivit Zarfo. Il nous conduira à destination, même si nous devons nous rendre à l'autre bout de Vord, pour une somme dérisoire.

— Combien demande-t-il pour traverser le détroit de Parapan ?

— Pas plus de cinq mille sequins... Le croiriez-vous ? s'exclama le Lokhar.

Reith eut un rire dédaigneux.

— Je n'ai plus besoin de ton concours, Zarfo. Vous n'aurez qu'à essayer de trouver une autre dupe, ton ami Hrostilfe et toi.

— Quoi ? Me dire cela après avoir risqué ma vie en traversant cette infernale cataracte, après les épreuves de toutes sortes que j'ai endurées !

Mais Reith, déjà, s'éloignait. Zarfo, l'oreille basse, courut derrière lui.

— Adam Reith, vous avez commis une grosse erreur.

— Oui ! acquiesça le Terrien, la mine sévère. En faisant appel à tes services au lieu d'engager quelqu'un d'honnête.

— Qui ose mettre mon honnêteté en doute ? s'écria Zarfo, ivre d'indignation.

— Moi. Hrostilfe m'aurait loué son bateau pour cent sequins. Il t'en a demandé cinq cents et tu lui as dit : « Pourquoi n'en tirerions-nous pas un bénéfice tous les deux ? Adam Reith est crédule. Je dirai un prix. Il y aura mille sequins pour toi et le surplus m'appartiendra. » Tu peux t'en aller. Je n'ai plus besoin de toi.

Le Lokhar se tordit tristement le nez.

— Vous me causez un préjudice considérable. Je venais justement de tancer Hrostilfe, qui m'a avoué son escroquerie. À présent, il demande... (Zarfo s'éclaircit la gorge)... douze cents sequins.

— Trois cents, et c'est mon dernier mot.

Zarfo leva les bras au ciel et s'éloigna à grands pas. Quelques instants plus tard, Hrostilfe vint prier Reith de jeter un coup d'œil sur son bateau et le Terrien le suivit.

Le *Pibar* était un sémillant navire de douze mètres, mû par un réacteur électrostatique. La faisant à l'esbroufe, Hrostilfe accompagnait la visite d'un commentaire sur le mode plaintif :

— C'est un bâtiment de haute mer, et rapide avec ça ! Le prix que vous proposez est ridicule ! Que faites-vous de ma technicité, de mon expérience navale ? Vous rendez-vous compte de ce que coûte l'énergie ? La traversée mettra à plat une cellule énergétique... cent sequins que je ne peux pas me permettre de perdre. Il faudra que vous payiez les frais d'énergie et les vivres en supplément. J'ai beau être généreux, je ne suis pas en mesure de vous financer.

Reith convint de prendre à sa charge la dépense en énergie et de verser une somme raisonnable pour l'approvisionnement mais il refusa de payer l'installation de nouvelles citernes, d'un dispositif supplémentaire d'évacuation des eaux usées et de fétiches de proue destinés à attirer la chance. En outre, il exigea d'appareiller le lendemain. Hrostilfe gloussa :

— Et pan dans l'œil du vieux Lokhar ! Il comptait bien tirer sa flemme une semaine ou davantage au Dragon de Mer.

— Il peut y rester aussi longtemps qu'il voudra, du moment qu'il paye la note.

Hrostilfe pouffa à nouveau.

— Il y a peu de chances ! Et que faisons-nous pour les provisions de bouche ?

— Tu les achèteras et tu me présenteras un compte que je vérifierai en détail.

— J'ai besoin d'une avance... cent sequins.

— Est-ce que tu me prends pour un imbécile ? Et n'oublie pas que nous levons l'ancre demain !

— Le *Pibar* sera prêt, grommela l'autre d'une voix morose.

Reith retourna à l'auberge. Anacho était sur la terrasse. Du doigt, l'Homme-Dirdir désigna un personnage aux cheveux noirs, debout, adossé à la digue.

— C'est Helsse. Je l'ai appelé. Il a fait comme s'il ne m'entendait pas !

À ce moment, Helsse se retourna ; son visage était d'une lividité cadavérique. Il regarda les deux hommes pendant quelques secondes, puis leur tourna le dos et s'éloigna lentement.

Reith et ses compagnons embarquèrent à midi. Hrostilfe les accueillit d'un air flambeur et le Terrien, sceptique, regarda autour de lui en se demandant ce qui pouvait bien donner au capitaine l'impression de tenir le bon bout.

— Où sont les provisions ?

— Dans le salon.

Reith examina les colis et les caisses, pointa la facture, mais force lui fut de reconnaître que Hrostilfe ne l'avait pas volé sur la qualité de la marchandise et que le prix était raisonnable. Mais pourquoi les vivres n'étaient-ils pas entreposés dans la cambuse ? Il essaya d'ouvrir la porte de celle-ci, mais elle était fermée à clé.

« Intéressant, » songea-t-il. Et il appela Hrostilfe.

— Il vaudrait mieux ranger tout cela dans la cambuse avant que ça ne commence à tanguer.

— Chaque chose en son temps ! répliqua le capitaine. Pour le moment, il y a une priorité : tirer le meilleur parti des courants du matin !

— Mais cela ne prendra qu'un instant ! Tiens ! Ouvre la porte et je m'en occuperai moi-même.

Hrostilfe eut un geste badin.

— Il n'y a pas de navigateur plus méticuleux que moi ! La procédure est la procédure.

Zarfo, qui était entré dans le salon, regarda la porte d'un air songeur.

— Parfait, fit Reith. Agis à ta guise.

Le Lokhar fit mine de dire quelque chose mais, captant le regard de Reith, il referma la bouche en haussant les épaules.

Hrostilfe se mit à s'activer. Il allait et venait lentement ; il largua les amarres, mit le propulseur en marche ; finalement, il s'installa aux commandes et le *Pibar* prit la direction du large.

Reith dit quelques mots à Traz. Celui-ci alla se poster derrière Hrostilfe, vérifia sa catapulte, engagea une flèche, arma l'instrument et accrocha nonchalamment ce dernier à sa ceinture.

— Attention, mon gars, fit Hrostilfe avec une grimace. Ce n'est pas prudent de tenir une catapulte comme cela !

Mais Traz parut ne pas avoir entendu.

Reith tint un bref conciliabule avec Zarfo et Anacho, puis se rendit sur la plage avant. Là, il trouva de vieux chiffons qu'il enflamma et introduisit dans le conduit de ventilation de façon à enfumer la cambuse.

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez ! protesta Hrostilfe d'une voix furieuse. Vous voulez mettre le feu au bateau ?

Reith se contenta de fourrer encore des chiffons embrasés dans le ventilateur. Des profondeurs montèrent une toux enrouée, un murmure de voix puis un bruit de piétinement. Hrostilfe porta la main à sa sacoche mais, remarquant le regard acéré de Traz dont la catapulte était prête à tirer, il s'immobilisa.

Reith les rejoignit d'un pas nonchalant.

— Son arme se trouve dans sa sacoche, le prévint Traz.

Hrostilfe, atterré, était comme pétrifié. Il fit un mouvement brusque mais se figea de nouveau quand Traz pointa prestement sa catapulte sur lui. Reith le soulagea de sa sacoche qu'il tendit au jeune homme et fouilla le capitaine, récupérant

ainsi deux dagues et un poignard dissimulés en divers endroits de là personne de ce dernier.

— Maintenant, descends et ouvre la cambuse. Tu diras à tes amis de sortir un par un.

Pâle de rage, Hrostilfe s'éloigna en claudiquant, échangea quelques menaces avec Reith, et finit par s'exécuter. Six ruffians sortirent de la cambuse ; Anacho et Zarfo les désarmèrent et les envoyèrent sur le pont où le Terrien les balança par-dessus bord.

À présent, la cambuse était vide, abstraction faite de la fumée qui la remplissait. On poussa sans ménagements Hrostilfe sur le pont. Subitement, il était tout miel.

— Tout cela peut s'expliquer ! fit-il. Il s'agit d'un stupide malentendu.

Mais Reith refusa de l'écouter et le capitaine eut le même sort que ses compagnons : il passa par dessus bord. Alors, agitant le poing et beuglant des obscénités à l'adresse de Reith et de ses amis hilares, il repartit à la nage en direction du port.

— Maintenant, il semble qu'il nous manque un navigant, dit Reith. Dans quelle direction se trouve Zara ?

Zarfo, qui ne crânait plus, désigna un point d'un doigt noir et noueux.

— Ce devrait être par là. (Il se tourna vers l'arrière et contempla les sept têtes qui flottaient à la surface de l'eau.) La cupidité des hommes, leur âpreté au gain me dépassent ! Voilà à quoi mène l'avarice ! (Il fit claquer sa langue d'un air papelard.) Enfin ! Ce fut un regrettable incident mais, heureusement, il appartient maintenant au passé. Et, désormais, nous sommes les maîtres du *Pibar* ! En avant vers Zara ! Et à nous le fleuve Ish et Smargash !

La première journée, la mer fut calme. Le lendemain, le temps fraîchit et le *Pibar* commença à danser sur les vagues. Le troisième jour, de sombres nuages s'amoncelèrent à l'ouest et des éclairs sabrèrent le détroit tandis que le vent soufflait en bourrasque. Deux heures durant, le navire roula et tangua ; puis la tempête s'éloigna et le *Pibar* retrouva des eaux plus clémentes.

Le quatrième jour, on aperçut au loin la côte de Kachan. Reith manœuvra pour se mettre bord à bord avec une barque de pêche et Zarfo demanda au marin où se trouvait Zara. Le pêcheur, un vieil homme noueux, des anneaux d'acier aux oreilles, tendit le bras sans proférer un mot. Le *Pibar* reprit sa route et, au crépuscule, il entra dans l'estuaire du fleuve Ish. On apercevait les lumières de Zara qui scintillaient sur la rive occidentale, mais, comme il n'y avait aucune raison de s'y arrêter, le navire continua de remonter le fleuve en direction du sud.

Az la rose se reflétait sur l'eau. On continua d'avancer toute la nuit. Quand le jour se leva, une riche campagne s'offrit aux regards des passagers. Le long de la rive se dressaient des arbres ocre à la taille majestueuse. Peu à peu, le décor devint plus sauvage et, pendant quelque temps, le fleuve serpenta à travers un chaos de flèches d'obsidienne.

Le lendemain, on repéra des riverains : une troupe d'hommes de haute taille vêtus de capes noires. Selon Zarfo, ils appartenaient à la tribu des Niss. Immobiles, ils regardaient passer le *Pibar*.

— Il faut les éviter, dit le Lokhar. Ils vivent dans des trous comme des molosses de la nuit et d'aucuns affirment que les molosses de la nuit sont plus miséricordieux qu'eux !

Vers la fin de la journée, le fleuve se rétrécit ; il était à présent bordé de dunes de sable et Zarfo insista pour qu'on jetât l'ancre en eau profonde :

— Devant nous, il y a des bancs de sable et des hauts-fonds. De nuit, nous nous échouerions très certainement et les Niss nous ont suivis, il n'y a aucun doute. Ils risqueraient de nous arraisionner.

— Et ils ne nous attaqueront pas si nous restons à l'ancre ?

— Non. Ils craignent les eaux profondes et n'ont pas d'embarcations. Si nous nous amarrons, nous serons aussi en sécurité que si nous nous trouvions déjà à Smargash.

La nuit était cristalline. Az et Braz dérivaient dans le ciel de l'antique Tschäï. Les Niss allumèrent hardiment des feux sur la berge et y firent cuire leur repas. Plus tard s'élevèrent les harmonies sauvages de leurs crincrins et de leurs tambourins. Des heures durant, les voyageurs purent voir leurs silhouettes agiles emmitouflées de capes noires danser autour des brasiers. Bras ballants, les sauvages gambadaient, bondissaient, levaient et baissaient la tête, se balançaient, tourbillonnaient, tapaient du pied.

Au matin, ils avaient disparu.

Le *Pibar* passa les hauts-fonds sans incidents. À la fin de la journée, on parvint à un village qu'un alignement de pieux à chacun desquels était enchaîné un squelette enveloppé dans une cape pourrissante protégeait des intrusions des Niss. Zarfo déclara que l'on ne pouvait pas aller plus loin par le fleuve. Smargash se trouvait encore à quelque cinq cents kilomètres plus au sud, et, pour l'atteindre, il fallait franchir une région désertique coupée de montagnes escarpées et de ravins.

— À présent, nous allons être obligés de prendre une caravane et de suivre la vieille route de Sarsazm jusqu'à Hamil Zut au pied des plateaux de Lokhara. Ce soir, je m'informerais et essaierais de trouver la solution la plus avantageuse.

Il resta toute la nuit à terre. Le lendemain matin, quand il remonta à bord, il annonça à Reith que, à la suite de marchandages serrés, il avait échangé le *Pibar* contre un passage de première classe par caravane jusqu'à Hamil Zut.

Reith se livra à un bref calcul. Cinq cents kilomètres ? Deux cents sequins par personne au maximum... soit huit cents pour eux quatre. Le *Pibar* en valait dix mille, même à un prix de braderie. Le Terrien dévisagea Zarfo, qui lui rendit candidement son regard.

— Tu te rappelles le différend que nous avons eu à Kabasas ?

— Bien sûr ! Depuis ce jour, l'injustice de vos sous-entendus me ronge.

— Eh bien, en voici un de plus ! Quel supplément as-tu demandé – et reçu – pour le *Pibar* ?

Zarfo eut une grimace attristée.

— J'avais naturellement gardé cette bonne nouvelle pour la fin.

— Combien ?

— Trois mille sequins, murmura le Lokhar. Ni plus ni moins. J'estime que c'est une somme honnête ici. C'est loin d'être une fortune.

Reith ne cilla pas.

— Où est l'argent ?

— Le règlement aura lieu à terre.

— Et quand la caravane doit-elle partir ?

— Incessamment. D'ici un jour ou deux. Il y a une auberge potable où nous pourrons passer la nuit.

— Très bien. Descendons à terre et tu iras toucher l'argent.

À la grande surprise de Reith, le sac que l'aubergiste remit à Zarfo contenait exactement trois mille sequins. Le Lokhar, l'air amer, renifla et commanda un pot de bière.

Trois jours plus tard, la caravane prit la route du sud ; c'était un convoi de douze chariots motorisés dont quatre équipés de gicle-sable. La route de Sarsazm traversait un paysage impressionnant : des gorges et des gouffres profonds, le lit d'une ancienne mer à sec, de hautes montagnes se silhouettant au loin, de bruissantes forêts de pourpriers et de noires fougères. On apercevait parfois des Niss mais ils restaient à distance. Au soir du troisième jour, la caravane toucha Hamil Zut, sinistre petite agglomération comportant une centaine de gourbis de boue séchée et une douzaine de tavernes.

Le lendemain matin, Zarfo loua des bêtes de trait, du matériel, deux guides et les voyageurs s'engagèrent sur la piste qui montait à l'assaut des plateaux de Lokhara. Il avertit ses compagnons :

— Nous allons traverser une région sauvage. Il se peut que nous rencontrions des bêtes dangereuses. Aussi, gardez vos armes prêtes.

La piste était abrupte et le terrain vraiment sauvage. À plusieurs reprises, on vit des karyans qui se glissaient entre les rochers, parfois debout sur deux pattes, parfois courant sur leurs six pattes. À un moment donné, le groupe se trouva en face d'un reptile à tête de tigre occupé à dévorer une carcasse et qui les laissa passer tranquillement.

Trois jours après avoir quitté Hamil Zut, les voyageurs pénétrèrent en pays lokhara, une grande plaine montagneuse et, au milieu de l'après-midi, ils aperçurent au loin Smargash.

Zarfo se tourna vers Reith :

— J'ai l'impression, et ce doit être aussi la vôtre, que nous nous sommes lancés dans une entreprise extrêmement délicate.

— C'est bien mon opinion.

— Les gens d'ici ne sont pas sans avoir quelques affinités avec les Wankh et il est facile à un étranger d'avoir la langue trop longue.

— Alors ?

— Je pense qu'il serait préférable que je me charge moi-même de choisir notre personnel.

— C'est entendu. Mais, en ce qui concerne les questions financières, tu me laisseras m'en occuper.

— Comme vous voudrez, grommela Zarfo.

C'était un pays opulent et bien irrigué, peuplé de paysans. Comme Zarfo, les hommes avaient la peau teinte en noir ou portaient des tatouages, et leurs cheveux étaient blancs. En revanche, les femmes avaient un épiderme d'une blancheur de craie et leur chevelure était sombre. La toison des enfants était blanche ou noire selon leur sexe mais leur peau avait uniformément la teinte de la poussière dans laquelle ils jouaient.

Une route, ombragée par d'antiques et majestueux pourpriers, suivait la rive, bordée de petites maisonnettes nichées au milieu de la végétation. Zarfo exhala un profond soupir.

— Voilà l'émigré qui rentre chez lui ! Mais où sont mes richesses ? Comment pourrai-je acheter une maison au bord du fleuve ? La pauvreté m'a constraint à d'étranges détours. Elle m'a obligé à m'associer avec un fanatique au cœur de pierre qui prend plaisir à frustrer de ses espoirs un vieil homme qui ne veut de mal à personne !

Reith ne prêta pas attention aux jérémiades de son compagnon et, bientôt, ils arrivèrent à Smargash.

Reith avait loué une maisonnette trapue et cylindrique donnant sur la grande place où les jeunes de Smargash passaient une bonne partie de leur temps à danser. Cinq personnages à la crinière blanche étaient assis dans des fauteuils de rotin. Zarfo avait pris contact avec vingt personnes : seize avaient été éliminées. On était au milieu de l'après-midi. Dehors, les danseurs gambadaient et virevoltaient au rythme des bandonéons, des clochettes et des tambourins.

Reith n'avait révélé qu'une faible partie de ses projets à ses hôtes, n'osant aller plus loin.

— Si vous êtes ici, messieurs, c'est parce que vous êtes susceptibles de m'apporter votre concours pour une aventure que je médite. Zarfo Detwiler vous a fait savoir qu'une importante somme d'argent est en jeu. C'est la vérité. Même si nous échouons, vous serez gagnants. Et si nous réussissons — je crois, d'ailleurs, que nous avons de bonnes chances — la fortune qui récompensera notre succès suffira à satisfaire les ambitions de chacun d'entre vous. Comme vous pouvez vous y attendre, il y aura du danger mais nous ferons en sorte que les aléas soient réduits au minimum. Ceux qui ne voudraient pas envisager de tenter l'aventure peuvent encore partir.

Le plus âgé du groupe, un dénommé Jag Jaganig, spécialiste des systèmes de commande, prit la parole :

— Jusqu'à présent, personne n'est capable de répondre oui ou non. Aucun d'entre nous ne refuse un sac de sequins, mais nous ne désirons ni les uns ni les autres nous lancer dans une entreprise impossible dans l'espoir d'un maigre et hasardeux profit.

— Vous voulez davantage d'informations ? (Reith dévisagea ses interlocuteurs.) C'est bien naturel. Seulement, je me refuse à mettre dans la confidence des gens qui ne sont mus que par la curiosité. Je souhaite que tous ceux qui sont décidés à ne pas

participer à une aventure périlleuse, encore que nullement désespérée, se fassent connaître.

Les cinq s'agitèrent nerveusement mais personne ne dit mot. Reith attendit quelques instants avant de poursuivre :

— Parfait ! Mais il faut que vous vous engagiez à garder le secret.

Les hommes de Smargash prononcèrent alors le terrible serment des Lokhars. Zarfo arracha un cheveu à chacun d'eux, fit de ces cheveux une tresse qu'il enflamma et chacun aspira la fumée.

— À présent, nous sommes tous liés. Si quelqu'un trahit son serment, les autres l'abattront.

Impressionné par la cérémonie, Reith n'hésita plus à parler.

— Je connais l'emplacement exact d'une source de richesses qui ne se trouve pas sur la planète Tschaï. Nous avons besoin d'un astronef et d'un équipage capable de le piloter. Je me propose d'en confisquer un à la base spatiale d'Ao Hidis. L'équipage, ce sera vous, messieurs. Afin de vous prouver que je suis sain d'esprit et vous démontrer ma bonne foi, je verserai à chacun d'entre vous cinq mille sequins le jour du départ. Si la tentative échoue, vous toucherez tous une somme égale.

— Ce seront les survivants qui la toucheront, maugréa Jag Jaganig.

Reith enchaîna :

— Si l'expédition est couronnée de succès, dix mille sequins vous feront l'effet d'une plaisanterie. Vous pouvez juger de son importance.

Les Lokhars, l'air sceptique, s'agitèrent dans leurs fauteuils. Jag Jaganig se fit de nouveau le porte-parole de ses compagnons :

— Il est de fait que nous constituons à nous cinq le noyau d'un équipage compétent s'il s'agit de naviguer à bord d'un Zeno, d'un Kud ou même d'un petit Kadant. Mais se mesurer aux Wankh n'est pas une mince affaire.

— Ou, pis encore, aux Hommes-Wankh, murmura Zorofim.

— Pour autant que je m'en souvienne, fit rêveusement Thadzeï, la base n'est pas gardée avec une vigilance extrême.

C'est là un projet peu ordinaire. Toutefois, il semble réalisable à condition que le vaisseau en question soit en état de marche.

— Ah ! s'exclama Belje. Cet « à condition que » est la clé de toute l'aventure !

— Il y a un risque, bien sûr, railla Zarfo. Est-ce que vous espérez gagner de l'argent pour rien ?

— On peut toujours l'espérer !

— Supposons que nous nous emparions de cet astronef, fit Jag Jaganig. Y aura-t-il d'autres risques ensuite ?

— Aucun.

— Qui sera le navigateur ?

— Moi, répondit Reith.

— Sous quelle forme se présente ce trésor ? s'enquit Zorofim. S'agit-il de joyaux ? de sequins ? de métaux précieux ? D'objets d'antiquité ? D'essences ?

— Je ne vous donnerai aucun détail supplémentaire. Tout ce que je peux vous dire, c'est que vous ne serez pas déçus.

La discussion continua. Tous les aspects de l'aventure furent examinés et étudiés. On lança des contre-propositions qui furent tour à tour débattues et repoussées. Personne ne semblait considérer que le risque était exagéré ni douter de l'aptitude du groupe à manœuvrer un astronef. Mais personne ne manifestait d'enthousiasme. Jag Jaganig résuma ainsi la situation :

— Nous sommes intrigués, dit-il à Reith. Nous ne comprenons pas votre but. Ces trésors sans limites nous laissent sceptiques.

Ce fut alors que Zarfo intervint :

— Là, il faut que vous m'écoutiez. Adam Reith a ses défauts, ce n'est pas moi qui dirai le contraire. Il est cabochard et obstiné. Il est aussi rusé qu'un Zut. Il est impitoyable quand on se dresse contre lui. Mais c'est un homme de parole. S'il affirme qu'il existe un trésor bon à prendre, il n'y a pas à discuter là-dessus.

Au bout d'un moment, Belje murmura :

— C'est sans espoir ! Qui désire connaître la vérité des boîtes noires ?

— Non, ce n'est pas sans espoir, protesta Thadzeï. Il y a un risque, c'est vrai. Et au diable les boîtes noires !

— Je suis prêt à courir ce risque, laissa tomber Zorofim.

— Moi aussi, dit Jag Jaganig. Nous sommes tous mortels, n'est-ce pas ?

Belje finit par céder à son tour et déclara qu'il marcherait avec les autres.

— Quand partirons-nous ?

— Dès que possible, répondit Reith. Plus l'attente se prolonge, plus je deviens nerveux.

— Et plus il y a des chances pour que quelqu'un d'autre s'empare du trésor, hein ? s'exclama Zarfo. Ce qui serait vexant !

— Accordez-nous trois jours pour mettre l'affaire au point, fit Jag Jaganig.

— Et les cinq mille sequins ? demanda Thadzeï. Pourquoi ne pas distribuer l'argent tout de suite ? Nous en aurons peut-être l'usage.

L'hésitation de Reith ne dura pas plus d'un dixième de seconde.

— Dans la mesure où je vous demande de me faire confiance, je dois, moi aussi, vous faire confiance. Et il donna à chacun des Lokhars émerveillés cinquante sequins pourpres d'une valeur unitaire de cent sequins blancs.

— Voilà qui est parfait, s'écria Jag Jaganig. Que personne n'oublie que la discréction la plus absolue s'impose. Il y a des espions partout. Je me méfie en particulier d'un étranger habillé comme un Yao qui se trouve à l'auberge.

— Quoi ? s'exclama Reith. S'agit-il d'un jeune homme brun très élégant ?

— Précisément. Il contemple la piste de danse sans proférer un mot.

Reith, Zarfo, Anacho et Traz se rendirent à l'auberge. Helsse était assis dans la salle que baignait la pénombre. La mine sombre, il regardait droit devant lui, les yeux braqués sur la porte derrière laquelle on voyait de jeunes garçons à la peau noire et aux cheveux blancs gambader et danser sous la lumière

brune du soleil avec des jeunes filles à la peau blanche et aux cheveux noirs.

— Helsse ! appela Reith.

L'interpellé ne tourna même pas la tête.

Le Terrien s'approcha de lui.

— Helsse !

Cette fois, l'autre le dévisagea. Ses yeux étaient des lentilles de verre opaque.

— Dites quelque chose, le pressa Reith. Parlez-moi, Helsse !

L'autre ouvrit la bouche et émit une sorte de croassement sinistre. Le Terrien recula. Helsse le toisa d'un air indifférent et se perdit de nouveau dans la contemplation des danseurs et des collines qui se silhouettaient vaguement au loin.

Reith rejoignit ses compagnons et Zarfo lui servit un pot de bière.

— Que se passe-t-il avec le Yao ? Est-il fou ?

— Je ne sais pas. Peut-être simule-t-il la folie. À moins qu'il ne soit sous hypnose. Ou qu'on l'ait drogué.

Zarfo s'octroya une généreuse rasade. Il essuya la mousse qui s'était déposée sur son nez.

— Si on le guérissait, il nous en serait peut-être reconnaissant ?

— Certainement, dit Reith. Mais comment faire ?

— Pourquoi ne pas faire appel aux services d'un rebouteux dugbo ?

— Qu'est-ce que cela peut être ?

Zarfo désigna l'est d'un coup de pouce.

— Il y a un camp dugbo à la périphérie de la ville. Les Dugbo sont des paresseux qui se promènent en haillons, s'adonnent au vol et au vice. Et à la musique, par surcroît. Ils adorent les démons et leurs rebouteux accomplissent des miracles.

— Ainsi, tu crois qu'ils pourraient guérir Helsse ?

Zarfo finit sa bière.

— S'il simule, je vous garantis que cela ne durera pas longtemps.

Reith haussa les épaules.

— Nous n'avons rien de spécial à faire pendant un jour ou deux.

— Je suis tout à fait de votre avis.

Le rebouteux était un petit bonhomme grêle, vêtu de haillons bruns, chaussé de bottes de cuir brut. Ses yeux noisette étaient lumineux et ses cheveux roussâtres étaient tressés de façon à former trois chignons graisseux. Des cicatrices pâles labouraient ses joues et il sautillait tout en parlant. Il ne parut pas surpris par la demande de Reith et examina avec une curiosité de clinicien Helsse qui, sardonique et indifférent, était affalé au fond d'un fauteuil de rotin.

Le Dugbo examina ses yeux, ses oreilles et secoua le menton comme si ce qu'il avait vu confirmait ses soupçons. Il adressa un signe à l'adolescent obèse qui lui servait d'assistant et fit des impositions de mains au patient, tandis que son aide maintenait un flacon contenant une essence noire sous le nez de ce dernier. Bientôt, l'attitude d'Helsse se fit passive et il parut se décontracter. Le rebouteux fit brûler de l'encens et agita la main pour que la fumée pénètre dans les narines du sujet. Tandis que le garçon jouait un petit air de flûte nasillard, il entonna une mélodie pleine de mots secrets qu'il murmurait à l'oreille d'Helsse. Puis il glissa une boulette d'argile dans la main de celui-ci, qui se mit à la pétrir fébrilement et, bientôt, commença de bredouiller quelque chose.

Le Dugbo se tourna vers Reith :

— C'est un cas de possession banale. Vois comme les démons s'échappent par ses doigts et passent dans l'argile. Tu peux lui parler si tu veux. Doucement mais avec autorité. Il te répondra.

— Helsse, je veux que tu expliques tes rapports avec Adam Reith, fit le Terrien.

Et Helsse répondit d'une voix claire :

— Adam Reith est venu à Settra. Des bruits et des rumeurs l'avaient précédé, mais quand il a été là, tout s'est présenté différemment. Un heureux hasard a voulu qu'il vienne au Palais du Jade Bleu, mon poste d'observation personnel, et c'est moi qui l'ai vu le premier. Dordolio est arrivé ensuite et, dans sa fureur, il a calomnieusement accusé Reith d'être un « cultiste », de s'imaginer qu'il était originaire de la lointaine Planète Patrie. J'ai parlé avec Adam Reith mais ses propos n'étaient que

confusion. Pour les éclairer par acquiescement, en vertu de la troisième des dix techniques, je l'ai conduit au quartier général du « culte » et je me suis trouvé démenti. Un courrier, nouveau à Settra, nous a suivis. J'ai été dans l'incapacité d'opérer une diversion dramatique en application de la sixième des dix techniques. Adam Reith a tué le courrier et s'est emparé d'un message d'importance inconnue qu'il ne m'a pas permis d'examiner. Il m'eût été difficile d'insister. Je l'ai branché sur un Lokhar, toujours en vertu de la technique d'éclaircissement par acquiescement. Mais il s'est révélé que ce n'était pas la bonne : le Lokhar a déchiffré une bonne partie du message. J'ai ordonné que Reith fût assassiné. La tentative a échoué. Reith et ses amis sont partis en direction du sud. J'ai reçu pour instructions de l'accompagner et de découvrir ses mobiles. Nous avons rejoint le fleuve Jinga que nous avons descendu à bord d'un bateau. Sur une île...

Helsse poussa un cri étranglé et se rejeta en arrière, le corps rigide, tremblant comme une feuille.

Le rebouteux agita la main pour répandre la fumée devant son visage et lui pinça le nez.

— Reviens à l'état de calme et restes-y tant que tu auras le nez pincé. C'est un ordre absolu. À présent, réponds aux questions qu'on te pose.

- Pourquoi espionnes-tu Adam Reith ? demanda Reith.
- J'y suis obligé. De plus, c'est une tâche qui me plaît.
- Qu'est-ce qui t'y oblige ?
- Tous les Hommes-Wankh doivent servir la Destinée.
- Oh ! Tu es un Homme-Wankh ?
- Oui.

Reith s'étonna d'avoir pu penser autre chose. Les Hoch Hars ne s'y étaient pas trompés :

— Si vous aviez été des Yao, les choses ne se seraient pas passées aussi bien, avait dit Tsutso.

Le Terrien considéra ses compagnons d'un air lugubre, puis poursuivit l'interrogatoire :

— Pourquoi les Hommes-Wankh ont-ils des espions au pays de Cath ?

— Ils surveillent le cycle du « rond ». Ils veillent à ce que le « culte » ne ressuscite pas.

— Pourquoi ?

— C'est une affaire de stase. Pour le moment, les conditions sont optimales. Tout changement ne pourrait être que préjudiciable.

— Tu as accompagné Adam Reith jusqu'à une île au milieu des marais. Qu'est-il alors arrivé ?

Helsse émit de nouveau une espèce de râle et retomba en transe. Le rebouteux lui tordit le nez.

— Comment as-tu fait pour te rendre à Kabasas ? insista Reith.

L'autre était toujours inerte et le Terrien lui tritura lui-même le nez.

— Dis-nous pourquoi tu ne peux pas répondre à ces questions ?

Helsse garda le silence. Il semblait conscient. Le rebouteux lui souffla de la fumée en pleine figure et Reith lui tordit encore le nez. Il remarqua alors que l'ancien aide de camp louchait comme s'il était atteint de strabisme divergent. Le Dugbo se leva et commença à ranger son matériel.

— C'est fini. Il est mort.

Reith le regarda. Il regarda Helsse.

— À cause de cet interrogatoire ?

— La fumée pénètre à l'intérieur de la tête. Parfois, le sujet survit. Souvent, en fait. Celui-ci est mort rapidement. Vos questions ont fait éclater son sensorium.

Le soir était clair. Le vent faisait tourbillonner la poussière au-dessus de l'aire de danse abandonnée. Des hommes enveloppés de capes grises entrèrent dans la maisonnette que Reith avait louée. Les lampes tamisées éclairaient faiblement la pièce et les fenêtres étaient obturées. La conversation se déroula à voix contenues. Zarfo déploya une vieille carte sur la table.

— Nous pouvons rejoindre la côte et la redescendre, commença-t-il en posant sur la carte un doigt noir et épais. Mais nous serons en pays niss. Nous pouvons également prendre par l'est et contourner Sharf jusqu'au lac Falas :

seulement, c'est un long parcours. Nous pouvons, enfin, mettre le cap au sud, traverser les Provinces Perdues, franchir les monts Infnets et poursuivre jusqu'à Ao Hidis. C'est la route la plus directe et la plus logique.

— Il n'y a pas moyen de trouver d'aéroglissoirs ? s'enquit Reith.

Belje, qui de tous était le moins enthousiaste, secoua la tête.

— Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient du temps de ma jeunesse. À l'époque, tu aurais pu faire ton choix entre une demi-douzaine de glisseurs. À présent, il n'y en a plus. Les sequins et les aéroglissoirs sont difficiles à trouver. Aussi, si nous voulons les premiers, il nous faut renoncer aux seconds.

— Comment voyagerons-nous ?

— Nous nous rendrons dans un char à moteur jusqu'à Blalag, où il nous sera peut-être possible de louer un moyen de transport qui nous permettra de rallier les monts Infnets. Après, force nous sera de continuer à pied. Les anciennes routes méridionales sont détruites et tout le monde les a oubliées.

Blalag, la vieille capitale Lokhar, était à trois jours de Smargash. Après avoir traversé une plaine désolée en proie au vent, les voyageurs trouvèrent refuge dans une auberge crasseuse. Là, ils s'arrangèrent pour qu'on les transportât jusqu'à une bourgade de montagne, Derduk, située au cœur des Infnets. La randonnée fut pénible et elle leur prit près de deux jours. À Derduk, on ne put mettre à leur disposition qu'une baraque délabrée, ce qui souleva les protestations des Lokhars. Mais le tenancier, un vieillard à la langue bien pendue, mit à cuire une grande marmite pleine de venaison et de baies sauvages, ce qui calma les esprits.

À partir de là, la route n'était plus qu'une piste désaffectée. Aux aurores, le petit groupe, à présent maussade, se mit en marche. Pendant toute la journée, ils avancèrent au milieu d'un paysage d'arêtes rocheuses coupées de champs de décombres et d'éboulis. Quand le soleil se coucha, un vent glacé se mit à souffler et ils atteignirent un petit lac sombre au bord duquel ils passèrent la nuit. L'étape du lendemain s'acheva devant un immense ravin et l'expédition perdit une journée pour descendre au fond. Ils campèrent à côté de la rivière Desidea, qui se jetait dans le lac Falas, et leur sommeil fut troublé par des glapissements inquiétants et des cris presque humains dont les rochers répercutaient l'écho.

Au matin, renonçant à gravir la face sud du ravin, ils suivirent la rivière et ne tardèrent pas à trouver une brèche au delà de laquelle se déployait une haute savane. Pendant deux jours encore, les aventuriers continuèrent de s'enfoncer vers le sud. Enfin, ils parvinrent à l'ultime rempart des Infnets. Quand tomba la nuit, des lumières se mirent à scintiller au loin. Et les Lokhars s'écrièrent avec un soulagement mêlé d'appréhension :

— Ao Hidis !

Cette nuit-là, autour du minuscule feu de camp, on parla longuement des Wankh et des Hommes-Wankh. Les Lokhars tenaient unanimement les seconds en horreur.

— Les Hommes-Dirdir eux-mêmes, malgré leur érudition et leur façon de plastronner, ne sont pas aussi jaloux de leurs prérogatives, déclara Jag Jaganig.

Anacho éclata d'un rire dégagé.

— Du point de vue des Hommes-Dirdir, les Hommes-Wankh sont à peine supérieurs à n'importe quelle autre sous-race.

— Il faut cependant reconnaître que ces gredins comprennent les harmoniques Wankh, fit Zarfo. Je suis un homme de ressources et je ne suis pas idiot : pourtant, au bout de vingt-cinq ans, je n'ai réussi à apprendre que les arpèges charabias signifiant « oui », « non », « stop », « en avant », « vrai », « faux », « bon » et « mauvais ». Je dois admettre que l'exploit des Hommes-Wankh mérite un coup de chapeau.

— Allons donc ! grommela Zorofim. Ils sont nés comme ça, voilà tout. Ils entendent les harmoniques dès qu'ils viennent au monde. Ce n'est pas une prouesse extraordinaire.

— N'empêche qu'ils en tirent le meilleur parti, répliqua Belje (et il y avait une nuance d'envie dans sa voix.) Rendez-vous compte ! Ils ne travaillent pas, ils n'ont pas de responsabilités sinon de servir d'intermédiaires entre les Wankh et le monde de Tschaï, et ils vivent dans l'opulence et le confort.

— Moi, je pense à Helsse, fit Reith, visiblement songeur. Un Homme-Wankh servant comme espion... Qu'espérait-il ? Quels étaient les intérêts Wankh qu'il était chargé de protéger au pays de Cath ?

— Il ne s'agit pas d'intérêts. Rappelle-toi que les Hommes-Wankh sont opposés au changement car une modification du *statu quo*, quelle qu'elle soit, ne pourrait leur être que néfaste. Quand un Lokhar commence à comprendre les harmoniques Wankh, on le met à la porte. Qui sait ce que les Hommes-Wankh redoutent au pays de Cath ?

Sur ce, Zarfo approcha ses mains des flammes pour les réchauffer.

La nuit s'écoula lentement. Quand l'aube pointa, Reith braqua son sondoscope sur Ao Hidis, mais le brouillard le gênait.

Les voyageurs, que la tension et le manque de sommeil rendaient hargneux, se remirent en route en se tenant à couvert autant que faire se pouvait. La cité se révéla peu à peu à leurs yeux. Reith repéra le quai où le *Vargaz* avait déchargé sa cargaison. Comme cela lui semblait loin ! Il repéra également la route qui, traversant le marché, longeait le spatiodrome, au nord. Du haut de la montagne, la ville paraissait calme et sans vie. Les hautes tours noires des Hommes-Wankh se miraient sombrement dans les eaux. Il y avait cinq astronefs sur l'aire de décollage.

À midi, l'expédition atteignit la crête qui dominait Ao Hidis. Elle était à la verticale du spatiodrome, que Reith examina avec attention à l'aide de son sondoscope. À gauche étaient groupés les ateliers de réparation près desquels on distinguait la carcasse d'un astronef visiblement délabré, entourée d'échafaudages. Ses machines étaient à nu. Une autre nef, en bordure du terrain, n'était, semblait-il, qu'une coque vide et abandonnée. Quant aux trois autres astronefs, il était impossible de se faire une idée de leurs conditions, mais les Lokhars déclarèrent que tous étaient en état de marche.

— C'est une simple affaire de routine, dit Zorofim. Quand un vaisseau est désarmé pour être révisé, on l'installe à proximité des ateliers. Ces trois unités sont, en revanche, dans la zone dite de chargement.

— Donc, il y aurait théoriquement trois astronefs susceptibles de prendre l'air ?

Les Lokhars n'étaient pas aussi catégoriques.

— Parfois, on effectue des réparations mineures sur ceux qui sont dans la zone de chargement, fit remarquer Belje. Il y a, notez-le, un fourgon technique à côté de la rampe d'accès. Il est rempli de pièces et de caisses qui appartiennent sûrement à l'un des trois astronefs de la zone de chargement.

Il s'agissait de deux petites unités commerciales et d'un vaisseau de ligne. Les Lokhars avaient un préjugé favorable envers les deux premières : c'était un matériel qu'ils

connaissaient. Reith, au contraire, estimait que la fusée-paquebot conviendrait mieux à ses desseins. Les Lokhars n'étaient pas d'accord. Ce n'était qu'un astronef standard équipé d'une coque spécialisée, affirmèrent Zorofim et Thadzeï. Jag Jaganig et Belje, pour leur part, avaient la conviction qu'il s'agissait d'un modèle nouveau ou de l'extrapolation raffinée d'un modèle classique : dans les deux cas, on serait sûr d'avoir des difficultés.

Le groupe passa le reste de la journée à étudier le terrain, à observer l'activité dont les ateliers étaient le centre et à se faire une idée de la circulation sur la route. Au milieu de l'après-midi, un aérocar noir se posa devant le vaisseau de ligne, apparemment en vue d'une opération de transbordement. Un peu plus tard, des mécaniciens lokhars montèrent à bord avec une caisse de tubes à énergie – signe évident, selon Zarfo, que le décollage était imminent.

Le soleil s'enfonça dans la mer. Les voyageurs se turent, contemplant les astronefs si proches d'eux. Mais la question continuait de se poser : lequel des trois vaisseaux de la zone de chargement leur offrait-il le plus de chances de réussite ? L'unanimité se fit sur les astronefs marchands, à l'exception d'une voix, celle de Jag Jaganig, qui, en définitive, se prononça pour le paquebot.

Les nerfs de Reith étaient maintenant tendus à se rompre. Son sort allait se décider dans les heures à venir et beaucoup trop de paramètres échappaient à son contrôle. Il était curieux que les astronefs fussent si négligemment surveillés. Cela étant dit, qui aurait eu l'idée d'en voler un ? Pareil événement ne s'était probablement pas produit depuis mille ans – à supposer même que Reith ait eu un précurseur !

Le crépuscule tomba. L'expédition entreprit de descendre de la montagne. Des projecteurs éclairaient les magasins, l'atelier de réparation, le dépôt qui se trouvait derrière la zone de chargement. Le reste du terrain demeurait plus ou moins dans l'ombre.

Le groupe parvint au pied de la colline, traversa une zone marécageuse et atteignit l'enceinte du spatiodrome. Reith et ses amis s'immobilisèrent et attendirent quelques minutes, tous

leurs sens aux aguets. Les magasins étaient silencieux. Quelques ouvriers travaillaient encore dans l'atelier.

Reith, Zarfo et Thadzeï partirent en reconnaissance. Pliés en deux, ils s'élancèrent au pas de course vers la carcasse de l'astronef abandonné, dans l'ombre de laquelle ils se dissimulèrent.

Des machines vrombissaient dans l'atelier. Dans le dépôt, une voix s'éleva, disant quelque chose d'inintelligible. Ils attendirent dix minutes. Des entrelacs de lumière avaient jailli dans la ville ; quelques reflets jaunes scintillaient dans les tours des Hommes-Wankh, de l'autre côté du port.

Le silence se fit dans l'atelier et les ouvriers en sortirent. Reith, Zarfo et Thadzeï traversèrent le terrain en évitant les endroits éclairés. Arrivés devant les petits vaisseaux marchands, ils s'immobilisèrent de nouveau et tendirent l'oreille. Pas un bruit, pas la moindre sonnerie d'alarme. Zarfo et Thadzeï soulevèrent l'opercule de l'écouaille d'accès et s'introduisirent à l'intérieur du premier vaisseau, tandis que Reith montait la garde, le cœur battant.

Dix interminables minutes s'égrenèrent. De temps à autre, le Terrien percevait des sons furtifs dans la nef et, une ou deux fois, il distingua une lueur fugitive, ce qui ne fit qu'accroître sa nervosité.

Les Lokhars réapparurent enfin.

— Rien à faire ! soupira Zarfo. Il n'y a ni air ni énergie. Essayons l'autre.

Tous trois franchirent précipitamment les bandes d'ombre et de lumière qui les séparaient du second astronef et, comme précédemment, Zarfo et Thadzeï disparurent dans les entrailles de celui-ci tandis que Reith jouait les sentinelles. Les Lokhars émergèrent de la trappe presque immédiatement et Zarfo expliqua d'un air lugubre :

— On est en train de le réparer. C'est d'ici que provenait la caisse de pièces détachées.

Ils examinèrent le vaisseau de ligne.

— Il n'est pas d'un modèle standard, grommela Zarfo. Cependant, peut-être que les instruments et leur agencement nous seront familiers.

— Il faut aller jeter un coup d'œil, dit Reith.

Mais au même instant, une lumière jaillit, et la première pensée de Reith fut qu'ils étaient découverts. Mais le faisceau se braqua sur le vaisseau de ligne et un véhicule surbaissé apparut à l'entrée du terrain. Roulant lentement, il s'approcha du paquebot, devant lequel il s'immobilisa, et un nombre indéterminé de silhouettes sautèrent à terre. L'éclat aveuglant des projecteurs empêchait le Terrien de les distinguer nettement. Elles s'engouffrèrent à l'intérieur du vaisseau d'une curieuse allure, tout à la fois sèche et pesante.

— Ce sont des Wankh, murmura Zarfo. Ils embarquent.

— Ce qui veut dire que le vaisseau est prêt à appareiller, répliqua le Terrien. C'est une chance que nous ne pouvons nous permettre de laisser échapper !

Mais le Lokhar n'était pas chaud :

— S'emparer d'un astronef vide est une chose. Affronter une demi-douzaine de Wankh, voire d'Hommes-Wankh, en est une autre !

— Qu'est-ce qui te fait dire qu'il y a des Hommes-Wankh ?

— Les phares étaient allumés. Les Wankh, eux, émettent des trains de radiations et se guident sur leurs échos.

Il y eut un léger bruit derrière eux. Reith se retourna vivement. Ce n'était que Traz.

— Nous commencions à nous inquiéter : cela fait longtemps que vous êtes partis, fit l'adolescent.

— Retourne là-bas et dis à tout le monde de venir. Si l'occasion s'en présente, nous allons monter à bord du paquebot. C'est le seul astronef en état de marche.

Traz disparut dans les ténèbres. Cinq minutes plus tard, le groupe au grand complet était réuni, tapi dans l'ombre du vaisseau.

Une demi-heure s'écoula. À l'intérieur de l'astronef des formes se déplaçaient que l'on distinguait en ombres chinoises ; les Wankh se livraient à Dieu sait quelles activités dont le sens échappait totalement à la poignée d'hommes angoissés qui attendaient tout en débattant d'une voix basse et rauque de la situation. Fallait-il tenter un coup de main ? Selon toute probabilité, le décollage était imminent. Mais c'eût été agir en

téméraires, et on décida, finalement, de s'en tenir à la prudence et de se retirer dans les montagnes jusqu'à ce que se présente une occasion plus propice. Au moment même où le groupe se préparait à faire demi-tour, plusieurs Wankh émergèrent du sas et se dirigèrent de leur démarche chaloupée vers leur véhicule, qui démarra presque aussitôt. La lumière brillait toujours à l'intérieur de l'astronef, mais plus rien n'y bougeait.

— Je vais aller jeter un coup d'œil, déclara Reith.

Il s'élança au pas de course, suivi de ses compagnons. Tous escaladèrent la rampe d'accès, se glissèrent par une écoutille et se retrouvèrent dans le carré désert.

— Tout le monde à son poste ! ordonna Reith. On décolle !

— Si on peut ! grommela Zorofim.

Soudain, Traz poussa un cri d'avertissement. Reith se retourna : un Wankh était entré et les regardait, stupéfait et pas content du tout.

C'était une créature à l'épiderme sombre, un peu plus grande qu'un homme, au torse massif, à la tête réduite. Ses yeux étaient deux lentilles noires qui palpitaient deux fois par seconde. Ses jambes courtaudes s'achevaient par des pieds palmés et elle n'avait ni armes ni instruments apparents. En fait, le Wankh ne portait rien — aucun vêtement, aucun harnachement. D'un organe situé à la base de son crâne fusèrent quatre accords harmonieux dont les échos se prolongeaient et qui, eu égard aux circonstances, laissaient une impression de mesure et de placidité. Avançant d'un pas, Reith désigna un canapé d'un geste impératif. Le Wankh demeura immobile, observant les Lokhars qui s'activaient à vérifier les moteurs, les réserves énergétiques, la soute aux vivres, l'oxygène. Il parut enfin comprendre de quoi il retournait. Il fit un pas en direction du sas de sortie, mais Reith lui barra le chemin et, de nouveau, tendit le doigt vers le siège. Le dominant de toute sa taille, le Wankh le regardait et ses yeux lustrés frémissaient. De nouveau, les harmoniques retentirent. Cette fois, elles étaient plus péremptoires.

Zarfo rentra dans le carré.

— Tout est en ordre de marche, annonça-t-il. Mais, ainsi que je le craignais, il s'agit d'un modèle que nous ne connaissons pas.

— Est-ce qu'on pourra décoller ?

— Il faudra d'abord être sûrs de savoir ce que nous faisons et cela peut prendre plusieurs minutes ou plusieurs heures.

— Dans ce cas, il n'est pas question de rendre la liberté au Wankh.

— C'est ennuyeux, répondit Zarfo.

Brusquement, le Wankh se rua en avant. Reith le repoussa et sortit son pistolet. La créature exhala un son grave auquel Zarfo répondit par une sorte de gazouillis et l'extra-terrestre battit en retraite.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? s'enquit Reith.

— J'ai juste baragouiné le son signifiant « danger ». Il a l'air d'avoir compris.

— J'aimerais qu'il s'asseye. Ça me rend nerveux de le voir debout.

— Les Wankh ne s'assoient pratiquement jamais, rétorqua Zarfo, qui se mit en devoir de refermer le sas.

L'attente se prolongea. Les appels et les exclamations des Lokhars retentissaient de temps en temps à différents endroits du vaisseau. Reith ordonna à Traz de prendre place dans le dôme d'observation et de surveiller le terrain. Le Wankh, toujours planté sur ses jambes, était impassible ; il ne savait manifestement pas quelle attitude adopter.

Soudain, une trépidation secoua l'astronef. Les lumières vacillèrent, baissèrent, puis reprurent leur éclat. Zarfo fit une nouvelle apparition :

— On a réussi à mettre les machines en marche. Maintenant, si Thadzeï parvient à comprendre le dispositif de commande...

La voix de Traz le coupa :

— La voiture revient ! On vient d'allumer les projecteurs pour éclairer le terrain !

Thadzeï traversa l'habitacle en courant et s'installa devant le pupitre de commande. Il l'examina dans tous les sens tandis que Zarfo, debout à côté de lui, le suppliait de se dépêcher. Reith confia à Anacho le soin de surveiller le prisonnier et alla

rejoindre Traz dans le dôme d'observation. La voiture, qui avait ralenti, s'arrêta devant le vaisseau.

Zarfo désignait tantôt un cadran, tantôt un autre sur le tableau de bord. Thadzeï, hochant la tête d'un air dubitatif, donna de la pression. L'astronef vibra, gémit. Soudain, Reith sentit l'accélération. Ça y était ! Il quittait Tschaï !

Thadzeï effectua quelques réglages. Le vaisseau piqua du nez et le Terrien se cramponna à une épontille tandis que le Wankh, perdant l'équilibre, s'affalait sur le canapé, où il resta immobile. Des profondeurs de l'engin montaient les jurons tonitruants des Lokhars.

Reith regagna la passerelle et s'approcha de Thadzeï, qui essayait farouchement toutes les commandes les unes après les autres.

— Existe-t-il un système de pilotage automatique ?

— Il devrait y en avoir un quelque part ! Je n'arrive pas à localiser l'embrayage. Ce ne sont pas des commandes standard.

— Est-ce que tu sais ce que tu fais ?

— Non.

Reith laissa son regard errer sur la face obscure de Tschaï.

— Aussi longtemps qu'on montera et qu'on ne retombera pas, cela ira.

— Si seulement je disposais d'une heure, gémit Thadzeï. Rien que d'une heure ! Je pourrais identifier les circuits.

Jag Jaganig surgit sur ces entrefaites et se mit à protester avec véhémence.

— Je fais de mon mieux, rétorqua Thadzeï.

— C'est encore insuffisant ! Nous allons nous écraser !

— Pas encore, répondit Thadzeï d'une voix hargneuse. Il y a là un levier que je n'ai pas encore essayé.

Il le tira. L'astronef fit une glissade inquiétante et se mit à filer à toute vitesse en direction de l'est. Les Lokhars poussèrent de nouveau des cris d'angoisse. Thadzeï replaça le levier dans sa position première et le vaisseau recouvra un équilibre précaire.

— Je n'ai jamais vu un tableau de commande pareil ! murmura Thadzeï d'une voix tremblante.

Reith colla les yeux au sabord mais il ne vit que les ténèbres.

— Nous sommes à une altitude légèrement inférieure à mille pieds... laissa tomber Zarfo d'une voix calme. Neuf cents pieds...

Thadzeï s'acharnait sur les commandes avec l'énergie du désespoir. Encore un coup, il y eut une secousse et le vaisseau se précipita vers l'est.

— Remonte ! hurla Zarfo. Remonte ! On est en train de tomber !

La descente s'interrompit.

— Bon ! Cette manette doit sûrement commander les répulseurs.

Thadzeï la fit pivoter. Un craquement sinistre, suivi d'une sourde explosion, retentit à l'arrière. Les Lokhars exhalèrent un gémissement funèbre. Zarfo ne quittait pas l'altimètre des yeux.

— Cinq cents pieds... quatre cents... trois cents... deux cents... cent...

Contact : un bruit d'éclaboussures, des oscillations, puis le silence. L'astronef flottait, apparemment entier, sur des eaux inconnues. Le détroit de Parapan ? L'océan Schanizade ? Reith leva les bras au ciel dans un geste fataliste. Il était de nouveau captif de Tschaï.

Il se précipita dans le carré. Le Wankh était debout, telle une statue. Rien ne trahissait les émotions qui l'agitaient – si tant est qu'il éprouvât des émotions.

Le Terrien se rendit dans la salle des machines.

Jag Jaganig et Belje contemplaient d'un air inconsolable un panneau carbonisé.

— Il y a eu une surtension, expliqua le second. Les circuits et les redresseurs ont sûrement fondu.

— Est-ce réparable ?

Belje eut un soupir lugubre.

— Oui... à condition qu'il y ait des outils et des pièces de rechange à bord.

— Et si nous disposons d'assez de temps, ajouta Jag Jaganig.

De retour dans le carré, Reith se laissa tomber sur un canapé et contempla le Wankh d'un air sinistre. Son plan avait presque réussi... presque ! Il était anéanti, ivre de fatigue. Ses compagnons devaient être dans le même état. Rester à l'écart ne servait à rien. Il se leva et rassembla tout son monde. On établit

des tours de garde et ceux qui n'étaient pas de faction s'affalèrent sur les canapés pour essayer de dormir un peu.

Az traversait le ciel nocturne, poursuivie par Braz... La nuit, enfin, s'acheva et, quand l'aube pointa, les rescapés constatèrent qu'ils flottaient sur un plan d'eau. Zarfo l'identifia : c'était le lac Falas.

— Et il n'a jamais été plus utile ! s'exclama-t-il.

Reith sortit de l'épave et examina les quatre coins de l'horizon au sondoscope. Au sud, à l'est et à l'ouest se déployait la surface liquide, qui se perdait dans la brume. Au nord, il distinguait une côte basse vers laquelle, précisément, se dirigeait l'astronef, poussé par une petite brise du sud. Le Terrien redescendit à l'intérieur. Les Lokhars avaient soulevé un capot technique et discutaient entre eux des dégâts d'un air déprimé. Leur attitude était suffisamment éloquente : Reith n'éprouva pas le besoin de s'informer davantage.

Dans le carré, Anacho et Traz grignotaient une sorte de boule faite d'une pâte noire entourée d'une croûte blanche qu'ils avaient trouvée dans un placard. Reith en offrit un morceau au Wankh qui ne réagit pas.

Alors, il goûta. Cela rappelait le goût du fromage. Zarfo ne tarda pas à le rejoindre et à confirmer ses appréhensions :

— Il est impossible de réparer l'avarie. Toute une batterie de cristaux a été détruite. Et il n'y a pas de pièces de rechange à bord.

Reith hocha tristement la tête.

— Je m'y attendais.

— Alors, qu'allons-nous faire ?

— Dès que les vents nous auront portés à la côte, nous débarquerons et regagnerons Ao Hidis pour faire une nouvelle tentative.

— Et le Wankh ?

— On lui rendra la liberté. Il n'est pas question de l'assassiner.

— C'est une erreur, protesta Anacho avec entêtement. Il est préférable d'exterminer cette bête puante.

— Il faut que vous sachiez que la principale citadelle Wankh, Ao Khaha, est située sur le lac Falas, reprit Zarfo à l'adresse de Reith. Elle ne doit pas être très loin.

Le Terrien sortit de nouveau de l'épave. Le rivage se trouvait à moins d'un kilomètre. Derrière la première bande de végétation s'étendait un marécage. Aborder ce bourbier ne serait pas pratique du tout, et Reith fut fort aise de constater que le vent avait tourné : à présent, aidé peut-être par des courants paresseux, il poussait l'astronef désemparé vers l'ouest. À travers son sondoscope, il décela dans cette direction une série de promontoires aux hérissements irréguliers.

Un bruit de voix rudes et un martèlement de pas pesants parvinrent à ses oreilles. Le Wankh, suivi d'Anacho et de Traz, émergea du sas. Il regarda fixement Reith pendant une demi-seconde, de ses yeux palpitants, le temps d'enregistrer son image, puis se tourna lentement pour scruter l'horizon. Avant que le Terrien n'eût eu le temps de l'en empêcher – mais aurait-il été capable de l'en empêcher ? – il s'élança de la démarche chaloupée de ses congénères, s'approcha du bord et plongea. Reith eut la vision fugitive de sa sombre carcasse, puis le Wankh disparut dans les profondeurs du lac. Le Terrien eut beau longuement fouiller les flots, le prisonnier ne refit pas surface.

Une heure plus tard, Reith fit un nouveau point. Quand il braqua son sondoscope vers la côte, il constata avec consternation que ce qu'il avait pris pour des rochers escarpés était en réalité les tours de verre noir d'une imposante cité-forteresse Wankh.

En dernier recours, il pointa l'instrument sur les marécages qui s'étendaient au nord. Des touffes d'herbe blanche se dressaient, semblables à des verrues, sur la vase noire des flaques stagnantes. L'idée lui vint de construire un radeau. Il fit le tour de l'astronef et ne trouva rien qui pût lui être utile. Les divans étaient scellés à l'infrastructure et leur rembourrage s'effritait quand on essayait de l'arracher. Il n'y avait pas de canot de sauvetage à bord. Reith remonta à l'air libre, se demandant ce qu'il pourrait bien imaginer. Les Lokhars le rejoignirent, mornes silhouettes empaquetées dans leurs

sarraus couleur de blé, et le vent, qui ébouriffait leurs cheveux blancs, révélait des visages noirs aux méplats accusés.

Reith se tourna vers Zarfo :

- Sais-tu quelle est cette ville ?
- Ce doit être Ao Khaha.
- Si on nous capture, quel sera notre sort ?
- La mort.

La matinée s'acheva. Vers midi, le soleil à son zénith dissipait la brume qui bouchait l'horizon et les tours d'Ao Khaha apparurent distinctement.

À terre, on décela l'astronef. Une chaloupe prit le large et s'en approcha, tissant derrière elle un blanc sillage d'écume. Reith l'observa au sondoscope. Une douzaine d'Hommes-Wankh qui se ressemblaient étrangement se tenaient sur le pont – minces, pâles comme des cadavres, la mine sévère. Certains avaient même des traits ascétiques.

Fallait-il résister ? Se lancer, peut-être, dans une tentative désespérée pour s'emparer de l'embarcation ? Après avoir réfléchi, le Terrien décida de n'en rien faire car pareille entreprise était à peu près sûrement vouée à l'échec.

Les Hommes-Wankh arraisonnèrent l'épave. Sans prêter attention à Reith, à Traz et à Anacho, ils s'adressèrent aux Lokhars :

- Tout le monde dans la chaloupe. Êtes-vous armés ?
- Non, grommela Zarfo.
- Alors, vite ! (Soudain, ils remarquèrent Anacho.) Qu'est-ce que c'est que celui-là ? Un Homme-Dirdir ? (Et ils poussèrent de petits gloussements de surprise. Vint le tour de Reith qu'ils toisèrent.) Et celui-ci ? Quelle est sa race ? En voilà un équipage hétéroclite !... Allez ! Tout le monde dans la chaloupe !

Les Lokhars s'exécutèrent les premiers, l'échine basse, sachant ce qui les attendait. Reith, Traz et Anacho leur emboîtèrent le pas.

— Maintenant, alignez-vous tous sur le plat-bord. Et promptement ! Le dos tourné !

Et les Hommes-Wankh sortirent leurs armes de poing.

Les Lokhars se mirent en devoir d'obéir. Reith n'avait pas prévu une exécution générale aussi sommaire. Furieux de n'avoir pas commencé par résister, il s'écria :

— Allons-nous les laisser nous liquider froidement ? Défendons-nous, que diable !

Les Hommes-Wankh ordonnèrent sèchement :

— Dépêchez-vous si vous ne voulez pas que ce soit pire ! Tout le monde sur le plat-bord !

Soudain, l'eau se mit à écumer à côté de la chaloupe. Une silhouette sombre fit paresseusement surface et émit quatre harmoniques sonores. Les Hommes-Wankh se raidirent et la déception se peignit sur leurs visages. Ils firent signe aux prisonniers.

— Demi-tour ! Rentrez dans le poste d'équipage.

La chaloupe repartit en direction de la forteresse noire tandis que les Hommes-Wankh discutaient entre eux à voix basse. L'embarcation doubla une estacade et s'amarra magnétiquement à un quai. On fit descendre les captifs à terre et ils franchirent la poterne d'Ao Khaha.

Des surfaces de verre noir, des murs nus, des angles, des blocs, des masses de ciment sombre : la négation de toute forme organique. Cette architecture remplissait Reith d'étonnement ; elle était d'une abstraction et d'une sévérité extraordinaires. Les prisonniers furent parqués dans un cul-de-sac que de noires murailles fermaient sur trois côtés.

— Halte ! ordonnèrent les Hommes-Wankh. Ne bougez pas ! Les captifs n'avaient pas le choix : ils s'immobilisèrent.

— Vous vous abreuverez à ce robinet. Vous évacuerez vos déjections dans cette auge. Ne faites pas de bruit et ne créez pas de désordre.

Les Hommes-Wankh s'éloignèrent.

— Ils ne nous ont même pas fouillés ! s'exclama Reith avec stupéfaction. J'ai encore mes armes.

— La poterne n'est pas loin, fit Traz. Il n'y a pas de raison d'attendre qu'ils reviennent pour nous exécuter.

— Jamais nous n'y parviendrons, soupira Zarfo.

— Alors, il faut rester là, docilement, comme du bétail ?

— C'est bien mon intention, lança Belje en jetant un coup d'œil mauvais à Reith. Je ne reverrai jamais plus Smargash, mais j'aurai peut-être quand même la vie sauve.

Zorofim éclata d'un rire brusque.

— En allant travailler aux mines ?

— Les mines, je ne les connais que par ouï-dire.

— Ceux qui y vont n'en reviennent jamais. Les Pnume et les Pnumekin leur tendent des embuscades et les molestent de façon terrible. Si on ne nous liquide pas d'emblée, nous serons condamnés aux mines.

— Voilà où mènent la cupidité et la déraison ! se lamenta Belje. Tu es responsable de notre sort, Adam Reith !

— Tais-toi, poltron ! jeta Zarfo sans élérer le ton. Personne ne t'a obligé à venir. C'est aussi de ta faute. Nous devrions nous

excuser auprès de Reith. Il a eu confiance en notre savoir et nous avons fait preuve d'incompétence.

— Chacun d'entre nous a fait de son mieux, rétorqua le Terrien. L'opération était risquée. Nous avons échoué, voilà tout. Quant à une tentative d'évasion... Je n'arrive pas à croire qu'ils nous laisseront sans surveillance, libres d'aller et de venir où nous voulons.

Jag Jaganig eut un petit reniflement triste.

— N'en soyez pas si sûr. Pour les Hommes-Wankh, nous sommes du bétail.

Reith se tourna vers Traz dont la sagacité le médusait parfois.

— Serais-tu capable de retrouver le chemin de la poterne ?

— Je ne sais pas. Nous n'avons pas suivi une route directe. Il y a eu beaucoup de tours et de détours. Et tous ces édifices me désorientent.

— Alors, mieux vaut rester où nous sommes. Il demeure une petite chance : peut-être parviendrons-nous à sortir de ce pétrin à force d'argumenter.

La journée s'acheva et la nuit tomba. Une nuit interminable. Az et Braz faisaient naître des formes et des ombres fantastiques. Le jour se leva, glacial. Les prisonniers étaient ankylosés, ils avaient faim et étaient d'humeur morose. L'indifférence de leurs geôliers ne faisait qu'accroître leur nervosité ; les plus timides des Lokhars eux-mêmes jetaient des coups d'œil hors de l'impasse et s'interrogeaient sur l'emplacement de la poterne qui s'ouvrait dans le rempart de verre noir. Reith persévérait à prêcher la patience à ses compagnons :

— Nous n'y arriverons jamais. Pour moi, il n'y a qu'un seul espoir : que les Wankh décident de faire preuve de clémence.

— Pourquoi se montreraient-ils indulgents ? ricana Thadzeï. Ils ont une justice expéditive. Exactement comme nous envers les bêtes nuisibles.

Jag Jaganig n'était pas moins pessimiste :

— Jamais nous ne serons mis en présence des Wankh. S'ils se servent des Hommes-Wankh, c'est uniquement pour assurer la liaison entre eux et le reste de Tschaï.

— Nous verrons bien, fut la réponse de Reith.

Les heures passèrent. Les Lokhars, apathiques, étaient prostrés, le dos au mur. Traz, comme d'habitude, conservait sa sérénité et, en l'observant, Reith ne pouvait s'empêcher de se demander où il puisait une pareille force morale. Etais-ce un trait de caractère inné ? Du fatalisme ? Ou bien la personnalité d'Onmale, l'emblème qu'il avait si longtemps arboré, avait-elle à jamais gravé son empreinte dans l'âme du jeune homme ?

Mais d'autres problèmes se posaient avec plus d'urgence.

— Cette attente n'est sûrement pas fortuite, dit à Anacho le Terrien que rongeait l'inquiétude. Elle doit avoir une raison d'être. Cherchent-ils à nous démoraliser ?

L'Homme-Dirdir, qui était aussi maussade que les autres, répondit :

— Il existe de meilleures méthodes.

— Est-ce qu'ils attendent un fait nouveau ? Lequel ?

Anacho demeura muet devant cette question.

Dans l'après-midi, trois Hommes-Wankh apparurent. L'un d'eux, qui portait des jambières d'argent et un médaillon accroché par une chaîne du cou, semblait être un personnage important. Il considéra les captifs en haussant les sourcils d'un air à la fois désapprobateur et amusé, comme s'il avait affaire à de mauvais garnements.

— Lequel d'entre vous est le chef ? demanda-t-il d'une voix autoritaire.

Reith s'avança, s'efforçant d'avoir l'allure la plus digne possible.

— C'est moi.

— Toi ? Ce n'est pas un Lokhar ? Qu'espérais-tu accomplir ?

— Puis-je demander qui est compétent pour juger notre délit ?

La question prit l'Homme-Wankh au dépourvu.

— Qu'est-ce qu'il y a à juger ? La seule question qui se pose, et elle est mineure, c'est de connaître votre motivation.

— Je ne saurais te suivre sur ce terrain, rétorqua Reith sur un ton mesuré. Nous ne sommes coupables que d'un simple vol. Ce n'est qu'accidentellement que nous avons enlevé un Wankh.

— Un Wankh ! Sais-tu qui est ce Wankh ? Non, bien sûr ! C'est un savant du niveau le plus élevé, un Maître Originel.

— Et il veut savoir pourquoi nous nous sommes emparés de son astronef ?

— Quoi ? Cela ne te regarde pas. Il te suffit de me communiquer l'information. C'est ma fonction.

— Je serais enchanté de le faire en la présence du Wankh et, j'espère, dans un lieu plus approprié que cette impasse.

— *Zff !* Quelle effronterie ! Réponds-tu au nom d'Adam Reith ?

— Je suis effectivement Adam Reith.

— Et tu as récemment visité Settra, au pays de Cath, où tu as rejoint la secte dite des « Ardents Attentistes » ?

— Tes renseignements sont inexacts.

— C'est possible, mais nous voulons savoir pour quelle raison tu as volé un astronef.

— Tu n'auras qu'à assister à mon entrevue avec le Maître Originel. C'est une affaire compliquée et je suis convaincu qu'il aura à me poser des questions auxquelles on ne peut répondre à la légère.

L'Homme-Wankh tourna les talons d'un air écœuré.

— C'est vrai, tu ne manques pas de toupet ! murmura Zarfo. Mais quel intérêt auras-tu à discuter avec le Wankh ?

— Je n'en sais rien, mais cela vaut la peine d'essayer. J'ai le sentiment que les Hommes-Wankh ne leur transmettent que ce qu'ils veulent bien.

— Ce n'est un secret pour personne, sauf pour les Wankh.

— Comment est-ce possible ? C'est de la naïveté de leur part ? Ou du détachement ?

— Ni l'un ni l'autre. Ils n'ont pas d'autres sources d'information et les Hommes-Wankh s'arrangent pour que la situation ne se modifie pas. Les Wankh s'intéressent peu aux affaires de Tschaï. Ils sont simplement là pour contrer la menace Dirdir.

— Bah ! fit Anacho. Cette « menace Dirdir » est un mythe. Il y a des millénaires que les Expansionnistes ont disparu.

— Alors, pourquoi les Wankh ont-ils toujours peur des Dirdir ? demanda Zarfo.

— Parce que les deux races se méfient mutuellement l'une de l'autre. Quelle autre raison pourrait-il y avoir ?

— Une antipathie naturelle. Les Dirdir sont un peuple intolérable.

Anacho, vexé, s'écarta du groupe et Zarfo s'esclaffa tandis que Reith hochait désapprobativement la tête.

— Je vais te donner un conseil, Adam Reith, reprit le Lokhar. N'indispose pas les Hommes-Wankh car tu auras besoin d'eux pour t'en sortir. Insinue-toi dans leurs bonnes grâces, aplatis-toi devant eux et courbe l'échine — tu auras ainsi au moins l'assurance qu'ils ne te chercheront pas noise.

— Je ne suis pas assez fier pour refuser de m'abaisser si cela pouvait servir à quelque chose, mais je n'y compte pas. Notre seul espoir est de forcer la chance et il m'est venu une ou deux idées qui pourraient bien nous faciliter les choses pour peu que je puisse avoir une conversation avec le Wankh.

— Ce n'est pas de cette manière que tu triompheras des Hommes-Wankh, soupira Zarfo. Ils ne diront au Wankh que ce qui leur convient et tu ne t'en rendras même pas compte.

— Ce que je voudrais, c'est créer une situation où seule la vérité serait valable et où tout le reste apparaîtrait immédiatement comme un mensonge.

Zarfo secoua la tête d'un air abasourdi et alla boire au robinet. Il y avait près de deux jours que personne n'avait mangé, songea Reith : rien d'étonnant à ce que ses compagnons fussent apathiques et irascibles.

Arrivèrent trois Hommes-Wankh. Le dignitaire de tout à l'heure n'était pas parmi eux.

— Venez ! Mettez-vous en ordre ! Formez les rangs !

— Où allons-nous ? voulut savoir Reith.

Mais il n'obtint pas de réponse.

Les prisonniers suivirent des rues étrangement sinuées, traversèrent des cours irrégulières hérissées d'angles tantôt aigus et tantôt obtus. De temps en temps, il y avait des saillants inattendus et, parfois, des échappées ; le regard plongeait alors sur des ombres épaisse, ou bien on distinguait l'éclat évanescent de 4269 de La Carène. Après avoir marché cinq minutes, ils pénétrèrent dans une tour et on les poussa dans un

ascenseur. Trente mètres plus haut, ils émergèrent dans une vaste salle octogonale.

La pénombre y régnait. Au plafond était suspendue une espèce de volumineuse lentille remplie d'eau qu'un ventilateur brassait, et le liquide en mouvement faisait vibrer la lumière qui frémisait sur les murs. On percevait des sonorités tremblantes, à peine audibles, des arpèges soupirants, des dissonances complexes qui n'avaient qu'un rapport lointain avec la musique. Les murs étaient maculés et décolorés, ce que Reith trouva bizarre jusqu'au moment où, les regardant plus attentivement, il constata que chacun était un immense idéogramme Wankh fourmillant de détails. Chaque idéogramme, songea-t-il, représentait une harmonique et chaque harmonique était l'équivalent sonore d'une image visuelle. Quel art hautement abstrait !

La salle était vide et le groupe attendit en silence tandis que les accords intangibles effleuraient leur conscience et que les reflets ambrés du soleil, réfractés et morcelés, ruisselaient à l'entour. Soudain, événement d'une rareté insigne ! Traz eut un hoquet de surprise et Reith se retourna. L'adolescent montrait quelque chose du doigt.

— Regarde là-bas !

Debout au creux d'une niche se trouvait Helsse, la tête penchée comme s'il était plongé dans une profonde rêverie. Il était dans un étrange appareil. Il portait le noir costume des Hommes-Wankh et ses cheveux étaient coupés ras. Il ne ressemblait en rien au suave éphèbe dont Reith avait fait la connaissance au Palais du Jade Bleu.

Le Terrien dévisagea Zarfo.

— Tu m'as dit qu'il était mort !

— Parce que je le croyais ! Nous l'avons déposé dans la chambre aux cadavres et, le lendemain matin, il n'y était plus. Nous avons pensé qu'il avait reçu la visite des molosses de la nuit.

— Helsse ! appela Reith. Par ici ! C'est Adam Reith !

Helsse tourna la tête et, devant son regard, le Terrien se demanda comment il avait bien pu le prendre pour autre chose

qu'un Homme-Wankh. L'ancien aide de camp de Cizante s'avança à pas lents, un vague sourire aux lèvres.

— Et voici le triste dénouement de vos exploits, dit-il.

— La situation n'est pas encourageante, reconnut Reith. Pouvez-vous nous aider ?

Helsse haussa les sourcils.

— Pourquoi vous aiderais-je ? Je vous trouve personnellement déplaisant, dépourvu d'humilité et d'élégance. Vous m'avez infligé mille affronts. Votre sympathie pour le « culte » est scandaleuse. Et le fait d'avoir volé un vaisseau spatial avec un Originel à bord suffit à rendre votre requête absurde.

Reith l'étudia quelques secondes.

— Puis-je vous demander pourquoi vous êtes ici ?

— Bien sûr. C'est afin de fournir à qui de droit des informations sur votre compte et sur vos activités.

Le Terrien médita la réponse.

— Sommes-nous donc tellement importants ?

— Apparemment, répondit Helsse avec indifférence.

Quatre Wankh entrèrent, silhouettes massives et noires, et s'alignèrent devant le mur du fond. Helsse se redressa et les Hommes-Wankh se turent. Il était évident que, quelle que fût leur attitude à l'endroit des Wankh, ils avaient un profond respect pour ces créatures.

On fit avancer les prisonniers. Une minute s'écoula sans que rien ne se produisît. Puis les Wankh échangèrent des harmoniques – des sonorités étouffées et frêles se succédant à une demi-seconde d'intervalle et qui étaient apparemment incompréhensibles pour les Hommes-Wankh. Il y eut encore une pause. Enfin, les Wankh émirent à l'intention des Hommes-Wankh de rapides accords sur trois notes semblables aux trilles d'un xylophone et qui semblaient être un langage simplifié ou élémentaire.

Le plus vieux des Hommes-Wankh fit un pas en avant, écouta et se tourna vers les prisonniers :

— Lequel d'entre vous est le chef des pirates ?

— Aucun d'entre nous. Nous ne sommes pas des pirates, répondit Reith.

Un Wankh lança quelques harmoniques interrogatrices et Adam Reith crut reconnaître en lui le Maître Originel. L'Homme-Wankh, visiblement réticent, sortit un petit instrument muni de touches qu'il se mit à manipuler avec une stupéfiante dextérité.

— Dis-lui que nous regrettons les ennuis que nous lui avons causés, reprit le Terrien. Ce sont les circonstances qui nous ont obligés à le kidnapper.

— Tu n'es pas ici pour discuter mais pour fournir des renseignements. Après, les choses se passeront selon le processus habituel.

Le Maître émit de nouvelles harmoniques auxquelles l'Homme-Wankh répondit.

— Qu'est-ce qu'il dit ? voulut savoir Reith. Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Tu ne dois parler que lorsqu'on t'interroge.

Ce fut au tour d'Helsse de jouer longuement sur son propre clavier. Reith commençait à s'inquiéter et la frustration le gagnait. Le contrôle de la situation lui échappait.

— Qu'est-ce que Helsse est en train de dire ?

— Silence !

— Informe au moins les Wankh que nous avons des explications à présenter.

— Si une déposition s'avère nécessaire, on te le fera savoir. La confrontation est presque terminée.

— Mais l'occasion de parler ne nous a pas été donnée !

— Silence ! Ton insistance est outrageante !

Reith se tourna vers Zarfo :

— Dis quelque chose au Wankh. N'importe quoi !

Le Lokhar gonfla ses joues et, tendant le doigt vers les Hommes-Wankh, il émit à son tour des sortes de gazouillements.

— Tais-toi ! lui ordonna sévèrement l'interprète. Tu n'as pas à interrompre.

— Que lui as-tu dit ? s'enquit Reith.

— J'ai crié : « faux, faux, faux ! » C'est tout ce que je sais dire.

Le Maître pépia en désignant Reith et Zarfo et l'Homme-Wankh, visiblement exaspéré, traduisit :

— Le Wankh veut savoir où vous avez comploté vos actes de piraterie ou, plutôt, où vous avez décidé de vous emparer du vaisseau de l'espace.

Reith protesta :

— Tu ne traduis pas correctement. Lui as-tu précisé que nous ne sommes pas des pirates ?

Zarfo réitéra les gazouillis signifiant « faux, faux, faux. »

— Il est visible que vous êtes des pirates ou des fous, répliqua l'Homme-Wankh qui, faisant de nouveau face au Maître, tapota sur son clavier.

Reith, persuadé qu'il déformait ses propos, s'adressa à Helsse :

— Qu'est-ce qu'il raconte ? Que nous ne sommes pas des pirates ?

Helsse parut ne pas avoir entendu.

C'est alors que, à la stupéfaction de tout le monde, Zarfo éclata d'un gros rire. Il se pencha vers Reith et lui dit à l'oreille :

— Tu te souviens du rebouteux dugbo ? Pince-lui le nez !

— Helsse ! appela le Terrien.

L'interpellé lui décocha un regard glacial. Reith s'approcha de lui et lui tordit le nez. Helsse devint rigide.

— Dis au Wankh que je suis un homme de la Terre, berceau de la race humaine, et que c'est seulement pour regagner mon monde d'origine que j'ai volé l'astronef.

Helsse, en transe, tapota une série de trilles sur son instrument, ce qui sema aussitôt le trouble parmi les Hommes-Wankh, preuve que sa traduction était fidèle. Ses congénères commencèrent à protester, à se bousculer en essayant de noyer le discours d'Helsse sous leurs propres accords. Mais le Maître les réduisit au silence d'un trille qui sonnait comme un bourdon.

Enfin, Helsse s'arrêta.

— Dis-lui encore, ordonna Reith, que les Hommes-Wankh ont dénaturé mes paroles et qu'ils les falsifient délibérément afin de sauvegarder leurs propres intérêts.

Helsse pianota de nouveau sur son clavier. De nouveau, les Hommes-Wankh s'insurgèrent à grand bruit mais ils furent, cette fois encore, remis à la raison.

Reith s'animait de plus en plus. À présent, se jetant témérairement dans l'inconnu, il n'hésita pas à quitter le domaine du positif pour celui de la conjecture :

— Dis aux Wankh que les Hommes-Wankh ont détruit mon astronef et que je suis le seul survivant de l'équipage. Dis-leur que notre mission n'avait rien d'hostile, que nous étions venus enquêter sur des signaux radio émis il y a cent cinquante ans — je parle en années de Tschaï. À cette époque, les Hommes-Wankh ont bombardé les villes de Settra et de Ballisidre qui avaient lancé ces messages. L'opération s'est soldée par de lourdes pertes en vies humaines. Et cela, pour la même raison : pour empêcher que s'instaure une situation nouvelle qui eût risqué de rompre l'état d'équilibre existant entre les Wankh et les Dirdir.

Les clamours des Hommes-Wankh suffirent à convaincre Reith que ses accusations avaient porté. Comme précédemment, ils furent réduits au silence. Helsse continua de taper sur les touches de l'air d'un homme qui n'en revient pas de se surprendre à faire ce qu'il est en train de faire.

— Dis-leur que les Hommes-Wankh se sont systématiquement employés à déformer la vérité. Ils ont prolongé la guerre contre les Dirdir. C'est clair : si le conflit avait pris fin, les Wankh seraient retournés chez eux et les Hommes-Wankh auraient alors dû ne compter que sur eux-mêmes.

Helsse, livide, se débattait pour laisser choir son instrument mais ses doigts refusaient de lui obéir. Il continua de jouer. Les autres Hommes-Wankh, immobiles, observaient maintenant un silence de mort. C'était là l'accusation la plus révélatrice. Leur porte-parole hurla :

— L'entrevue est terminée ! Prisonniers, formez les rangs ! En avant, marche !

— Demande aux Wankh de leur donner l'ordre de s'en aller pour que nous puissions nous entretenir sans nous faire interrompre, dit Reith à Helsse.

Les traits de ce dernier se convulsèrent. Son front dégoulinait de sueur.

— Traduis mon message !

Helsse obtempéra.

C'était de nouveau le silence. Les Hommes-Wankh contemplaient les Wankh avec appréhension.

Le Maître émit deux harmoniques.

Les Hommes-Wankh tinrent conciliabule à voix basse et ces palabres aboutirent à une décision drastique : ils sortirent leurs fusants et les braquèrent non point sur les captifs, mais sur les quatre Wankh. Reith et Traz se jetèrent sur eux, imités par les Lokhars, et les désarmèrent.

Le Maître lança deux arpèges mesures. Helsse écouta et, lentement, il se tourna vers Reith.

— Il ordonne que tu me remettes l'arme que tu détiens.

Reith lui tendit son pistolet. Helsse le pointa sur les trois Hommes-Wankh et appuya sur le bouton.

Ses congénères, la tête éclatée, s'écroulèrent, morts.

Les Wankh, silencieux, jaugèrent la situation, puis quittèrent la salle, abandonnant à eux-mêmes les ex prisonniers, Helsse et les trois cadavres. Le Terrien arracha le pistolet qu'Helsse étreignait dans ses doigts glacés avant que l'Homme-Wankh eût songé à tirer de nouveau.

Le crépuscule tombait et la pénombre s'épaississait. Reith scruta Helsse, se demandant combien de temps persisterait son état d'hypnose.

— Conduis-nous hors de la ville, lui ordonna-t-il.

— Venez.

Il pilota le groupe à travers la cité noire et grise jusqu'à une petite porte d'acier. Là, il manœuvra un loquet et la porte s'ouvrit. Une arête rocheuse reliait la ville à l'arrière-pays. Les fugitifs se retrouvèrent à l'air libre. Reith se tourna vers Helsse.

— Je vais te toucher l'épaule. Dix minutes plus tard, tu recouvreras ton état normal. Tu ne te rappelleras rien de ce qui s'est passé au cours de l'heure précédente. As-tu compris ?

— Oui.

Le Terrien posa la main sur l'épaule d'Helsse et le groupe s'enfonça précipitamment dans le paysage crépusculaire. Le Terrien se retourna avant de passer derrière un pan de rocher qui ferait écran. Helsse était immobile, là où il l'avait laissé, et il contemplait le groupe d'un air vaguement nostalgique.

16

Reith et ses amis, parvenus dans un bois épais, se laissèrent tomber à terre. Ils étaient exténués et leurs estomacs criaient famine. À la lueur des deux lunes, Traz fouilla l'humus et finit par découvrir une touffe d'herbe à pèlerin : ce fut leur premier repas depuis deux jours. Restaurés, les fugitifs se remirent en marche dans la nuit. Au terme d'une longue ascension, ils atteignirent le faîte d'un promontoire et se retournèrent. La masse lugubre d'Ao Khaha se découvrait sur le ciel que baignait le clair des lunes. Ils restèrent quelques minutes à la contempler, chacun plongé dans ses propres pensées, puis ils repartirent vers le nord.

Le lendemain matin, ils mangèrent des champignons qu'ils avaient fait griller. Reith ouvrit sa sacoche.

— Notre expédition s'est soldée par un échec. Comme je vous l'ai promis, je vais remettre cinq mille autres sequins à chacun de vous. Les voici. Prenez-les avec l'expression de ma reconnaissance pour votre loyauté.

Zarfo saisit lestement les rouleaux au scintillement pourpre et les soupesa.

— Je suis fondamentalement un honnête homme et, puisque tel était notre contrat, j'accepte l'argent.

— Je voudrais vous poser une question, Adam Reith, fit Jag Jaganig. Vous avez dit aux Wankh que vous veniez d'un monde lointain qui était le berceau de l'homme. Est-ce vrai ?

— C'est effectivement ce que je leur ai déclaré.

— Vous êtes donc réellement originaire de cette planète ?

— Oui. C'est la vérité, même si Anacho fait la grimace.

— Parlez-nous de ce monde.

Reith parla pendant une heure tandis que ses compagnons l'écoutaient en regardant le feu. Quand il se tut, Anacho s'éclaircit la gorge.

— Je ne mets pas ta sincérité en doute mais, pour reprendre tes propres affirmations, l'histoire de la Terre est courte comparée à celle de Tschaï. Il est évident que, dans un passé reculé, les Dirdir ont visité la Terre et y ont laissé une colonie d'Hommes-Dirdir dont tous les Terriens sont les descendants.

— Je t'aurais prouvé le contraire si notre aventure avait été couronnée de succès et si nous, nous nous étions posés sur la Terre.

Anacho tisonna le feu avec une branche.

— C'est intéressant... Évidemment, jamais les Dirdir n'accepteraient de vendre ou de céder un astronef et il n'est pas question d'en voler un comme nous avons volé celui des Wankh. Pourtant, on peut se procurer aux Chantiers Astronautiques du grand Sivishe à peu près n'importe quelle pièce d'équipement, ouvertement ou de manière plus discrète. Il suffit d'avoir des sequins. En quantité considérable, il est vrai.

— Combien ? demanda Reith.

— Cent mille sequins feraient des miracles.

— Je n'en doute pas. L'ennui, c'est que, pour l'instant, je n'en ai pas la centième partie.

Zarfo lui lança ses cinq mille sequins.

— Tenez ! Cela m'est aussi pénible que si l'on m'arrachait un œil mais considérez que ma prime constitue le départ de la cagnotte !

Reith lui rendit son argent.

— Pour l'heure, tes sequins ne rendraient qu'un son creux !

Treize jours plus tard, le groupe, ayant franchi en sens inverse la chaîne des Infnets, regagna Blalag où il fréta un chariot à moteur qui les reconduisit à Smargash.

Trois jours durant, Reith, Anacho et Traz passèrent leur temps à manger, à dormir et à regarder les jeunes danser. Le soir du troisième jour, Zarfo les rejoignit dans la taverne.

— Tout a l'air de baigner dans l'huile ! Connaissez-vous les nouvelles ?

— Quelles nouvelles ?

— En premier lieu, j'ai fait l'acquisition d'une ravissante propriété sur un méandre de la rivière Whisfer. Il y a cinq superbes pourpriers, trois psillas et un asponistra, sans parler

des platiers. C'est là que je finirai mes jours – à condition que tu ne m'entraînes pas dans une nouvelle expédition insensée avec ta langue bien pendue ! En second lieu, deux techniciens d'Ao Hidis sont arrivés ce matin à Smargash. Les choses bougent ! Les Hommes-Wankh quittent la forteresse. Ils ont été chassés et ils vivent maintenant dans des cabanes avec les Noirs et les Pourpres. Il semble que les Wankh ne tolèrent plus leur présence.

Reith pouffa.

— À Dadiche, nous avons trouvé une race étrangère qui exploitait les hommes. À Ao Hidis, c'étaient des hommes qui exploitaient une race étrangère. Désormais, tout a changé. Anacho, es-tu disposé à renoncer à ta philosophie avilissante et à devenir un homme de bon sens ?

— Les mots ne m'intéressent pas. Je veux des preuves. Emmène-moi sur la Terre.

— Il est difficile d'y aller à pied.

— Il y a aux Chantiers Astronautiques du Grand Sivishe une douzaine d'astronefs qu'il suffit d'acheter et d'assembler.

— Oui, mais où trouverons-nous les sequins nécessaires ?

— Je ne sais pas, répondit Anacho.

— Moi non plus, soupira Traz.

FIN DU TOME II